

Je suis née le 11 avril 1910 à la maternité de l'hôpital St Antoine. Mes parents habitaient à cette époque une petite rue en impasse bien tranquille, la rue Marie Benoist, juste place de la Nation.

Nous avions un appartement au 4ème étage et au 2ème étage du même immeuble habitaient mon Oncle Ernest, de deux années plus jeune que ma mère, et sa femme Germaine. C'est d'ailleurs chez eux que j'ai fait mes premiers pas.

Mon père était né à Chemillé. Il était le deuxième de quatre enfants : trois garçons et une fille. Il était venu à Paris faire son service militaire à la caserne de Reuilly et y était resté.

Ma mère était la huitième de dix enfants : cinq filles et cinq garçons, et née à Tournan-en-Brie. Elle était couturière.

Mes parents s'étaient connus au mariage d'une des soeurs de ma mère : tante Emilie, auquel ils étaient invités tous les deux.

Mon père était à ce moment garçon coiffeur dans le 9ème arrondissement, 18 rue Baudin, devenue par la suite la rue Pierre Semard, tout près du Square Montholon. Lorsque j'ai eu deux ans, Mr Sixte, le patron de mon père, décida de prendre sa retraite et vendit son fonds de coiffure à mon père, c'était comme en général à cette époque, la coiffure pour hommes, les coiffeurs de dames étant à part. C'était un quartier aisé, bourgeois. Dans la maison habitaient entre autres, un docteur, un notaire, etc...

Dans le quartier : des artistes, des producteurs de cinéma, mais surtout des diamantaires; c'était le quartier des diamantaires.

A partir du moment où mon père devint patron, nous déménageâmes pour habiter sur son lieu de travail dans la même maison, mais au 6ème étage au fond d'un couloir où se trouvaient les chambres de bonnes. Notre logement comportait une entrée, une cuisine, une salle à manger et une chambre à coucher. Ces deux dernières pièces donnaient sur la rue avec chacune un balcon.

Nous dominions la rue, nous avions vue sur les toits des autres maisons. Un peu plus bas, la rue de Bellefond enjambait notre rue et ensuite nous avions le square Montholon. Le soir, lorsqu'il était éclairé, cela faisait un décor de théâtre.

L'appartement était modeste mais propre; il était lambrissé, ce qui nous donnait des placards de chaque côté des fenêtres. Pas d'électricité à l'époque, une suspension au gaz dans la salle à manger, une lampe à pétrole pour la chambre et pour la cuisine un bec Auer; celle-ci était éclairée par un vasistas.

Pas de salle de bain, ni cabinet de toilette; nous avions seulement un tub à cet usage et la pierre d'évier comme lavabo; pas d'eau courante non plus, nous allions la chercher avec des brocs à un robinet au fond du couloir. De même pas de W.C. mais des W.C. communs à la turque au fond du couloir.

Les cinq autres étages de l'immeuble étaient eux desservis par un escalier avec des tapis et par un ascenseur mais celui-ci n'allait pas jusqu'au 6ème. Malgré tout, nous étions heureux; ma mère restait à la maison; mon père avait un commis pour l'aider; le travail marchait bien.

A cette époque, les hommes ne se rasaient pas eux-mêmes, ils prenaient un abonnement chez le coiffeur à la semaine, au mois ou à l'année. Il y avait aussi la barbe et les cheveux. Le coiffeur était ouvert tous les jours de la semaine et même le dimanche matin, ce qui n'empêchait pas, lorsqu'il faisait beau, de prendre en particulier un tramway à impériale pour aller sur les bords de la Marne.

Je m'entendais bien avec mon père; il me passait tous mes caprices et s'en amusait; il m'aurait donné la lune s'il l'avait pu.

Aux repas, mon père n'aimait guère en particulier la soupe, ni les haricots verts, aussi je décidais que je n'en voulais pas non plus. Mais ma mère ne l'entendait pas ainsi et m'obligeait à en manger. C'était un petit conflit, mon père lui disant : "mais laisse la si elle n'aime pas cela".

Souvent aussi le dimanche après-midi, mon Oncle Ernest avec ma tante Germaine venaient nous voir, surtout en hiver où l'on ne pouvait guère sortir.

Mon Oncle aimait beaucoup me faire faire des blagues et je me souviens en particulier d'un jour où il était tombé de la neige et où j'avais fait sur le balcon un beau bonhomme de neige. Nous avions pour nous chauffer, une cheminée où nous faisions du feu avec des boulets d'anthracite, et mon Oncle me dit "mais il a froid ton bonhomme, il faut le rentrer près du feu". Et moi, innocemment, je le rentre sur le marbre devant la cheminée. Inutile de dire qu'il se mit à fondre au grand désespoir et aux cris de maman. Cela faisait rire mon Oncle.

Et la vie passait sans trop de problèmes.

J'avais eu la rougeole, et puis à quatre ans, j'attrape la coqueluche. Celle-ci un peu passée, on décide pour ma convalescence, de me changer d'air, comme cela se faisait à l'époque et l'on m'envoie chez une soeur de maman, plus âgée, ma tante Pauline, dont le mari, mon oncle Emile, était jardinier dans une grande propriété appartenant à des anglais au milieu de la forêt de pins, à Paris-Plage (ce n'était pas encore Le Touquet-Paris Plage, bien qu'il y ait déjà deux casinos, des hôtels, des villas surtout fréquentées en été par des anglais qui avaient juste la Manche à traverser pour avoir à la fois les bains de mer, la plage et la forêt).

C'est ainsi qu'en août 1914, je me suis retrouvée chez eux; ils avaient deux enfants : un garçon d'un an, une fille de neuf ans et ma grand-mère. J'étais donc à Paris Plage lorsque la guerre s'est déclarée. Je n'ai pas vu mon père partir, ni tous les événements qui se sont passés dans Paris à ce moment.

Il a fallu fermer la boutique, que maman ne pouvait tenir, et elle est venue pour me chercher, mais mon oncle était aussi mobilisé et ma tante a dit : "pourquoi ne resteriez-vous pas avec nous plutôt que de retourner dans Paris ?" et c'est comme cela que nous avons passé toute la guerre à Paris Plage : ma grand-mère, ma tante, ma cousine, mon cousin et moi.

Mais il fallait vivre, il fallait manger.

Je disais que cette propriété appartenait à des anglais qui, dès le début de la guerre, n'y sont plus revenus mais l'ont mise à la disposition de l'Y.M.C.A., association moitié Croix-Rouge, moitié philanthropique et antialcoolique, dirigée par le Major Baden Powell.

Elle a servi de lieu d'hébergement (la villa était très grande), pour les parents des officiers britanniques qui étaient blessés et soignés à l'hôpital de Paris Plage ou plus exactement à l'hôtel Continental sur le bord de la mer, transformé en hôpital. Ainsi, ma tante a-t-elle pu travailler à la villa comme femme de chambre, tandis que maman a trouvé du travail à cet hôpital; mais il lui fallait faire chaque jour 4 kms à pied, à travers bois, par tous les temps, le matin et le soir, et l'hiver alors qu'il faisait nuit, et c'est ainsi qu'un jour qu'il avait neigé, elle a perdu la trace de son chemin et se trouvait perdue en forêt lorsqu'elle a été dépassée par deux officiers britanniques qui allaient dans la même direction et l'ont accompagnée. C'était une forêt sur les sables et dans cette forêt, on rencontrait des renards et des lapins qui y faisaient leurs terriers.

Donc, nous habitons un petit pavillon à l'entrée de la propriété et nous faisons l'office de gardiens; nous fermions la grande grille le soir. La propriété était grande; elle comportait une partie de bois naturels, une autre plus aménagée avec des narcisses au printemps. Un petit ruisseau qui venait de je ne sais où, tout bordé de rhododendrons et qui aboutissait à un bassin où il y avait des poissons rouges et puis devant la villa, une vaste pelouse. Il y avait aussi un grand potager et des arbres fruitiers qu'avant la guerre, mon oncle entretenaient et qui fournissaient la villa en même temps que nous-mêmes; mais mon oncle parti, on ne pouvait l'entretenir comme avant; restaient surtout les topinambours et puis les asperges; on y faisait quand même des poireaux, des salades, des carottes et puis il y avait les fruits.

Nous avions des poules; nous élevions des lapins; c'était le domaine de ma grand-mère. Dans la journée, nous avions des cages en grillage, et nous mettions les lapins dessous, manger sur les pelouses, en les déplaçant chaque jour.

Avec mon cousin, un peu plus tard, nous accompagnions ma grand-mère pour cueillir de l'herbe pour les lapins, du plantin, des carottes sauvages, des pissenlits, etc... Les pissenlits, nous en cueillions aussi des jeunes pour manger en salade.

Sur les bords crayeux de la route, en dehors de la propriété, nous récoltions des champignons : des champignons de Paris, des coprins dans les bois, des petites fraises si parfumées, et puis aussi des mûres. Enfin, des fleurs : aubépines, pensées sauvages, pyroles, violettes et autres et puis des petits escargots aux coquilles très fines avec des teintes délicates, mauves, roses, jaunes, bleues.

Nous jouions à la marchande et à la guerre bien sûr, j'étais l'infirmière. Nous avions des échasses, nous confectionnions des arcs avec les bois flexibles des sureaux et des troènes, plus une corde, plus une flèche. L'hiver il y avait souvent une bonne épaisseur de neige qui faisait des amas sous nos galoches et qu'il fallait enlever si l'on ne voulait pas se tordre les pieds. Nous aimions aussi faire notre portrait dans la neige; cela consistait à nous y étendre de tout notre long.

Les gens du pays (mon oncle et ma tante n'étaient pas du pays; ils venaient de la région parisienne, de Tournan-en-Brie) parlaient le patois du Nord. Pour son goûter, ma cousine avait du pain et du chocolat. Les enfants du pays eux, avaient du pain, du beurre et du chocolat. Ils considéraient ma cousine comme enfant de riches, du fait qu'il manquait le beurre, traditionnel sur les tables du Nord ! comme quoi tout est relatif et question de coutume.

Comme je le disais, nos mamans travaillaient; ma cousine allait en classe à Paris Plage, en voiture à cheval car c'était tout de même à 4 kms. En rentrant de l'école, les jeudi et dimanche, elle me faisait travailler, apprendre à lire d'abord, car je n'allais pas en classe, et puis à faire de l'arithmétique, du français, de l'histoire, mais dans la journée, personne ne surveillait mon travail; j'avais tout mon temps jusqu'à ce que ma cousine puisse s'occuper de moi; mon cousin lui, était trop petit. Et puis, ma cousine ayant passé son certificat d'études, est partie pour Paris dans une école commerciale Bd Raspail. Elle logeait chez la soeur aînée de ma mère, ma tante Emilie, Mélie comme on l'appelait, mariée à mon oncle Albert; ils avaient une fille et un fils. Ils habitaient Bourg-la-Reine.

Ce fut aussi l'époque des bombardements, des descentes dans la cave de l'école, où les élèves restaient des heures, debout; et c'est là que ma cousine a attrapé une pneumonie qui dégénéra en tuberculose, mais nous en reparlerons après.

Donc, nous n'étions plus que tous les deux, mon cousin et moi. Lorsque ma cousine était là, elle organisait des petites récréations, de petites pièces, des récitations et c'est ainsi que j'ai appris : "le Grillon et le Papillon" : "un pauvre petit grillon caché dans l'herbe fleurie, regardait un papillon voltiger dans la prairie...".

C'est aussi à ce moment que les combats se rapprochèrent de nous; nous entendions le canon gronder au loin.

Et puis ce fut aussi les bombardements aériens. Nous étions sûrs, lorsqu'il y avait clair de lune, que les avions allemands arriveraient.

La première fois, c'était le soir; la chasse française était là aussi; il y avait un combat aérien; la maison était grande éclairée; nous étions tous sortis dehors pour admirer ce spectacle, ce feu d'artifice extraordinaire, lorsqu'en courant, un militaire anglais est venu de la Villa nous dire de rentrer, d'éteindre les lumières, que c'était très dangereux...

En effet, il nous est arrivé de trouver dans notre cour des éclats d'obus. Une fois aussi après un bombardement aérien, le matin, à 50m de la maison, il y avait trois grands cratères, notre maison aurait presque pu tenir dedans.

Dans la propriété assez loin dans le bois, les anglais avaient creusé des tranchées abris, dans un terrain sableux, étayées par des troncs de pin, recouvertes de la même façon et de branchages, mais jamais nous n'avons voulu courir le risque de nous lever en pleine nuit pour prendre froid, parcourir cette distance assez longue qui nous séparait de ces tranchées et risquer d'y être ensevelis vivants.

En fait, les allemands voulaient viser la grande ligne ferroviaire qui reliait Paris à Boulogne, Calais et Dunkerque et empêcher toute communication avec l'Angleterre. Cette ligne passait à Etaples, un port de pêche sur la Manche; nous nous trouvions en forêt, à mi-chemin entre Etaples et Paris Plage.

Je me souviens d'un bombardement d'Etaples, dans une maison de trois étages, les habitants s'étaient réfugiés à la cave. Il y avait un aveugle, mais il ne se sentait pas en sécurité dans cette cave et était ressorti avec son petit-fils. Bien lui en a pris; il était juste dehors lorsqu'un obus a traversé toute la maison de haut en bas et dans la cave tous ont été tués. Une femme qui était remontée pour surveiller sa lessiveuse, celle-ci était sur le feu, s'est retrouvée indemne dans la maison éventrée.

Nous étions dans une zone où se trouvait l'état-major anglais, aussi nous y avions des canadiens, des écossais, des irlandais, des australiens et des anglais. Leur grande distraction le dimanche, c'était le jeu de polo, sorte de golf à cheval et nous allions les regarder jouer.

Et puis nous avions, pour réparer et entretenir les routes, des régiments d'indochinois; au début, j'en avais peur. Pour le Têt, ils organisaient une grande fête : un immense dragon qui se déplaçait en zig-zaguant; il était fait de papier de couleurs très vives et sous lequel se déplaçaient des hommes.

L'aviateur Nungesser, celui qui plus tard, tenta la première traversée de l'Atlantique de France vers les Etats-Unis, avec Coli, et qui disparurent tous les deux, Nungesser donc avait été grièvement blessé surtout au ventre. Il avait été soigné à l'hôpital où travaillait maman; il avait fallu pour soutenir les intestins, lui mettre une plaque métallique et malgré cela, à la fin de sa convalescence, il a repris ses vols et il évoluait au-dessus d'une prairie où nous allions souvent, tout près de la maison, pour le regarder.

Une anecdote encore : une fois, on annonce à la Villa la visite d'une princesse anglaise; gros émoi, l'Y.M.C.A. était antialcoolique et la directrice avec ses adjoints se demandaient si elles devaient offrir des alcools et des vins à la princesse; l'une d'elle eut ce mot : "vous n'avez qu'à tourner les étiquettes, elle ne saura pas ce qu'elle boit". Ce qui fut fait.

Le Général Baden Powell séjournait souvent à la Villa. Le personnel ne faisait jamais sa chambre; il tenait à la faire lui-même ainsi que son lit, de même que cirer ses chaussures.

Les anglais fêtaient beaucoup Christmas, avec toutes sortes de cotillons. Ils nous en donnaient : des boules, des serpentins, des masques, des chapeaux en papier de toutes sortes, des mirlitons; nous étions bien contents car en cette période de guerre, Noël était bien maigre; il y avait bien le sapin et nous mettions autour nos sabots, mais les jouets étaient rares, quelquefois une poupée, ou un seau avec la pelle ou un livre d'images, puis une orange, des bonbons et des chocolats.

Notre grand plaisir était d'être dans les arbres; avec les pins, c'était facile de grimper.

Je pense que c'était en 1915, mon père est venu en permission; quel bonheur pour moi, quelle félicité d'avoir mon papa, de me promener avec lui et mon cousin, à travers les forêts jusqu'aux dunes, jusqu'à la mer. C'est à ce moment, pendant sa permission qu'il apprit à maman à couper les cheveux et c'est ainsi qu'elle est devenue coiffeuse de l'hôpital militaire. Tant d'années après, je revois encore sa silhouette. Il est revenu encore une fois mais il avait pris des rhumatismes dans les tranchées de la Meuse et il marchait difficilement avec une canne.

Le major de l'hôpital militaire lui avait proposé de le garder mais lui, n'a pas voulu : que penseraient mes camarades, je ne peux pas les abandonner. La prochaine fois disait-il à ma mère, je te promets que je resterai; mais il n'est jamais revenu.

A quelque temps de là, alors qu'il pensait revenir une nouvelle fois en permission, je revois encore maman auprès de la machine à coudre, près de la fenêtre de la salle à manger décachetant une lettre de lui et me la lisant; il était à l'hôpital de Verdun je crois, il avait reçu un éclat d'obus dans la tête. Je suis sortie; je suis partie toute seule et j'ai pleuré, j'ai pleuré; l'hôpital, un éclat d'obus dans la tête, pour moi il allait mourir. Par la suite maman ne s'est jamais rappelé de cette lettre et de ce séjour à l'hôpital.

C'est à quelques mois de là qu'un soir en rentrant de son travail, une grande enveloppe attendait maman à la maison avec la mention : disparu. Nos dernières lettres nous étaient retournées; maman a fait une terrible crise nerveuse. Je ne sais comment après toutes mes pérégrinations, j'ai pu conserver deux des lettres qu'il m'écrivait; malheureusement elles étaient écrites au crayon et j'étais jeune lorsque j'ai repassé son écriture à l'encre.

Nous n'avons plus rien su; aussi, lorsque l'armistice est arrivé, que tout le monde se réjouissait, que les soldats rentraient, nous, nous avons le coeur lourd et plus envie de pleurer que de nous réjouir.

Et puis en avril 1919, nous avons quitté Paris Plage pour rentrer à Paris. Il fallait que maman règle toute cette situation nouvelle. Elle a bien essayé de rouvrir la boutique mais très vite, elle a dû abandonner et tout vendre. A l'époque 4.000 F; celui qui l'a rachetée l'a vendue de nouveau un an après 10.000 F. Il fallait que maman trouve un emploi; en tant que veuve présumée, elle avait droit de postuler un emploi au Ministère des Pensions; cela s'appelait ainsi à l'époque; elle passa un petit examen et fut affectée au service de presse du Cabinet du Ministre où elle est restée jusqu'à sa retraite. Il s'agissait, de très bonne heure le matin, dès que les journaux paraissaient, de tous se les procurer, de les parcourir et de découper tout ce qui intéressait le Ministère. Les articles étaient ensuite classés par rubriques et collés sur des feuilles pour que dès que le Ministre arrivait il puisse être au courant de tout ce qui concernait son Ministère.

Dès 1919, avec mon oncle Albert, nous étions allés à Verdun, essayer de retrouver quelques traces jusqu'à cette côte 344 où il était lorsqu'il a disparu. Il fallait aller à pied; je ne me souviens plus combien de kms; c'était un spectacle désolant, plus un arbre, plus une herbe, plus rien de vert. Interdit de s'écarter de la route, de chaque côté un amas de fil de fer barbelés, de carcasses, de véhicules, de canons et des obus souvent non éclatés partout. C'était effarant de penser que des hommes avaient pu se mouvoir, combattre dans cet enchevêtrement inextricable. Nous passions alors par Bras et nous allions beaucoup plus loin. Au retour, exténués, nous avons demandé à un camion militaire qui passait de nous prendre, ce qu'il fit. Je me souviens, presque arrivés à Verdun, nous longions la Meuse, le conducteur descend, nous laissant dans le camion en marche dont l'avant était en direction du fleuve. Ce que mon oncle a pu pester contre le conducteur imprudent qui laissait son véhicule ainsi en marche dans cette position et de surcroît dans une descente, il craignait que le frein ne lâche et que nous partions dans le fleuve; quel soulagement lorsqu'il est revenu et que nous sommes repartis.

Des quartiers entiers de Verdun n'étaient que ruines, des villages avaient été carrément rayés de la carte.

Tous les ans qui suivirent, nous allions en pèlerinage, nous connaissions tous ces lieux : Douaumont, la tranchée des bayonnettes où une compagnie avait été ensevelie vivante et où l'on voyait seulement dépasser les bayonnettes, toutes alignées, le Fort de Vaux, etc..., etc... ./...

A la Légion d'Honneur à Paris près de la Seine, il y avait une salle où étaient exposées sur les murs, les photos de tous les amnésiques de la guerre; nous avions quand même conservé un tout petit espoir. Plusieurs années après, il revenait encore des prisonniers du fin fond de l'Allemagne. Nous sommes allées regarder toutes ces photos dans l'espoir d'y reconnaître mon père !!.

Ce n'est qu'en 1925 que maman a pu obtenir la communication, grâce à son chef de service, du dossier de mon père et nous avons eu la surprise d'apprendre que le corps de mon père avait été retrouvé en 1919, dans un trou d'obus avec ses camarades; on avait trouvé sa montre, sa plaque d'identité, différentes choses énumérées (qu'on ne nous a jamais données); il avait été enterré au cimetière de Verdun puis son corps avait été relevé pour être inhumé au cimetière militaire de Bras, devant lequel nous passons chaque année depuis cinq ans et tout cela sans nous avertir de quoi que ce soit.

C'est là aussi que maman a vu qu'il avait été blessé et soigné à l'hôpital, ce dont elle ne se souvenait pas.

Donc Pâques 1919, nous voici réinstallées à Paris dans notre logement du 6ème étage. J'entre à l'école de la rue de Buffault. Là, le contact a été brutal; habituée à la plus grande liberté, sans aucune contrainte, me voici dans une classe, avec des fractionnements de temps très précis. C'est ainsi que je me souviens de ma première heure d'arithmétique; j'avais tout juste terminé de lire l'énoncé de mon problème et j'y réfléchissais tranquillement quand, à ma grande surprise, toutes mes camarades avaient déjà fait leur problème et donné les résultats. Il m'a fallu me réveiller, me mettre au rythme des autres; il m'a fallu me familiariser avec des matières que je n'avais jamais abordées et en plus, en commençant la classe au début du troisième trimestre!! Enfin, plutôt mal que bien, j'ai passé ce trimestre et évidemment, j'ai dû redoubler la classe, ce qui me faisait une année de retard. Je dois dire qu'avec un tel handicap, je m'y suis tout de même vite mise puisque j'ai terminé l'année suivante troisième de ma classe.

Mais c'est alors que s'est posé un autre problème; il n'y avait à cette époque dans cette école, ni cantine, ni cours du soir; si bien que j'étais obligée de revenir déjeuner à la maison; les horaires de maman ne correspondant pas aux miens, je devais faire réchauffer seule mon déjeuner, j'avais 9 ans 1/2, ou cuire un beefsteack, des oeufs sur le plat, des nouilles, etc... ce qui m'ennuyait profondément; je préférais me plonger dans la lecture de "La semaine de Suzette" ou dans les "Bécassines", ou autres, ou bien retourner dès que possible retrouver mes camarades.

Une fois, alors que je rentrais déjeuner j'ai trouvé ma rue barrée des deux côtés; ne passaient que ceux qui habitaient là. C'était mon cas bien sûr. Les pompiers étaient là; de mon balcon, je contemplais le spectacle, les flammes se dégageaient de la maison d'en face et venaient presque lécher ma maison. Des films en celluloïde d'alors, d'un cinéaste flambaient merveilleusement ainsi que tous les costumes de scène d'une actrice qui habitait aussi cet immeuble, etc.. Tout cela ne rassurait pas beaucoup maman.

De plus, je rentrais seule aussi le soir à 16h, souvent pour faire mes devoirs je devais allumer la lampe à pétrole posée sur la table. Lorsque mes devoirs étaient terminés et mes leçons apprises, je descendais attendre maman dans le square Montholon où je jouais en attendant 19h, heure de son retour.

D'autre part, j'étais seule toute la journée du jeudi; aussi maman m'avait inscrite à une petite association protestante; je ne la situe plus bien. Il y avait une grande salle où nous nous réunissions (nous n'étions que des enfants) nous apprenions des chants, des jeux, mais le plus souvent nous avions rendez-vous aux quatre coins de Paris, soit dans une gare ou à la sortie d'une bouche de métro pour aller visiter soit un musée, soit le jardin d'acclimatation où je me revois défiler en chantant "Ha, il a du bon, il a du bon fromage, il a du bon fromage au lait, il est du pays de celui qui l'a fait". Nous étions allés aussi une fois jusqu'à Juvisy visiter un centre de rééducation des blessés de guerre. Ils étaient soit avec une main artificielle, ou un crochet, leur permettant certains travaux, ou une jambe de bois, etc...

A l'époque, les rues de Paris étaient bien différentes.

Dans la rue La Fayette qui longe un des côtés du square Montholon, il n'était pas rare d'y voir des chèvres, celui qui les conduisait les trayait sur place pour vendre leur lait à la demande.

C'était encore l'époque des tramways qui souvent lorsque la perche sautait provoquaient de sérieux embouteillages. Il y avait encore aux gares quelques fiacres. J'ai eu l'occasion d'en prendre, et puis des voitures à chevaux en particulier tous les marchands de charbon, ceux distribuant le lait, les voitures Maggi en particulier, les diligences des vins du Postillon, sans compter des charrettes attelées d'un chien qui aidait son maître à la traîner jusqu'à ce que la S.P.A. les fasse interdire; les rues en général étaient pavées avec des pavés de pierre et les chevaux ferrés y glissaient parfois et tombaient à terre, se blessant quelquefois; mais le temps de les faire relever et se remettre en route cela perturbait beaucoup la circulation qui était surtout importante il faut le dire dans les grandes artères.

Notre rue Baudin était calme. Il y avait en ce temps là l'allumeur de réverbères car les rues étaient encore éclairées au gaz. Il passait à la tombée de la nuit avec sa perche allumée et munie d'un crochet pour ouvrir à distance la lanterne qui se trouvait en haut du réverbère. Le matin il repassait de même pour l'éteindre et puis il y avait le vitrier qui criait : "vitrier, vitrier", il y avait sur son dos un support en bois tenu par des bretelles où étaient ses vitres qu'il coupait à la demande et puis la

marchande de mouron qui elle avait son chant particulier :

"Du mouron pour les petits oiseaux"

Mi mi re mi re do mi

et aussi les chanteurs des rues sur une place, à un carrefour, ils chantaient les chansons en vogue et en vendaient les partitions : paroles et musique, ceux qui chantaient dans les cours des immeubles et auxquels on jetait quelques pièces par la fenêtre et puis aussi les joueurs d'orgue de barbarie. Il y avait aussi une animation familière, une animation humaine.

Après une année et demie, il fut convenu que j'irais à l'école dans le quartier où habitaient mon oncle Ernest et ma tante à cette époque, c'est-à-dire rue Belliard dans le 18^e arrondissement, près de la Porte de Clignancourt; ainsi on m'inscrivit à l'école rue Championnet. Tous les matins, j'allais à pied de chez moi, en passant par la rue du Fbg Poissonnière, le Bd Barbès et le Bd d'Ornano, jusqu'à la rue Championnet; cela me faisait une bonne demi-heure.

A midi j'allais déjeuner chez ma tante. Le soir après l'école, j'y retournais pour faire mes devoirs; ainsi je reprenais un autobus pour rentrer et me retrouver à peu près en même temps que maman à la maison.

Et puis ma tante a eu une petite fille, Paulette, qu'ils ont perdue à quatre mois (en fait, elle était condamnée dès la naissance par une malformation du coeur qu'on ne pouvait opérer à l'époque). Cela a été pour eux un grand chagrin; ils ne voulaient plus rester seuls et nous ont demandé d'aller vivre avec eux, ce que nous avons fait.

L'école marchait bien, j'ai eu un premier prix, puis un deuxième prix. La distribution des prix donnait lieu à toute une fête où étaient conviés instituteurs, élèves et parents. Du 1^{er} au 15 juillet on confectionnait des guirlandes en papier pour décorer le préau et des couronnes de roses en papier crépon pour couronner les premiers prix. On apprenait des chants et en particulier la Marseillaise. On apprenait aussi à l'époque pas mal de chants patriotiques : "Le Chant du Départ", "Un rêve passe", "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine", etc... etc...

Et puis nous étions tout de même un peu à l'étroit dans le deux pièces-cuisine de chez ma tante; ils décidèrent d'acheter un terrain en banlieue et d'y faire construire.

Nous sommes donc arrivés dans un lotissement, sans viabilité, à Pierrefitte. C'était de la terre glaise, les routes n'étaient pas faites, c'était très glissant lorsqu'il pleuvait. On a défriché le terrain; mon oncle a fait les plans et à l'aide d'un maçon, a construit la maison : un pavillon comprenant un grand sous-sol avec buanderie, cave, atelier, au-dessus deux chambres, salle à manger, cuisine et salle de bain (aménagée un peu plus tard); un escalier conduisait au premier avec deux chambres, une pour maman et une pour moi, et deux greniers.

Je disais qu'il n'y avait pas de viabilité c'est-à-dire qu'il a fallu faire un puisard pour les eaux usées, un puits pour l'eau ordinaire très calcaire. Pour boire et pour cuire les aliments, nous allions à dix minutes, sur l'avenue de la gare chercher de l'eau potable avec des brocs. De même, nous avions des W.C. surélevés dans la cour, avec une tinette qu'il fallait vider périodiquement. Ce n'est que beaucoup plus tard que la viabilité a été faite, que les rues ont été goudronnées, que nous avons eu l'eau courante, des égouts qui nous ont permis d'améliorer notre installation.

Pendant la construction, mon oncle avait loué une charrette à cheval pour le transport des ferrures de la maison; il avait plu, le chemin n'était qu'ornières et le pauvre cheval s'était retrouvé dans la boue jusqu'au poitrail. Il a fallu le sortir de là, décharger la charrette, quel travail !! Une fois aussi, maman était tombée malade et l'assistante sociale du Ministère était venue la visiter pour s'assurer qu'elle était bien malade. En route, elle a perdu sa chaussure dans la terre glaise. Elle n'est jamais revenue à la maison.

Nous avons dû emménager en mars 1923, l'année de mon certificat d'études. Maman était au lit avec une sciatique, on lui faisait des pointes de feu. Là, j'avais 1/4 d'heure pour me rendre à la gare, puis 1/4 d'heure de train jusqu'à la Gare du Nord, ensuite aller jusqu'à la rue Championnet. J'ai fait cela pendant un trimestre puis j'ai passé mon certificat d'études. L'année suivante, je suis retournée rue de Buffault, suivre une année de cours A; à l'époque, après le certificat d'études, on pouvait faire une année de cours A ou une année de préapprentissage. Ce que j'ai retenu de ce cours A c'était le moyen mnémotechnique d'apprendre les sciences; par exemple, il y avait un chant :

"Le soufre brûle avec une flamme bleue
 "Quand il y a de l'oxygène
 "Il produit le gaz sulfureux
 "Qui suffoque et qui gêne

"On le trouve en fleur en canon
 "La faridondaine, lafaridondon
 "On l'extrait des calcaronis biribi
 "A la façon de barbari mon ami

"Le charbon est très répandu à la surface du globe
 "L'hiver le charbonnier bourru le met fort à la mode
 "Qui croirait voir un bout d'charbon
 "Lafaridondaine, lafaridondon
 "En regardant l'diamant poli biribi
 "A la façon de barbari mon ami".

Eh bien, ce qui est tout de même remarquable, et bien que ce soit des notions très élémentaires, c'est que 59 ans après, je m'en souviens très bien!!.

Depuis notre retour de Paris Plage, chaque année, j'y retournais passer toutes mes grandes vacances; maman m'accompagnait à la Gare du Nord; mon oncle Emile venait me chercher à la gare d'Etaples d'où nous prenions un tramway pour Paris Plage.

Il faut dire qu'en rentrant de la guerre, mon oncle avait quitté cette propriété en forêt pour s'établir à son compte en ville; d'une part, il faisait l'entretien des jardins particuliers, il y en avait beaucoup, les plantations de la ville et puis aussi, il avait une boutique de fleuriste, le domaine surtout de ma tante. Il avait des pépinières, il cultivait des fleurs, des plantes d'ornement, on y faisait des boutures ce qui n'empêchait pas de recevoir des fleurs de Nice. Avec mon cousin, nous allions à la plage, nous allions nous baigner, nous allions à la pêche aux crevettes : un filet à crevettes, cela se termine par une barre en bois que l'on râcle au fond de la mer ou dans les "bâches", trous d'eau plus ou moins importants que laisse la mer en se retirant; on a de l'eau au plus

jusqu'aux genoux. Et puis, la pêche aux coques sur le sable mouillé : un petit trou, une bulle d'air, on creuse, on trouve une coque; nous rapportions notre pêche à la maison. Nous nous amusions, mais nous aidions aussi. Nous faisons très bien les boutures d'oeillets et de géraniums en particulier et puis il y avait toujours à cette époque la fête des fleurs. On décorait avec des fleurs toutes sortes de voitures : autos, voitures à cheval, voitures d'enfants, vélos, charrettes. Notre travail à nous consistait à faire de petits bouquets de pois de senteur fixés sur un petit bambou qui étaient ensuite, par les grandes personnes, piqués sur une carcasse de grillage et qui formaient différents motifs : un cygne, un moulin, un phare, etc., etc...

C'est à cette époque que c'est passé un évènement très douloureux : ma cousine Germaine qui poursuivait des études commerciales à Paris était comme nous en vacances, lorsqu'un matin, elle s'est mise à cracher du sang : une hémoptysie; c'était bien sûr inattendu; en fait elle avait contracté une tuberculose pulmonaire ignorée jusque là.

Il a fallu l'éloigner du bord de mer qui lui était contraire et c'est ainsi qu'elle s'est retrouvée à l'hôpital Cochin. Rentrée de vacances, j'allais la voir souvent. J'en ai gardé un souvenir !! une grande salle avec de nombreux lits; à côté d'elle, une jeune fille d'une vingtaine d'années; on lui en aurait donné 13; à cause de la transpiration, toutes les mouches venaient sur elle; c'était affreux. J'avais 13 ans, ma cousine 17. Puis elle fut transférée à Ivry; c'était un baraquement en bois, un poêle pour le chauffer, triste, malsain, elle passait son temps à faire des papillons en velours décorés de perles qu'elle nous offrait. Elle savait qu'elle ne devait pas nous embrasser, ni nous offrir ses bonbons. Enfin, elle fut transférée de nouveau dans un sanatorium tenu par des religieuses à Versailles; là les chambres étaient mieux; elles y étaient peu nombreuses par chambres; il y avait un parc mais son état empirait progressivement et c'est là qu'elle est morte à 20 ans-21 ans, je ne sais plus.

A la même époque, en quelques deux ans, j'ai perdu ainsi trois cousines entre 20 et 22 ans. Peu survivaient à cette maladie; sauf exception, on était condamné. Ma cousine ne pratiquait pas de religion, elle ne voulait pas voir de prêtre, mais lorsqu'elle fut sur le point de mourir, ma tante était là et le prêtre lui a dit : laissez-moi lui administrer les derniers

sacrements et qu'elle soit enterrée à l'église, sinon vous savez, vous avez un commerce à Paris Plage, si vous ne voulez pas vous faire un très grand tort il faut qu'elle soit enterrée à l'église et malgré le désir de ma cousine, ma tante a accepté, mais à la condition que le prêtre officie derrière la tête de son lit et qu'elle ne le voit pas; et il a accepté. Il en a été fait ainsi. Elle fut bien sûr enterrée à Paris Plage dans le petit cimetière près de la Canche.

1924, les grandes vacances, je viens de terminer mon cours A, rue de Buffault; je m'apprête à entrer à Edgar Quinet, alors Ecole Primaire Supérieure de la ville de Paris. Mon oncle Albert d'Heurle et ma tante sont en occupation en Allemagne, en Rhénanie, à Ludwigshafen. Mon oncle est capitaine et chef de service aux Chemins de fer. Ma cousine, Marie-Louise, était allée les rejoindre et y travaillait aussi. Là, elle a fait la connaissance d'un jeune homme, Georges Chevreux, qui comme elle aussi était allé travailler au P.O. où était son beau-frère. En France, ils étaient presque voisins : mon oncle et ma tante habitaient Bourg-la-Reine au 54 Grande-Rue; en ce temps là y passait encore l'Arpajonnais, un petit train avec sa cloche matinale et qui se rendait aux Halles pour y apporter les cultures maraîchères d'Arpajon, et Georges lui, habitait chez ses parents rue Sarrette dans le 14^e arrondissement. Ils se sont donc connus en Allemagne, se sont fiancés et mariés à Ludwigshafen et j'ai été invitée à leur mariage et à y passer un mois de vacances. C'était la première fois que j'allais à l'étranger. Manheim, descente du Rhin en bateau; des châteaux qui dominent le fleuve, le Rocher de Lorelei, Mayence, de très bons souvenirs.

Puis, mon cousin Pierre Darche est entré à l'école d'agriculture d'Arras pour préparer l'examen d'entrée à l'Ecole Nationale d'Horticulture de Versailles.

Je suis entrée à l'Ecole Primaire Supérieure Edgar Quinet. Les E.P.S. étaient des écoles de la ville de Paris; il y en avait quatre de filles, cinq de garçons. On y préparait le brevet puis le brevet d'enseignement supérieur; elles étaient gratuites, même les livres, sauf les fournitures : plumes (on écrivait encore à l'encre), crayons, couleurs, cahiers, etc... contrairement aux lycées qui étaient d'Etat et payants.

Là, je suis restée trois années jusqu'au B.E.P.S.; j'aurais aimé être institutrice mais cela faisait encore plusieurs années d'études et c'était une charge pour maman.

J'ai donc quitté pour entrer dans une banque, au Comptoir d'Escompte de Paris.

Pendant une année, on était auxiliaire et on changeait de service, soit au siège même, rue Bergère, soit à l'annexe de la rue Louis-le-Grand à l'Opéra, pour se mettre au courant des divers services; en même temps, nous devions suivre des cours, puis nous passions un examen avant la titularisation; reçue dans les premières, j'ai pu choisir mon service; c'est ainsi que je me suis retrouvée secrétaire correspondancièrre à l'annexe de l'Opéra. Heureusement, car pour certaines il s'agissait de compter sans relâche des coupons toute la journée, pour d'autres d'additionner toute la journée des chiffres, des colonnes de chiffres en longueur, en largeur, il fallait que les totaux correspondent au bas de la page; d'autres tapaient toute la journée à la machine à écrire.

Le quartier était très agréable. Presque tout le monde apportait son déjeuner dans une gamelle que l'on montait le matin dans un réfectoire sous les toits; on les déposait dans un grand bac destiné à les réchauffer au bain marie. La gamelle était chaude lorsque nous montions déjeuner; c'était vite fait; comme nous avions 1h 1/2 pour déjeuner, nous avions le temps d'aller prendre un café crème et d'arpenter l'avenue de l'Opéra ou le Bd des Capucines ou d'aller aux Galeries Lafayette.

Nous ne quittions qu'à 6h le soir, mais très souvent, nous étions obligées de faire des heures supplémentaires; nous quittions donc plus souvent à 7h du soir et encore, lorsque le dernier jour du mois tombait un samedi, nous devions travailler le samedi après-midi gratuitement.

Nous travaillions toujours le samedi matin, dans ce temps-là et nous n'avions que 15 jours de vacances. Encore que ces vacances s'étalaient entre le 1er avril et le 31 octobre; c'est-à-dire que les jeunes débutants (il y avait surtout une majorité de femmes) étaient obligés de les prendre soit en avril, soit en octobre, les autres mois étant réservés aux plus anciennes et à ceux qui avaient des enfants. Nous étions peu payés, les femmes ne pouvaient prétendre à aucun poste de direction d'un service; j'y suis restée trois ans, puis j'ai passé un examen pour entrer au Ministère des Pensions où travaillait déjà maman. Nous n'avions pas des salaires extraordinaires, mais plus élevés tout de même qu'à la banque, et puis

un mois de congé au lieu de 15 jours, pas d'heures supplémentaires obligatoires, ni de travail le samedi après-midi aux fins de mois.

Nous avions aussi la possibilité de déjeuner en une demie heure; comme à la banque, j'apportais ma gamelle que je faisais réchauffer, et de partir le soir à 5h au lieu de 6h.

Je travaillais à l'annexe du Ministère, rue de Bercy, je m'occupais des dossiers des pensionnés de guerre, examiner leurs droits, répondre à leurs demandes; nous étions six dans mon bureau; on s'entendait bien; il y avait cinq femmes et un homme; lui, était breton et catholique fervent, un ancien prisonnier de guerre; une de mes collègues, veuve de guerre, avec laquelle je m'entendais le mieux, était admiratrice de Marc Sangnier; nous militions pour la paix, nous discussions beaucoup avec les autres. J'étais admiratrice de Ghandi ; un jour qu'il se rendait en Angleterre, je suis allée le voir passer en train à Pierrefitte; je n'étais pas la seule; il y avait du monde pour le saluer au passage.

Je faisais partie à l'époque de la "Ligue des mères et éducatrices pour la Paix". C'est un de mes professeurs d'Edgar Quinet qui m'y avait orientée, Madame Rebour. Je faisais partie aussi "des Amitiés Internationales" dont le siège était rue Cujas et comportait surtout une majorité d'enseignants. C'est avec eux en 1933-1934, que j'ai effectué un voyage de 15 jours en Hollande à Pâques. Amsterdam avec son architecture, son port, ses manifestations pour la Paix, pour l'objection de conscience; Alkmaar, Edam, ses marchés de fromages. Volendenn dans l'île de Marken où ses habitants gardaient le costume traditionnel pour que les touristes les photographient et leur donnent une pièce de monnaie. Hiltersum, sa station radio, son école moderne, promenade sur les canaux dont une sur un chaland tiré de la berge par un homme, extraordinaire impression, ce glissement calme, régulier, sans bruit sur les eaux. Et puis Rotterdam, son port. La Haye, une ville très agréable avec "son Palais des Nations" qui à l'époque était le siège de la Société des Nations. Sa plage de Scheveningen, on y trouvait de grands feuteuils d'osier qui abritaient bien du vent. Utrecht-Dordrech, les immenses champs de tulipes, les canaux, les moulins à vent. Ce qui surprenait, c'était de voir tous les habitants se déplacer en vélo, le peintre et son échelle, le docteur, le fonctionnaire en chapeau, les femmes, les enfants, les vieillards. Les maisons faisaient l'objet de soins particuliers, lavées extérieurement du toit à la cave, au jet d'eau, les vitres brillaient, même les lucarnes des greniers. C'était la Hollande!!

Mais revenons en arrière, en 1929; mon cousin est venu à Versailles, à l'Ecole Nationale d'Horticulture. A partir de ce moment, il venait tous les week-ends à la maison et s'était jointe à nous une de mes cousines dont le père était un des frères aînés de maman et qui habitait à Tournan. A Tournan aussi, j'avais une autre tante, une soeur plus âgée que maman; elle était couturière et son mari était entrepreneur de maçonnerie et depuis la fin de la guerre, ma grand-mère habitait chez eux. C'est là qu'elle est morte en 1924 à l'âge de 80 ans. Cette tante m'habillait et faisait mes robes de bal.

Donc cette cousine Renée, venait aussi souvent à la maison. Nous faisons de grandes promenades jusqu'au bois de Lochères (maintenant le triste Sarcelles), la Butte Pinson où quelquefois nous allions danser le dimanche après-midi. La Butte Pinson dominait d'anciennes carrières de gypse où l'on trouvait encore de beaux échantillons de gypse en fer de lance. Maman, qui avait gardé sans y toucher, l'argent de la vente de notre boutique, l'avait placé quelques années après notre arrivée à Pierrefitte en achetant un terrain rue Paul Lafargue; c'était à peu près la limite à la fois de Pierrefitte et du département de la Seine de cette époque; après, c'était la Seine-et-Oise. A partir de là, il n'y avait que des champs : champs de salades, de persil, et autres légumes, des champs de groseillers, des pruniers, le tout sans aucune clôture; j'avoue que quelquefois, nous y cueillions quelques grappes de groseilles ou quelques prunes !!

Par le Cabinet du Ministre, nous avions souvent des billets à prix réduit pour le théâtre, surtout le Trocadéro, l'ancien Trocadéro maintenant Palais de Chaillot, avec sa salle Gémier. On y donnait les meilleures pièces du Théâtre français, de l'Opéra comique, de l'Odéon, avec leurs troupes, mais les décors étaient très réduits, très simplifiés et le prix des places très bon marché.

A cette époque, les écoles supérieures et les grandes écoles avaient leurs associations d'anciens élèves. Celles-ci organisaient des voyages. C'est ainsi qu'en car, j'ai descendu tout le cours de la Seine jusqu'aux Andelys, visitant Château-Gaillard, les maisons troglodytes, etc... et puis aussi chaque année, elles organisaient des bals : les E.P.S. se regroupaient, Edgar Quinet (filles) souvent avec Colbert (garçons). Nos bals avaient lieu à l'Hôtel Continental, aujourd'hui l'Hôtel Intercontinental. Les garçons étaient en smoking et les filles en robes longues; cela avait de l'allure, c'était un spectacle des yeux autant que le plaisir de danser.

Pour les bals de nuit, les mamans accompagnaient toujours leurs filles. Les élèves de l'École Nationale d'Horticulture de Versailles organisaient eux aussi leurs bals, généralement trois par an : l'un au premier trimestre, le deuxième au second trimestre, à l'hôtel de France sur la place du Château de Versailles, place très mal éclairée et toujours pavée des mêmes pavés que du temps du Roi Soleil. En venant de la gare rive gauche, il fallait la traverser toute entière et c'était du sport en robe longue et chaussures légères à hauts talons !

Le troisième bal était celui de fin d'année : le bal des fleurs, donné à Paris, à l'hôtel Lutétia : les escaliers et la salle étaient décorés de fleurs données par les horticulteurs de la région parisienne.

Pendant les trois années que mon cousin a passées à Versailles, nous sommes allées avec ma cousine Renée à tous les bals de l'école et c'est au premier de ces bals que mon cousin nous a présenté ses quelques meilleurs camarades. J'en connaissais plusieurs ; l'un, Gobert, était déjà avec lui à Arras ; les autres : Dubois et Despalle, leurs pères étaient en relation avec mon oncle Emile ; le premier, son père s'occupait des serres d'orchidées à Ozoir-la-Ferrière, chez le baron de Rothschild ; le second, son père tenait un magasin de graines à Paris, tout près de Notre-Dame, chez qui mon oncle se fournissait et il y avait aussi Vogel, le neveu de l'archevêque de Versailles de l'époque, et puis Pierre Boiteau, qui venait de l'Oisellerie des Charentes.

Comme il devait prendre une place primordiale dans ma vie, je m'arrêterai un peu sur lui. Son père était receveur des postes à Cognac où il est né le 3 décembre 1911. Avant la guerre de 1914, son père était un simple postier qui avait échoué à Cognac au gré des mutations des fonctionnaires car il était de Nîmes. Là il connut Melle Suzanne Brun, qu'il épousa contre le gré de leurs familles réciproques. Lui était laïc et républicain ; sa famille à elle, catholique pratiquante. Sa mère ayant un commerce de mercerie en ville, l'avait mise pensionnaire dans un institut religieux ; elle était vouée au bleu de la Vierge ; elle avait pour amies dans cette pension, celle que les enfants plus tard appelaient tante Lou : Mme Marie-Louise Grandjean née Gros, et celle qui plus tard fut Mme Chaveroche dont les parents tenaient un hôtel restaurant à Cognac.

Ils eurent deux enfants, un garçon, Pierre, une fille, Marguerite de deux ans plus jeune. A la déclaration de la guerre 1914, le père mobilisé comme capitaine dans les transmissions sur le front de l'Est, la mère allât s'installer chez ses beaux-parents à Nîmes avec les deux enfants. Mais là, il y avait trop de différence d'habitudes, de cuisine aussi, beaucoup d'huile et d'ail; également le climat; tout cela ne lui convenait pas, elle s'y ennuyait et revint à Cognac. A la fin de la guerre, le père démobilisé s'est engagé dans l'armée d'occupation en Allemagne comme mon oncle d'Heurle, mais comme interprète et dans les transmissions à Trèves. Ils sont donc tous partis à Trèves où pendant un an environ Pierre et Guite allèrent au lycée : le Gymnasium. Et puis ils rentrèrent en France et il fut nommé receveur des postes à Cognac. La situation était modeste à l'époque aussi sa femme travaillait-elle chez sa tante : Mme Degorce, comme couturière et étant la nièce de la maison, avait le devoir de montrer l'exemple, c'est-à-dire de rester plus tard que les autres pour finir un travail, etc... si bien que les enfants, comme moi, se retrouvaient-ils seuls à la maison en rentrant; il leur fallait faire de l'herbe pour les lapins, ils s'éclairaient aussi à la lampe à pétrole, il y avait un petit jardin, les WC étaient dans le jardin, etc...

Pierre allait au lycée de Cognac, puis il fut opéré de l'appendicite; il se remettait difficilement, le docteur conseilla de quitter le lycée pour une vie de plein air; c'est ainsi qu'il se retrouva à Angoulême, à l'Oisellerie. Son père avait été muté à Mansle, pas très loin d'Angoulême. Il y était interne. A la fin de ses études, il était trop jeune pour les écoles supérieures d'agriculture ou d'horticulture. C'est alors que pendant une année, il est allé travailler sur une propriété des "Martel", où l'on cultivait de la vigne et où l'on distillait l'alcool pour le cognac. L'intendant qui était d'un certain âge déjà lui a peu à peu confié la direction et des ouvriers agricoles et de la distillerie. Puis il passa les concours pour différentes écoles et finalement entra à l'Ecole Nationale d'Horticulture de Versailles.

Je dois dire que d'emblée j'ai été très impressionnée par sa personnalité et je puis dire sans exagération que lorsqu'il m'a invitée à danser, et nous avons beaucoup dansé les bals durant jusqu'à l'aube, j'ai eu on peut dire le coup de foudre. Il ne pouvait pas toujours danser, car dès ce

./...

moment là, il avait été élu comme président des élèves et du foyer autogéré par les élèves qui y prenaient presque tous pension : logement et nourriture. Je dois aussi dire que dès ce moment, j'ai su que jamais je ne pourrais l'oublier et pourtant je n'attendais rien, sinon de le revoir, mais trois bals par an, et trois ans, cela ne fait pas beaucoup et je pensais bien qu'après, nos vies seraient séparées; il n'y avait pas de chance pour qu'il reste dans la région parisienne, ni même qu'il danse avec moi aux bals suivants, et pourtant, après chaque bal, j'étais dans l'attente du suivant, avec l'espoir de l'y retrouver. Il faut dire que, par mon cousin, j'avais de ses nouvelles, je le suivais de loin en pensée. Il faut dire aussi que jamais je n'ai été déçue, qu'à chaque bal, je le retrouvais et que nous dansions beaucoup ensemble, jusqu'à ce début de la troisième année où là, plus ou moins inconsciemment, l'un et l'autre, nous avons senti que bientôt nous allions nous perdre de vue. Il m'avait fait part de son intention d'aller à Madagascar et essayé de savoir si j'aimerais y aller; et puis, il m'a demandé de sortir avec lui, et puis il est venu à la maison et c'est là qu'un jour, mon cousin qui ignorait nos relations, a eu la surprise de l'y trouver; et c'est ainsi que, de fil en aiguille, il est venu avec moi en juillet passer quinze jours à Paris Plage, chez mon oncle et ma tante Darce, où mon cousin Pierre nous a rejoints quelques jours après. Nous sommes allés à Berck, Boulogne, Wimereux, en forêt; nous avons beaucoup parlé; au retour, il avait demandé à ses parents que j'aie passer quinze jours de vacances avec eux à Vernet-les-Bains. Nous sommes donc partis par le train jusqu'à Vernet-les-Bains. Je dois dire qu'en sortant de la gare, il n'a pas eu besoin de me présenter sa soeur et sa maman. La ressemblance avec sa maman à cette époque était frappante. A Vernet, il y avait donc, en plus, son père et puis Chiffon (Christiane Boucher) dont la maman était une amie de pension à Cognac de Michette et dont des parents "les Gros" étaient à Madagascar. Ils avaient à Tananarive un grand magasin d'habillement plus un garage Citroën, plus une compagnie d'assurance. Il y avait aussi un jeune homme; je ne sais trop qui il était. Nous avons passé d'excellentes vacances. C'était la première fois que je voyais la montagne; nous avons fait des excursions entre autre au Canigou; nous sommes allés y coucher au refuge pour voir le lever du soleil. Mon séjour tirait à sa fin et là, un après-midi, s'est produit un incident qui a changé nos relations pour un certain temps. Pierre était venu me rejoindre dans ma chambre. Nous échangeons nos idées puis nous nous étions laissé aller aux carresses, à nous enlacer. Jusque là, dans toutes nos

rencontres, nos voyages, nous n'étions jamais allés, malgré nos désirs, jusqu'à l'acte sexuel. Il faut dire aussi qu'à cette époque, les jeunes filles n'étaient pas averties comme aujourd'hui, mais surtout, qu'elles ne disposaient d'aucuns moyens anticonceptionnels; elles étaient tenues à la réserve et les jeunes gens le savaient et les respectaient. Je n'étais pas la seule. Mais ce jour là donc, emportés par notre amour réciproque, nous allions nous y laisser aller lorsqu'au dernier moment, je me suis reprise. C'était une intuition, plus qu'un raisonnement; je ne l'ai analysé qu'après. En un éclair, j'ai eu peur de la naissance d'un enfant. Non que je ne désirais pas cet enfant qui soit la fusion de nos deux êtres, mais pas dans ces circonstances. Nous allions inéluctablement être séparés au moins deux ans. L'enfant serait né loin de son père. Au mieux, son père ne le connaîtrait qu'à l'âge d'un an passé et cet enfant qu'il n'aurait pas connu dès sa naissance, l'aimerait-il autant et puis quel handicap dès le départ ! pourrais-je le rejoindre avec un bébé si jeune; et puis c'était une lourde charge, une lourde responsabilité; nous avons besoin de rester libres, maîtres de nos actions. Un enfant à ce moment c'était certainement compromettre l'avenir. Je n'ai pas raisonné tout cela sur le moment, cela a été instinctif; mais Pierre a été déçu, frustré, son amour propre aussi je pense. Il n'a pas vraiment compris ce qui m'avait fait agir ainsi et son élan a été brisé.

Ses parents n'ont d'ailleurs jamais soupçonné ce qui s'était produit alors. Nous avons donc fait un retour arrière, nous avons discuté longuement et nous nous sommes arrêtés à la seule chose possible, revenir à la seule amitié. Aucune promesse, sinon de continuer à nous écrire, à nous entretenir de notre vie, de nos pensées. C'est alors que nous lisions et nous imprimions des écrits de Romain Rolland dans : Gandhi, que nous admirions beaucoup, d'Ernest Renan avec "La Vie de Jésus".

Il faut dire que deux années, c'était terriblement long. Pierre changeait complètement de vie, d'une part la vie militaire, d'autre part, la vie coloniale. Etions-nous sûrs dans de telles conditions, de ne pas faire des rencontres qui modifieraient et nos sentiments et notre vie ?

J'ai donc quitté Vernet le coeur très gros; nous reverrions-nous un jour ? et quand ? Notre amitié tiendrait-elle ? En fait, après mon départ, il s'était arrêté aussi à une autre idée : aller travailler en URSS; aller

voir de près ce qui s'y passait et surtout échapper au service militaire. Il a fait une demande dans ce sens, auprès de l'ambassade à Paris, puis le temps passant sans réponse, il m'avait demandé d'y aller moi-même et de voir où en était sa demande (car nous avions toujours continué de nous écrire). J'y suis donc allée; on m'a demandé tout de suite s'il avait fait son service militaire et dans la négative, il me fut répondu qu'il n'y avait aucune chance pour que sa demande soit acceptée. Je lui en ai donc fait part et il s'est retourné vers sa première idée, s'engager pour Madagascar. En attendant son départ, il avait aménagé le jardin de Mario Roustan, ex Ministre à Sète, puis un jardin public à Clermont l'Hérault.

Bien des années après, maintenant qu'il m'a quittée définitivement, en ce 1er septembre 1980, je me suis souvenue que, dans un placard, nous avions un paquet contenant des correspondances; je savais qu'il avait gardé des lettres de moi, que j'avais conservé des lettres de lui, mais je ne savais pas ce que nous avions gardé l'un et l'autre, et ce que nous avions pu sauver de toutes nos pérégrinations, de tous nos déménagements.

Je suis allée les chercher, les classer, les relire et c'est avec une profonde émotion que je me suis aperçue qu'il avait gardé de moi toutes mes lettres depuis que nous nous étions quittés à Vernet-les-Bains, jusqu'à mon arrivée à Madagascar, toutes y étaient, ce qui m'a prouvé le prix qu'il y attachait et qu'il n'y était pas indifférent; de mon côté, j'avais aussi gardé toutes ses lettres, même depuis ce mois de février 1932 où à Versailles nous avons commencé à nous écrire et ce jusqu'à mon embarquement pour Madagascar. Et puis aussi pendant la même période, toute notre correspondance entre Michette, le Youm, Guite et moi, toute cette affection, tout cet attachement mutuel, et j'en reste confondue. C'était merveilleux et je crois vraiment que ce sont toutes ces épreuves successives, toute cette attente, et d'avoir triomphé de tout, qui a forgé cet amour, cette communion, cette confiance réciproque, cette affection profonde, solide qui nous a tant aidés à surmonter les épreuves de la vie.

Il s'était donc engagé volontaire pour Madagascar; si au bout de dix-huit mois de service militaire, il trouvait à s'employer là-bas, il y était démobilisé, sinon il était démobilisé au bout de deux ans.

./...

Pendant son service militaire il était affecté à l'artillerie et presque tout de suite, ses chefs lui confièrent les calculs de tirs; il en profita, afin d'être tranquille pour ce travail, pour demander à prendre une chambre en ville plutôt que d'occuper la chambrée de la caserne. Il a eu aussi l'occasion de faire du cheval.

Enfin, après dix-huit mois, il trouva un travail aux Parcs et Jardins de la ville d'Antsirabé. La station agricole était mitoyenne avec celle de l'élevage où se trouvait la famille Geoffroy avec leur fille Madeleine qui avait une douzaine d'années; lui s'occupait de la ferme vétérinaire et ils ont tout de suite sympathisé. A Antsirabé, il a aménagé le Parc de l'Est, fait des plantations en ville, aménagé aussi les abords du lac Andraikibo. Il a créé à la pépinière des collections fleuristiques et des vergers, plantations de cerisiers entre autre, et de vignes; les pères d'Antsirabé lui avaient demandé la fabrication d'un vin de messe peu alcoolisé, correspondant aux canons de l'église, car ils n'en trouvaient pas sur place, ceux importés étant sur-alcoolisés pour supporter les longs voyages par mer. C'est ainsi que pendant des années, par la suite, chaque fois qu'il était de passage à Antsirabé, les pères lui faisaient porter une bouteille de vin de leurs propres vignes. Ils se trouvaient toujours avertis de son passage; comment ?

Il était aussi chargé de l'hydraulique agricole. Pour cela, il devait parcourir toute la province en moto et faire réparer les digues des canaux lorsque celles-ci cédaient à la suite d'orages.

Il est aussi allé en tournée, avec un groupe d'autres fonctionnaires pour la reconnaissance du parcours d'une nouvelle route allant à Miandrivazo.

Madagascar, c'était loin : 12.000 kms, pas d'avion, seulement des bateaux : la Havraise péninsulaire et les Messageries maritimes. Seuls les seconds faisaient office de courrier. Il y avait régulièrement un bateau tous les quinze jours et ils mettaient un mois pour accomplir le parcours. Et c'est ainsi que pendant deux ans, nous écrivions à chaque courrier et que, entre chaque lettre et sa réponse, il se passait deux mois et demi et c'est dans ce contexte également qu'il nous a fallu régler tous nos problèmes : sa demande de le rejoindre à Madagascar, les formalités du mariage, les

./...

publication des bans, etc..., etc... jusqu'à mon embarquement au début juillet 1934, le 5, sur le Bernardin de St Pierre, à Marseille, car entre temps, petit à petit, notre amitié s'était de nouveau transformée en un sentiment très profond et d'amour, et en désir de nous retrouver dès son retour à la vie civile, dès qu'il aurait un emploi ou quoi que ce soit. Maman et moi, nous étions arrivées quelques jours auparavant, nous avions rejoint Michette, le Youm et Guite, nous étions allés faire connaissance à Nîmes de la grand-mère Petitoune et aussi visiter le moulin au Pont du Gard où les arrière grands parents Izard et ensuite leurs enfants, le grand père Boiteau et la Petitoune étaient meuniers. Le moulin ayant été transformé en hôtel, les hôteliers ont tenu à nous le faire visiter, en souvenir des anciens propriétaires. Et puis à Marseille de nombreux parents étaient venus m'accompagner, en plus de maman, des parents de Pierre, de Guite, mon oncle Pierre de St Leu, Georgette et Robert Caignard de Tournan, enfin mon oncle d'Heurle et ma tante Mélie.

Mon oncle d'Heurle !! pourtant, si je partais pour me marier, ce n'était pas grâce à lui, car trois ans auparavant, il m'avait interdit de continuer à fréquenter Pierre. Pourquoi ? mon oncle avait décrété jouer le rôle de tuteur. A cet effet, il était allé voir Pinelle, alors directeur de l'E.N.H. de Versailles pour prendre des renseignements sur Pierre. Or celui-ci lui avait dit "que c'était un communiste et qu'il était tuberculeux au dernier degré" ce qui était absolument faux, aussi bien l'un que l'autre. C'était donc à la suite de cela que mon oncle prétendait m'interdire de continuer à le fréquenter.

Pourquoi le directeur avait-il dit cela ? Parce qu'il en voulait à Pierre qui, dès le départ, avait été élu président des élèves; ceux-ci avaient en effet, comme je le disais, un foyer autogéré. A ce titre bien sûr, lorsqu'il y avait une réclamation quelconque concernant l'école, c'était lui qui allait discuter avec le directeur. Mais la plus grosse affaire avait été les élections législatives de 1933 au cours desquelles Nomblot, pépiniériste à Bourg-la-Reine et qui était dans le conseil de l'école, se présentait aux élections législatives et particulièrement contre le socialiste Longuet. Or, les élèves avaient découvert un sombre marché. Pinelle étant dans une commission de marchés pour les fournitures de rosiers pour tous les cimetières militaires français, s'était arrangé sous certaines conditions à faire obtenir ce marché à Nomblot, pépiniériste ami, et un groupe d'élèves avait décidé de mener campagne contre Nomblot, en faveur de Longuet dont Pierre était. Ce qu'ils ont fait, participant à des meetings et finalement, aidant à l'élection de Longuet; et c'est cela que Pinelle ne lui avait pas pardonné; il avait même juré qu'il ferait tout pour l'empêcher, par une très mauvaise note, d'avoir son diplôme d'Ingénieur en fin d'année. Ce

qu'il n'a pas réussi car ses notes par ailleurs, plus une excellente note du Professeur Combes, ne l'ont pas empêché d'avoir son diplôme. Il avait aussi juré qu'il l'empêcherait de trouver du travail en France. C'est en partie une des raisons qui lui ont fait choisir de partir à Madagascar dont il avait par ailleurs beaucoup entendu parler par leurs amis Gros. Et puis, il y avait une crise à cette époque en France et trouver du travail quand on n'avait pas, comme mon cousin ou certains de ses camarades, des parents dans la profession était difficile; plusieurs de ses camarades sont aussi partis aux colonies.

Donc, le 5 juillet 1934, je m'embarquais sur le Bernardin de St Pierre pour Madagascar; c'était la première fois que je prenais le bateau. J'avais bien fait une promenade en bateau à Boulogne-sur-Mer avec Pierre, mais rien de comparable : 28 jours !! Je partageais ma cabine avec une très jeune femme qui venait de se marier et partait pour la première fois aussi. Son mari, qui lui était né à Madagascar, qui y avait ses parents et y retournait, voyageait aussi à bord mais dans une cabine séparée de 4 hommes. Nous prenions nos repas ensemble, et très gentiment ils m'avaient invitée à les accompagner lors des escales, ce qui m'a permis de visiter Port Saïd, Suez, Djibouti. Je me souviendrai toujours de Djibouti, en 1934. On descend à terre; on veut entrer dans un café pour prendre une consommation : des barrières tout autour pour empêcher les indigènes d'approcher. Puis nous visitons la ville, le marché, un marché bien construit d'ailleurs; on veut prendre un café, on nous donne une tasse de café où flottaient je ne sais combien de mouches; il fallait serrer les dents pour ne pas en avaler; aux étalages, des tas uniformément noirs; il fallait écarter les mouches pour savoir ce qu'il y avait dessous. Dans la rue, une vraie cour des miracles, des groupes d'indigènes estropiés, bancals, en haillons, qui s'accrochaient à nous pour mendier et que des policiers chassaient à coups de fouet. Un spectacle horrible. J'ai gardé de ce temps là, de Djibouti, une impression épouvantable et je fus heureuse de le quitter. Je plaignais vraiment ceux des passagers qui débarquaient pour y vivre.

Ensuite, ce fut le Cap Gardafui, puis Monbasa , Zanzibar, Dar-es-Salam, Mayotte, Majunga, Nossi-Bé, le bateau restait en rade; nous prenions pour descendre, des pirogues à balancier.

Nous voulions acheter des bananes, 50 centimes, c'était notre plus petite pièce de monnaie, mais pour cette somme, on nous donnait un régime entier alors qu'en France, une seule banane coûtait 13 centimes.

Une mer magnifique, transparente, vert bouteille et vert émeraude. Un incident : l'un des matelots qui était descendu à terre a raté le bateau qui partait déjà; il a essayé de le rejoindre en barque; le bateau a dû stopper. En voulant monter à bord, il est tombé à l'eau; il a fallu le repêcher; inutile de dire qu'il a été mis aux arrêts.

Après Nossi-Bé, Diego Suarez et sa célèbre baie et puis Tamatave où nous arrivons à 8h du matin. Là, du bastinguage, mon grand bonheur d'apercevoir Pierre qui m'attendait sur le quai, car je n'étais pas sûre qu'il puisse m'y rejoindre, puisqu'il était à ce moment là en poste à Antsirabé où nous devions d'ailleurs nous marier.

Nous voici donc à Tamatave; il n'y avait un train pour Tananarive que le lendemain matin; nous nous sommes promenés toute la journée dans Tamatave, allant voir aussi des amis que Pierre y connaissait. L'hôtel Lagrave, un poème encore !! de la poussière partout, on hésitait à mettre un pied par terre; la moustiquaire n'en parlons pas non plus; grise, d'une propreté plus que douteuse; enfin cela n'a rien changé à notre bonheur d'être enfin réunis !!

Le lendemain toute la journée dans le train, qui partait très tôt le matin à 6h; un très beau parcours, les bananeraies, les arbres du voyageur; à mi-parcours, on s'arrête, tout le monde descend pour déjeuner au buffet de la gare à Perinet; comme nous finissions de déjeuner, le train descendant sur Tamatave arrive; les voyageurs descendent pour nous remplacer au buffet car la voie étant unique, c'est là que les trains se croisaient.

Nous repartons; la boucle d'Anjiro est assez extraordinaire; le début du train passe par au-dessus de lui-même et des derniers wagons, tel un serpent; on fait une boucle complète pour commencer la montée de la Mandraka toujours à flanc de côteau, avec la vallée dans le bas à travers une forêt magnifique, avec ce train archaïque, sa locomotive chauffée au bois d'eucalyptus et de mimosa. A 7h du soir, on arrive à Tana. On descend à l'hôtel Gay alors un modeste hôtel familial tenu par la mère et ses deux fils, le père étant cheminot. Le lendemain matin, il fallait de nouveau reprendre

le train pour Antsirabé à 6h du matin; mais voilà, nous nous sommes réveillés en retard et sans un des fils Gay, qui en auto a fait la course avec le train pour le rattraper à Soanirana, nous l'aurions manqué et nous avons rendez-vous avec le maire dès notre arrivée, pour le mariage, le temps de récupérer nos deux témoins, l'un M. Geoffroy, vétérinaire, dont la ferme vétérinaire était mitoyenne de la station agricole où nous étions, l'autre, M. Pépin, un mauricien dont la femme était suisse et qui tenait un garage, enfin, notre unique accompagnatrice Madeleine Geoffroy, qui avait 12-13 ans à l'époque. En arrivant à la mairie en descendant de l'auto, une pluie dilluvienne en pleine saison sèche; mais le dicton dit : mariage pluvieux, mariage heureux !

Le déjeuner avait été préparé par Mme Geoffroy chez eux, à la ferme vétérinaire et l'après-midi nous avons été faire une très belle promenade au lac Tritriva, un lac cratère très profond, aux eaux très froides et sans poisson, sans vie, dont les bords sont abrupts; un cadre impressionnant. Dès mon arrivée, Pierre était affecté à Tananarive; aussi nous avons passé nos premiers huit jours à Antsirabé à préparer notre déménagement pour une maison dans le quartier d'Ankadifotsy à Tana, une assez grande maison malgache; nous avons très peu de meubles, à part le lit et quelques fauteuils assez peu confortables; nous avons surtout des caisses, des malles et comme table, une grande planche à dessin sur des tréteaux. La cuisine, avec un foyer à charbon de bois se trouvait dans la cour, séparée de la maison, de même que les W.C. Pas de salle de bain; sur un petit balcon fermé, nous avons mis un tub et nous nous douchions réciproquement avec un arrosoir. Mais qu'importe, nous étions heureux.

De l'autre côté de la cour, le chinois vidait ses pots de chambre par la fenêtre et au rez-de-chaussée de sa maison, il tenait un café où les malgaches venaient consommer de l'alcool à brûler.

à Tana

Notre installation à Ankadifotsy a duré jusque vers le mois de mars 1935. Nous y séjournions quinze jours, les quinze autres jours, nous étions en tournée, nous rayonnions dans la province d'Antsirabé, Betafo, les Vavavato, Faratsio, etc... Théoriquement, suivant le règlement, je n'aurais pas dû l'accompagner, nous avions une voiture de l'Administration. Mais Pierre a passé outre; il n'avait pas le désir et moi non plus, de nous retrouver séparés ainsi chaque mois.

Je me souviens qu'une fois, à Betafo, nous couchions dans un hôtel dont la propreté était très douteuse; la moustiquaire était plus noire que blanche et trouée de plus; et par la fenêtre, nous voyions la maison d'en face, vide, avec l'écriteau : peste.

Une fois en allant de Tana à Antsirabé, nous arrivons à un endroit, sous une pluie battante et nous apercevons une ligne noire sur la route; on distinguait très mal, mais un gosse malgache se tenait en avant, et nous faisait signe d'arrêter; heureusement, la route était emportée sur plusieurs mètres et l'eau déferlait. Il nous a fallu faire demi-tour et reprendre un autre chemin détourné; là, à un certain endroit, nous étions à peine passés qu'un éboulement se produisait, barrant la route derrière nous.

Enfin, la dernière tournée, pour moi. Nous roulions vers Antsirabé lorsque dans une courbe, notre pneu avant éclate et nous faisons le tonneau, passant à la fois sur la toiture, et faisant un tête à queue, nous retrouvant malgré tout sur nos quatre roues; il faut dire que la voiture était simplement toilée et que les quatre montants ont résisté; que d'autre part, bien que défoncés, nos casques coloniaux nous ont protégé la tête. Lorsque la voiture s'est arrêtée, nous nous sommes regardés; apparemment rien; mais en fait, si Pierre s'en était tiré avec des contusions multiples, j'avais de plus, une plaie au bras causée par du métal et surtout une fracture de la clavicule. Notre cuisinier qui était à l'arrière a eu aussi une fracture de la clavicule. La passagère d'une voiture qui venait de nous doubler s'est étonnée de notre position; ils sont donc venus voir et ce sont eux qui nous ont emmenés à l'hôpital d'Antsirabé. Là, en ce qui me concerne (car notre cuisinier lui a été examiné par un médecin malgache qui a tout de suite diagnostiqué une fracture de la clavicule), c'est un médecin militaire (amateur de réceptions, de femmes et de cheval) qui m'a examinée, déclarant que je n'avais rien de cassé et m'ordonnant des massages à l'épaule, sous eau chaude au Ranovich. Le Ranovich, traduction : eau de Vichy, était un établissement thermal dont les eaux avaient effectivement la propriété des eaux de Vichy. Je dois dire qu'à chaque séance, j'étais à la limite de me trouver mal; et au bout de quinze jours, il n'y avait aucune amélioration, tant s'en faut. C'était le bras droit et je ne pouvais rien faire, ni m'habiller seule. De plus, il m'avait ordonné de porter des brocs d'eau et lorsque je me plaignais de ce que cela me faisait très mal et que je ne pouvais pas, il me disait que j'étais douillette. En rentrant à Tananarive

aussitôt, je suis allée à l'hôpital militaire dont nous dépendions, Gérard et Robic, voir le chirurgien, le Dr Davioud. A peine avais-je retiré mon corsage et l'épaule à nu, qu'il m'a dit : mais madame, vous avez la clavicule cassée; qui vous a soignée ? Lorsque je lui ai dit, il a haussé les épaules; il y a deux solutions me dit-il : la soudure a déjà commencé, ou il faut recasser pour remettre en place, ou laisser se consolider comme cela car il n'y a par chance pas trop de déviation. J'ai choisi la deuxième solution, mais il m'a dit, surtout de ne plus rien porter et d'attendre patiemment que cela se consolide tout à fait.

Nous étions encore à Ankadifotsy et donc, je ne pouvais plus partir en tournée avec Pierre; nous étions en fin décembre et j'attendais de quatre mois mon premier bébé.

Puis Pierre a été déchargé d'Antsirabé et de sa province pour s'occuper uniquement des parcs et jardins et surtout de l'aménagement du Parc botanique et zoologique de Tananarive et comme il y avait dans ce parc une maison inhabitée (ancienne maison du Ministre de la Reine : Rasanjy) et que le service de l'agriculture payait un loyer assez élevé pour la maison d'Ankadifotsy, il a été décidé qu'on remettrait la maison de Rasanjy en état et en mars, nous nous y installions. Dans ce parc de 27 hectares, tout était à faire, il existait une serre, une ombrière et une petite rocaille de plantes malgaches sur un espace restreint. Il a donc fallu tout aménager au long des années : tracer le parc, agrandir l'ombrière, la rocaille des plantes malgaches, aller en brousse pour rapporter des plantes, puis ce fut la construction d'une seconde rocaille pour les plantes étrangères provenant des échanges entre jardins botaniques, puis l'aménagement de la partie zoologique, la construction d'un laboratoire (au début c'est une pièce de notre habitation qui avait été transformée en laboratoire, puis en herbier) mais très vite cela s'est avéré trop petit. Pour l'herbier aussi il a fallu aménager une ancienne maison qu'avait habité Perrier de la Bathie.

Parallèlement, Pierre a aménagé et planté le square d'Ambohijatovo, puis il avait planté les jacarandas autour du lac Anosy et une belle haie de très beaux peupliers transportés en bac autour de l'hippodrome de Mahamasina, malheureusement sacrifié depuis pour y construire un mur tout autour afin d'empêcher la vue de l'extérieur et que les spectateurs paient leurs entrées.

C'est en allant à la léproserie de Manankavalo avec le Dr Grimm, qu'il a commencé à s'intéresser aux plantes médicinales et tout particulièrement à celles qui pouvaient soigner la lèpre; c'est comme cela qu'il a travaillé sur *Cintilla asiatica*, extrait l'asiaticoside, en construisant une petite usine d'extraction contigüe au laboratoire à Tsimbazaza, extrait qui a été employé avec succès non pour guérir la lèpre, mais pour permettre la cicatrisation des plaies lépreuses, permettant aux malades de ne plus être contagieux par le toucher, pour certains, de pouvoir remarcher, pour d'autres, de recouvrer la vue, etc...

Parallèlement, notre famille s'était agrandie : Jacqueline était née le 19 mai 1935; nous avons pris une jeune ramatao, Jeanne, pour m'aider, en plus du cuisinier, car il fallait faire plusieurs kilomètres pour aller se ravitailler au zoma. Le 19 août 1936, ce fut la naissance de Suzanne; un mois avant, je vais à la visite à l'hôpital; la sage femme qui m'examine me dit, c'est imminent, vous habitez trop loin (il y avait 7 kms, sans moyens de transport autre que les pousse-pousse), je ne vous laisse pas partir, je vous garde. Elle est née un mois après. Heureusement, on avait autorisé Jeanne, notre ramatao, à venir s'installer dans ma chambre avec Jacqueline qui avait tout juste un peu plus d'un an. Et voyant le temps passer, sans toujours qu'on m'autorise à partir, des amis pharmaciens, les Woltz, qui étaient à l'Institut Pasteur, celui-ci près de l'hôpital, avaient offert l'hospitalité à Pierre qui pouvait ainsi venir nous voir facilement.

Et puis, un peu plus d'un an après, c'était la naissance de notre troisième fille, Lucile. Je dois dire que j'attendais un garçon car on m'avait dit avec certitude que de la façon dont je portais l'enfant, et puis la lune aussi, tout contribuait à ce que ce soit un garçon; cela a donc été une petite déception. Je n'avais rien demandé mais on m'avait tant affirmé que ce serait un garçon que je m'en étais persuadée; ce n'était rien.

En ce temps là, on administrait le BCG par voie buccale les 3e et 7e jour si mes souvenirs sont exacts, en tout cas, forcément pendant le séjour à l'hôpital puisqu'on exigeait 9 jours, sanglée sans avoir le droit de mettre pied à terre, plus deux jours avant la sortie. J'avais fait donner le BCG à Jacqueline et à Suzanne et j'ai donc demandé qu'on le donne à Lucile; le directeur de l'hôpital avait changé dans l'intervalle. Il est venu lui-même me traiter d'assassin et refuser catégoriquement d'autoriser

l'administration du vaccin (j'ai su par la suite qu'il était en froid avec l'Institut Pasteur qui le fabriquait). Ce qui est sûr c'est que plusieurs années après, ayant au bureau un planton tuberculeux, Lucile a contracté la tuberculose alors que ses deux soeurs ne l'ont pas eue !!

Il faut dire aussi que lorsqu'elle a eu six mois, me trouvant de nouveau enceinte, je cessais de la nourrir au sein pour lui donner du lait condensé Nestlé, ce fut une catastrophe, de l'eczéma apparut, on la mit au babeurre ; on a profité que Pierre faisait une cure pour le foie à Antsirabé pour lui donner des bains de soufre; rien n'y fit, il a fallu supprimer tout-à-fait le lait pour lui donner des épinards, des carottes, des oeufs, les jaunes crus dans une purée liquide et les blancs battus en neige.

Puis vint la fin de l'année 1938; Pierre a son premier congé et nous partons pour Tamatave; là le bateau a quinze jours de retard, il ne part que le 15; il faut dire aussi que le docteur m'avait affirmé la naissance de mon quatrième bébé pour mi-décembre; nous n'étions d'ailleurs pas d'accord sur cette date; en théorie, j'avais à peine le temps d'arriver en France et à bord de ce cargo, "le Condé", trente passagers seulement car nous emportions avec nous des plantes et des animaux pour le Museum et le Zoo de Vincennes. Le commandant du bateau n'était pas très heureux de me voir embarquer dans ces conditions, sans médecin à bord.

Dans les premières nuits, Lucile se met à pleurer anormalement; il faut dire qu'en ce temps là, les bébés étaient tout emmaillotés dans des langes de coton avec des couches de tissus. Je lui enlève donc son maillot, ses couches et qu'est-ce que je vois ? son corps couvert de minuscules fourmis rouges attirées par la pommade oleocalcaire qu'on lui mettait pour adoucir les démangeaisons de l'eczéma, car on devait aussi lui mettre les bras dans des manchons de carton afin qu'elle ne puisse les plier et se gratter. J'ai donc dû arrêter la pommade.

Au fil des jours notre voyage s'allonge, Diego, Nossi-Bé, Majunga, l'embouchure de la Mahajamba où nous devons charger du rhum; là, plein de requins tout autour. Nous pensions partir pleine mer sur Djibouti mais huit jours après nous nous retrouvons à Nossi-Bé où des passagers avaient embarqué huit jours avant, pour prendre un nouveau chargement; puis ce fut Djibouti, puis la mer rouge; là, panne; on monte le pavillon noir qui veut dire on ne peut plus diriger le bateau, on n'est plus maître à bord;

./...

Nous nous demandions si nous n'allions pas nous jeter sur les rochers qui n'étaient pas très éloignés et en attendant qu'on répare, les marins pêchent, ils pêchent des crevettes mais aussi un requin qu'ils montent sur le pont à la grande joie des enfants. Il faut dire que l'ambiance sur ce bateau était particulière; nous étions peu nombreux, les passagers déjeunaient avec les officiers et le commandant; ils étaient une dizaine d'enfants qui circulaient partout depuis la passerelle du commandant jusqu'aux cuisines et aux machines.

Suzanne à l'époque était infatigable, un vrai bout-en-train, chahutant. Dans la salle à manger il y avait des banquettes le long des trois murs et les tables formaient un fer à cheval, son plus grand bonheur était de se déplacer sur les banquettes à la fin du repas et d'aller monter sur le dos du commandant. Elle amusait tout le monde et une fois qu'on l'avait enfermée dans la cabine, tout le monde nous a dit : "en fait c'est nous que vous punissez"; d'ailleurs, notre cabine donnant sur le pont, un marin n'avait rien trouvé de mieux que de la faire sortir par le hublot.

Le voyage se poursuit, Suez, Port-Saïd; là, des douleurs commencent; j'ai eu bien peur qu'on me débarque; puis cela se calme; Bizerte, nous devons aller à Tunis mais trop de tirant d'eau, il faut arrêter à Bizerte où nous devons décharger de la viande pour l'intendance; ne pouvant aller jusqu'à Tunis il fallait faire la navette entre Bizerte et Tunis avec des camions ce qui allonge notre escale; certains passagers en profitent pour aller jusqu'à Kairouan, mais pas nous avec les enfants, nous nous contentons d'aller dans un magasin de Bizerte acheter des manteaux et des vêtements chauds car nous n'en avons pas à Tana et il commençait à faire très froid (en passant il y avait de la neige sur le Sinaï). Et puis un directeur d'école avait demandé l'autorisation de venir voir les animaux que nous avions à bord; alors on les a installés sur le pont pour que les enfants des écoles puissent défiler devant les cages. Et puis voilà Daladier qui arrive en visite avec ses bateaux de guerre et nous voilà encore bloqués dans le port. Enfin, après cinq jours, nous repartons, mais une tempête terrible, une mer démontée; pour comble de malchance, le chargement et par contrecoup le déchargement avaient été mal calculés et après avoir déchargé

notre viande à Bizerte, nous avions du gîte et marchions tout de côté si bien qu'il fallait monter pour aller de la porte de la cabine au hublot, et que pour descendre à la salle à manger, l'escalier était devenu presque vertical et qu'on arrivait en bas avec le roulis et le tangage plus vite qu'on ne voulait, si bien qu'un des officiers projeté contre la cloison d'en face s'était démis l'épaule et toujours pas de médecin à bord si bien que c'est Pierre qui a dû lui remettre l'épaule en place.

Et puis ce n'était pas rien que d'être obligé d'aller donner à manger aux animaux qu'on avait dû mettre en fond de cale. Il fallait drôlement se tenir sur le pont et dès qu'on ouvrait la bâche pour y descendre, un paquet d'eau de mer y descendait en même temps et vous y projetait rapidement.

Déjà précédemment en mer rouge, le fosa (un carnassier malgache) s'était échappé de sa cage et s'était réfugié dans un endroit du pont où les matelots entreposaient différents matériels. Il avait fallu que Pierre se vêtisse d'un gros manteau de marin, se coiffe d'un surroît, mette des gants et s'arme d'un fouet pour pouvoir lui faire réintégrer sa cage, car cet animal peut blesser sérieusement; quand il entre dans un poulailler, il saigne toutes les poules sans exception.

Donc en Méditerranée, nous n'avançons plus que très lentement. Un petit bateau grec qui suivait le même chemin que nous, disparaissait totalement sous les vagues puis réapparaissait, mais on se demandait s'il ne finirait pas par disparaître tout-à-fait tant la mer était mauvaise. Même sur notre bateau les vagues passaient au-dessus du château.

Nous avons donc dû passer Noël et le Jour de l'An toujours à bord à cause de cette mer déchaînée. Enfin, Marseille, où maman, Michette et le Youm nous attendaient avec impatience, combien heureux, et combien heureux aussi de voir que le bébé n'était pas né à bord.

Je me souviens que le Youm avait emmené promener Jacqueline et Suzanne; ils étaient entre autre allés sur le pont transbordeur, dont Jacqueline s'est souvenue fort longtemps.

3 ans et 2 mois
2 ans et 4 mois
 Janvier
 1939

Le pont transbordeur a été démoli pendant la guerre, il n'en reste que le souvenir. Et puis, dans une rue à la devanture d'un magasin d'alimentation, ils étaient passés devant un mannequin qui tournait la tête et puis qui dégustait une tasse de café; c'était une réclame pour le café de Sao-Paulo. Jacqueline était tombée en admiration devant ce bonhomme grandeur nature qui remuait, qui faisait des gestes comme une vraie personne. Longtemps aussi elle en a gardé le souvenir.

Et puis, nous avons dû quitter rapidement Michette et le Youm pour remonter à Pierrefitte où nous devons séjourner, car le bébé ne pouvait tarder maintenant à naître; nous avions aussi ces plantes pour le Museum, ces animaux pour le zoo de Vincennes, qui ne pouvaient attendre.

1939
 A Pierrefitte, mon oncle Ernest nous avait laissé sa chambre pour s'installer dans une petite chambre voisine pour la naissance du bébé car maman ne voulait pas entendre parler de clinique, ni d'hôpital. C'est ainsi que le 18 janvier, après nous avoir bien sagement laissé nous installer, Pierrette est née, un beau bébé. Mon oncle avait aussi mis à notre disposition sa Juva quatre (une petite Renault); dès notre arrivée, il avait fallu aller à Paris faire des achats car à Marseille il nous manquait une caisse qui contenait tout le petit linge de Pierre (cette caisse, nous en avons entendu parler un mois après, elle était à Dunkerque). Il faut dire que le port d'attache du "Condé" était Dunkerque.

Aussitôt arrivés aussi, Pierre avait commencé ses cours à Nogent-sur-Marne pour être Ingénieur d'Agronomie coloniale, comme on disait à l'époque et pour aller de Pierrefitte à Nogent sur Marne, il utilisait la voiture de mon oncle.

Jacqueline Padeloup, aujourd'hui Pasquier, qui était une petite jeune fille à cette époque était venue s'installer à Pierrefitte pour m'aider à m'occuper des enfants.

Je reviens un peu en arrière : Jacqueline Padeloup était une petite cousine de ma tante Germaine, la femme de mon oncle Ernest. Ma tante était décédée deux ans auparavant d'un cancer de la vessie. Maman l'avait soignée avec beaucoup de dévouement; elle l'aimait bien et elles s'entendaient bien; et il était seul avec maman à ce moment.

Maman nous avait acheté une machine à écrire pour que Pierre puisse taper sa thèse pour son examen final.

A Pâques, toujours en voiture, nous étions descendus jusqu'à Crest avec les enfants passer les vacances avec Michette et le Youm. Celui-ci était déjà à la retraite et ils avaient décidé de se fixer à Crest; ils y avaient loué un grand appartement de plein pied avec jardin. Je me souviens de ce voyage, plein de péripéties; d'abord nos pneus ont crevé deux fois, vers Fontainebleau, puis les enfants avaient été malades et il fallait s'arrêter, ils vomissaient; à St Etienne, nous nous étions arrêtés pour aller faire une visite à Péatier, un ancien camarade de régiment de Tananarive, qui était marié et qui vendait des meubles. Entre parenthèses, nous ne nous sommes revus qu'une seule fois, en 1978; il était venu nous voir de passage à Paris, juste le jour où Pierre souffrait et où le soir même le docteur venait et le faisait admettre à la clinique du Bois de Verrière, où il fut opéré de ce cancer - et peu de temps après, nous apprenions la mort de ce camarade.

Mais revenons à ce voyage; à ce passage du col de la République avec les dérapages dans la neige et sur le verglas. Nous étions aussi allé chercher la grand-mère Petitoune à Nîmes pour qu'elle vienne passer deux jours à Crest et fasse connaissance de la petite famille.

Nous avons aussi eu l'occasion tous deux, Pierre avec Pierrette que je nourrissais, d'aller à Arras, aux fiançailles de Pierre Darche. Sinon les deux aînées allaient en classe à Pierrefitte. *et Lucile ?*

Nous avons des voisins en face qui étaient des juifs polonais réfugiés en France et dont une des petites filles s'appelait Rebecca; ce nom avait beaucoup plu à Suzanne et lorsqu'on lui demandait comment elle s'appelait, elle répondait "moi je m'appelle Beca". Sauf Rebecca, recueillie par des religieuses, toute sa famille a été déportée et morte en déportation. Les quelques mois ont passé, Pierre a été reçu à ses examens.

J'avais passé mon permis de conduire car nous devions faire un grand périple avant de repartir; ceux de Chemillé ne connaissaient pas Pierre et moi, je ne connaissais pas des parents de Pierre qui habitaient les uns Cognac, les autres Bordeaux, nous devions aussi repasser par Nîmes.

Mais avant, mon oncle ayant ses vacances, nous lui avions laissé la voiture et nous étions partis par le train passer un mois à Crest et c'est là que la guerre s'est déclarée. Pierre et son père étaient allés de Die à pied faire une grande randonnée de trois jours dans le Vercors, au Grand Veimont, ils aimaient cela et étaient heureux de se retrouver tous les deux; quand en revenant, à la gare de Die, ils ont vu les visages tristes de tous ces gens et puis les affiches décrétant la mobilisation; aussi, nous n'étions pas joyeux. Pierre devait rejoindre Diego Suarez, lieu de son affectation et embarquer à Marseille dans les jours suivants. Je suis allée avec lui à Marseille, essayer de savoir si les familles pourraient embarquer; même les fonctionnaires hommes ou femmes en congé en France devaient rejoindre leurs postes et n'avaient pas le droit d'emmener leurs enfants. C'était désolant. Nous avons passé notre dernier jour à Marseille et puis il me fallait retourner à Crest auprès des enfants. Quand nous reverrions-nous ? Nous reverrions-nous un jour ? Combien de temps durerait cette guerre ? C'était tragique. Pour le départ des soldats en 1914, ceux-ci chantaient, persuadés que cela allait se terminer rapidement. Cette fois-ci, c'était la tristesse de tous et la désolation.

A Crest, le Youm était rappelé dans ses fonctions mais à Valence, Michette le suivait; les troupes françaises montaient sans arrêt par les trains en direction de la frontière italienne. Mes beau-parents m'avaient bien offert de rester chez eux mais ils n'y étaient pas; qu'aurais-je fait toute seule et sans moyens ? Aussi, comme à Chemillé ils m'avaient tout de suite offert l'hébergement, j'ai décidé d'aller auprès d'eux. Maman était venue me rejoindre pour m'aider à faire ce voyage. Elle était mobilisée à Tours où son Ministère s'était replié, plus exactement à Neuillé Pont Pierre. Michette aussi m'a accompagnée dans ce voyage de trois jours Crest-Valence où mon beau-père est venu m'embrasser ainsi que les enfants. Valence-Lyon, là il fallut attendre un train pour Vierzon et Tours. Des trains en bois, sans couloirs et sans W.C.. Nous étions sans nourriture. Dans certaines gares, la Croix-Rouge distribuait quelques denrées; Pierrette avait huit mois, je la nourrissais encore un peu au sein mais il me fallait du lait pour compléter. Les trains s'arrêtaient en pleine voie pour laisser passer les convois militaires qui avaient priorité. A un moment donné, le train s'était arrêté; on ne savait pour combien de temps; maman était descendue pour essayer de se procurer du lait; elle a bien failli manquer le train. Enfin, à Vierzon, j'étais tellement malade que nous sommes descendues du train pour nous reposer une nuit dans un hôtel et puis nous avons repris notre voyage. Vierzon-Tours, changement de train Tours-Angers, Angers-Chemillé. A Chemillé, quand ils nous ont vu enfin arriver, ils étaient

contents mais bien malheureux aussi de me voir aussi triste mine. Maman et Michette sont restées quelques jours (maman dut repartir assez vite à Tours) pour m'aider à m'organiser avec les enfants. Mon oncle et ma tante m'avaient laissé la grande salle à manger (à ce moment là elle ne formait qu'une seule pièce avec la petite chambre actuelle). Il a fallu installer des lits, refaire un peu de tapisserie qui n'était guère en bon état, faire l'acquisition d'un poêle pour nous chauffer, l'hiver approchait et puis un réchaud au butane pour pouvoir préparer rapidement les biberons, bouillies et autres car la cuisinière seule c'était peu pratique et suivant les heures, pas rapide du tout.

Guite est venue nous dire bonjour après avoir couché sur la paille avec beaucoup d'autres gens dans la gare d'Angers, puis elle est repartie; et puis j'ai mis les aînées en classe, chez les soeurs; je n'avais pas à Chemillé d'autres possibilités. La renommée de la famille Dupas m'avait évité d'avoir à fournir des actes de baptêmes que j'aurais été bien en peine de leur donner. Elles ont hérité de médailles, de chapelets; Suzanne se frappait la poitrine en disant : "c'est ma faute, c'est ma très grande faute" avec le plus grand sérieux.

Et puis tante Degorce est venue aussi avec Andrée et chez Maurice Elaudois elle avait voulu acheter à chacune une petite paire de sabots en bois, bleus. Lucile ne voulait plus les quitter, elle voulait dormir avec, il fallait lui mettre dans son lit.

Suzanne était très capricieuse, ne voulait pas manger, aussi a-t-on fait venir le docteur et elle s'est mise à crier : "j'ai faim, j'ai-t-y grand faim, je voudrais manger". Le docteur a été un peu surpris, nous aussi; tout le monde s'est mis à rire mais tout de même !! mon oncle, ma tante, Jeannette, Luluce, tout le monde m'aidait. J'aidais aussi de mon mieux : aller cueillir les haricots verts, les légumes du jardin, les fruits. Mon oncle préparait des pruneaux, on cueillait les prunes pour les faire sécher.

Je ne recevais aucune nouvelle de Pierre; je lui écrivais régulièrement; par la suite j'ai su qu'il ne recevait pas plus mes lettres que je ne recevais les siennes.

Et puis un jour de novembre, je reçois un télégramme d'avoir à m'embarquer sur le Compiègne à Marseille cinq jours après : ordre du gouvernement de Madagascar. Bien sûr cela voulait dire que Pierre était resté à Madagascar; était-il encore militaire ? était-il civil ? Où dans Madagascar ? autant de points d'interrogation; bien sûr aucune hésitation; on me disait de rejoindre Madagascar, maintenant il ne s'agissait pas de manquer le bateau, mais c'était tout de même bien court avec quatre enfants dont une de dix mois; le linge à mettre en état, toutes les malles à faire; ce que je laissais à Chemillé, ce que j'emportais. Il me fallait aussi obtenir l'autorisation de la gendarmerie pour partir et de plus me rendre jusqu'à Marseille; le voyage heureusement était un peu plus rapide que dans les premiers jours de la mobilisation. Là encore maman est venue m'aider et m'accompagner; à Valence nous avons retrouvé Michette et le Youm qui sont aussi venus m'aider pour l'embarquement; j'avais aménagé un sac de camping avec deux trous pour les jambes afin de porter Pierrette à dos; j'avais aussi acheté une laisse à trois sangles pour pouvoir tenir les enfants toutes les trois, afin qu'elles ne courent pas n'importe où pour se faire écraser, ou les perdre dans la foule.

J'ai eu une petite cabine, nous y étions à l'étroit. Pierrette couchait dans un hamac situé sous le hublot ce qui ne me rassurait pas trop mais d'un autre côté je n'étais pas trop éloignée de la salle à manger et des sanitaires.

A bord, c'était le black-out complet; dès le soir toutes les ouvertures camouflées, interdit même dans la nuit la plus obscure d'avoir aucune lumière visible de l'extérieur, particulièrement sur le pont où aucune cigarette même n'était autorisée.

Nous naviguions dans les parages de l'île de Malte lorsqu'un matin à l'aube nous voyions se profiler à l'horizon la partie très reconnaissable des bateaux de guerre, étaient-ce des alliés ? étaient-ce des ennemis ? La flotte se dirige sur nous, nous balaye de ses projecteurs pour nous reconnaître : c'était des anglais; nous étions alliés à cette époque; nous avons respiré. Puis nous avons, toujours dans ces conditions assez pénibles, (nous ne devons pas ouvrir les hublots), atteint Djibouti. On ne va pas à quai, on nous laisse en rade, on parle de sous-marin ennemi, etc... enfin rien ne se passe et nous repartons pour Madagascar.

Il faut dire tout d'abord qu'en montant à bord à Marseille, j'avais eu la très agréable surprise d'y retrouver Mme Geoffroy et Madeleine qui elles aussi allaient rejoindre M. Geoffroy, un des deux témoins de notre mariage. Elles m'ont beaucoup aidée car Pierrette était encore un bébé et me tenait beaucoup dans la cabine : il fallait préparer les biberons, les faire bouillir, laver les couches et les langes, à cette époque nous n'avions pas toutes les commodités actuelles : des vêtements bien conçus pour bébé, des couches jettables, etc... et je redoutais beaucoup le pont pour les enfants car je ne pouvais les tenir enfermés dans cette cabine. Je redoutais particulièrement l'emplacement des barques de sauvetage qui n'était pas comme ailleurs protégé par des rambardes; aussi m'ont-elles apporté un précieux concours en les occupant et en les surveillant. Enfin, nous touchons Madagascar; Majunga; Pierre m'y avait bien adressé à bord un télégramme, car lui était avisé de mon arrivée, mais je n'ai reçu celui-ci qu'un an après jour pour jour au lac Alaotra. Donc j'ignorais totalement où il était et s'il était avisé de la date de mon arrivée. A Majunga donc rien; puis Diego. J'étais dans la cabine quand Madeleine est venue me dire que Pierre était sur le pont, que je débarquais là. Je suis montée rapidement l'embrasser avec Pierrette dans les bras, et je dois dire que nous avons été surpris par le large sourire qu'elle lui fit et l'élan qu'elle a eu vers lui malgré sa tenue militaire.

Il a donc fallu très rapidement s'occuper des bagages; que je range tous ceux de ma cabine, que Pierre s'occupe pour faire débarquer la malle de cale, etc... et nous voici enfin de nouveau réunis dans une petite chambre d'hôtel à Diégo.

C'était très particulier; nous étions au-dessus d'une salle de cinéma qui diffusait de la musique à l'extérieur dans la cour de l'hôtel jusqu'à minuit. Dans cette grande cour où se trouvaient des tables et des chaises étaient attablés des marins français, des marins anglais, des marins américains. La grande distraction des marins américains, c'était de boire à la suite n'importe quoi : bière, vin, alcool, apéritifs, etc... d'empiler tous les verres les uns dans les autres jusqu'à ce que tout bascule et se casse. Ils étaient souvent tellement ivres qu'ils n'arrivaient plus à rejoindre leur bateau; lorsque les enfants sont arrivées, ils voulaient tous leur donner des bonbons. Les marins français eux étaient plus souvent il faut le dire, occupés par les femmes que par la boisson.

Enfin nous sommes restés plus de quinze jours dans ces conditions. Il faisait très chaud en plus à Diégo.

Pierre m'a expliqué dans quelles conditions j'avais pu être rappelée à la colonie : étant fonctionnaire il continuait de toucher sa paye bien que mobilisé comme artilleur à la batterie de Diégo. Son commandant d'alors, qui dans le civil était dans les chemins de fer, voit passer sa feuille de paye et s'aperçoit qu'il a quatre enfants. Il l'appelle et lui dit "mais qu'est-ce que vous faites là avec quatre enfants ? Il y a une loi qui démobilise tous les pères de trois enfants. Vous devez être démobilisé!!" Pierre ne demandait pas mieux que de reprendre des activités civiles; "Avez-vous votre livret de famille ?" "Non, je l'ai laissé en France pour que ma femme touche les allocations". "Alors, je ne vois qu'une solution, faire revenir votre femme; y voyez-vous un inconvénient ?" "Oh non, dit Pierre, bien sûr". Et c'est ainsi que le gouvernement de Madagascar m'a envoyé ce fameux ordre d'embarquement.

Il faut dire aussi qu'auparavant lorsque Pierre était arrivé et qu'à Tamatave, il avait demandé quelle affectation il avait, militaire ou civile, et où il devait se rendre, personne n'en savait rien. On lui avait dit d'attendre; il était donc à attendre dans un hôtel, obligé de payer cet hôtel, lorsqu'il a rencontré son ancien commandant de Tana, le Commandant Dupont, auquel il a expliqué sa situation. "Cela tombe très bien lui dit-il, j'ai besoin de quelqu'un pour encadrer un groupe de réunionnais, nous partons pour Diego, je vous emmène". Arrivé à Diego, là surprise, on l'avait porté déserteur. A son passage à Diego, personne ne lui avait rien dit. A Tananarive, personne ne savait quoi que ce soit. Heureusement, le Commandant Dupont le connaissait très bien; il connaissait aussi d'autres officiers qui n'étaient pas d'active, mais fonctionnaires aussi à Tana et tout s'est arrangé.

Enfin pour ce qui est de nous, une fois toutes les formalités administratives terminées nous voici embarqués pour Tamatave. Là, on demande à Pierre, au lieu de rejoindre Tananarive, et le jardin botanique, de reprendre la station agricole du lac Alaotra qui était extrêmement importante pour l'économie malgache à cause du riz et du manioc; le directeur que nous connaissions très bien, venait d'être mobilisé. Nous avons très peu de choses avec nous, toutes nos affaires étaient à Tana. Nous voici donc dans

dans le train pour le lac Alaotra; nous devions y arriver à la nuit, vers 7h du soir ne sachant pas ce que nous trouverions dans ces conditions. Comment allions-nous nous débrouiller, coucher, même simplement prendre un repas ? A tout hasard, nous avons acheté à Tamatave quelques couverts et assiettes en aluminium avec quelques conserves.

Nous débarquons ainsi du train à la station sous une pluie battante et quelle agréable surprise ! on nous attendait au train avec un Golaz (c'est un grand parapluie), une auto; on arrive à la maison toute illuminée, une table mise, avec une nappe, etc..., etc... Je dois dire que ce fut un grand soulagement. Nous étions déjà venus à la station avant la guerre, Pierre avait fait une longue tournée à pied à travers la forêt avec M. Cours, du lac jusqu'à la côte, et moi j'étais restée avec Mme Cours et j'avais aussi Jacqueline (qui dans le train avait tant fait l'admiration du météorologiste qui voyageait avec nous, en mangeant son régime de bananes, qu'il l'avait photographiée).

Donc le personnel : la ramatao, le cuisinier, nous connaissaient; ils avaient été prévenus de notre arrivée et ce sont eux qui nous avaient ainsi accueillis, nous n'avions qu'à nous mettre les pieds sous la table, le dîner était prêt; ils avaient tout préparé.

Nous étions dans cette grande station agricole du lac Alaotra où était aussi l'école d'agriculture que Pierre devait également diriger; il y avait bien un tout petit village mais par exemple, nos plus proches voisins européens étaient à 20 kms. Il n'y avait pas d'électricité, nous nous éclairions avec des lampes à gaz de pétrole et d'alcool. Pas d'eau courante bien sûr, il fallait filtrer l'eau. Pour prendre des douches, il fallait faire transporter l'eau dans des dabs dont on versait le contenu dans une cuve plus élevée que le bain et le lavabo.

Pourquoi donc cette table avec une nappe ? ce couvert mis ? cet éclairage ? Tout simplement parce que les Cours en partant avaient laissé toutes leurs affaires en caisses dans la maison et que le cuisinier et la ramatao les avaient utilisés pour nous, en attendant que Pierre puisse monter à Tananarive récupérer un minimum de nos affaires.

Le boucher était à plusieurs kms de là; il ne tuait un boeuf qu'une fois par semaine; nous ne pouvions donc avoir de la viande de boeuf que ce jour là car bien sûr, pas de réfrigérateur à cette époque. Le reste du temps, il nous a fallu avoir des poules, des lapins, des canards, des dindons, des pigeons et même j'élevais un cochon. A la station, nous cultivions du soja, c'était une culture nouvelle à Madagascar et pour en répandre la consommation j'avais mis au point la recette d'un gâteau (j'obtenais la farine en broyant les graines dans un moulin à café); J'en avais confectionné un certain nombre que nous avons distribuées à la foire d'Ambotondrazaka. Notre cuisinier était sensationnel; il avait son propre matériel de pâtisserie; il trouvait le moyen dans un bled pareil de nous faire des gâteaux et même des croissants. Ses plats étaient toujours présentés avec art, en particulier les entrées. La ramatao était tout aussi sensationnelle, un lavage impeccable, triant le linge très sale, le moins sale, les choses fragiles à part, les couleurs aussi; un repassage tout aussi parfait. Quant à la table, j'ai bien été stupéfaite la première fois que je l'ai entendue dire "Madame est servie". On se serait crû dans une grande maison.

Vraiment, nous avons eu beaucoup de chance. Un jour se déclare une épidémie de rougeole; à la station, beaucoup de cas chez les élèves, même l'infirmier, même le planton. Un matin notre cuisinier me dit : "Madame, il ne faut plus que les enfants viennent dans la cuisine car mes enfants ont la rougeole et je pourrais leur donner !". Pourrait-on attendre même l'équivalent en France ?

Il arrivait souvent que Pierre parte en tournée dans le secteur pendant quinze jours et que je reste seule avec les enfants. Il y avait bien une auto de la station, il l'empruntait quand cela était possible mais une fois qu'il était parti et que pour rentrer à la station il fallait traverser une rivière à gué, il se déclencha un violent orage et la rivière en crue ne permettait pas de passer. C'était une voiture administrative conduite par un chauffeur. Pierre demande donc au chauffeur de rester dans le village qui se trouvait tout près et d'attendre la décrue pour rentrer le lendemain à la station. Il y avait justement un train que Pierre prit pour revenir. Dès que Pierre fut parti, le chauffeur s'est dit "moi je vais rentrer, je ne vais pas attendre". Il s'engage avec la voiture dans la rivière et cale le moteur, le niveau de l'eau était déjà assez haut;

il descend chercher de l'aide au village; lorsqu'il est revenu, la voiture avait disparue, emportée par le flot, la rivière s'étant enflée énormément. Malgré toutes les recherches effectuées dans les jours suivants, on n'a jamais retrouvé qu'une portière à plusieurs kms de là.

Pierre ne pouvait donc pas toujours prendre une auto aussi, avions-nous acheté un cheval : Hygiène ! un drôle de nom, et il faisait beaucoup de ses tournées à cheval.

Les bords du lac étaient envahis de moustiques. A la maison nous avions des grillages très fins à toutes les fenêtres, les portes étaient doublées d'une seconde porte en fin grillage. Nous avions des moustiquaires aux lits et malgré tout cela, il nous arrivait d'être piqués.

Ne parlons pas des W.C. où, sur les murs blanchis à la chaux, s'étalait une magnifique collection de moustiques en tous genres : blonds, noirâtres, des grands, des petits, des anophèles, et d'autres. Lorsque Pierre se livrait à des hybridations de manioc, étant en short dehors, ses jambes étaient noires de moustiques; et le soir à la tombée de la nuit, fenêtres et persiennes fermées, le gramophone (engin que l'on remontait à la main) diffusant de la musique, on entendait au dehors le zonzon de milliers de moustiques.

C'est aussi dans ce contexte, la saison des pluies venait juste de se terminer, on pouvait circuler en auto seulement depuis la veille, qu'un matin, en voulant faire la toilette de Pierrette, je vois son petit corps tout bleu, toutes les veines, les veinules étaient bleues; elle avait de la température et je découvre qu'une chique (des puces qui pénètrent sous la peau) avait fait son nid au niveau de la ceinture, au-dessous du sein. Heureusement, nous avons le téléphone à la station. Pierre téléphone au Docteur Bonnetblanc, directeur de l'hôpital de Moramanga; c'était le plus proche, à 175 kms de la station. Il lui explique ce qui se passait. Cela peut être, lui dit-il, ça, ça ou ça, je prends ce qu'il faut pour ces différentes maladies, je pars tout de suite en voiture. Cela représentait cinq heures de route. Lorsqu'il l'examina, il diagnostiqua une septicémie, comme il l'avait prévu en tant que maladie possible. Il avait apporté du Dagénan; on venait juste d'en recevoir; on ne savait pas trop encore les doses à utiliser et moins encore pour un bébé de quinze mois. On coupait

./...

chaque comprimé en huit, qu'on lui donnait toutes les trois heures. Le docteur est resté ainsi trois jours, hébergé à la maison pour suivre la maladie, et nous l'avons sauvée. Il faut dire tout de même que, dans ces conditions, il ne fallait pas que se présente un autre cas urgent, et que quant à nous, nous avions eu de la chance de pouvoir le joindre tout de suite, surtout que la route venait juste d'être réouverte à la circulation, sinon il n'y avait un train que tous les deux jours.

J'attendais de nouveau un bébé et j'étais enceinte de huit mois lorsque M. Cours étant démobilisé et étant revenu à la station, nous regagnâmes Tananarive après quelque temps de passation de service. M. Cours était tout seul; j'avais même dû le soigner pour une jaunisse. Comme nous, ils étaient en France à la déclaration de guerre; sa femme avait été rappelée à la colonie en même temps que moi mais leur petit garçon étant un peu souffrant à ce moment là, elle avait retardé son retour. Mais un seul bateau qu'on avait d'ailleurs armé, était passé après le mien. Tous les autres ont été torpillés dans l'Océan Indien par les sous-marins japonais et on avait dû interrompre les voyages. Si bien que sa femme a été bloquée en France durant toute la guerre. Par la suite, on rétablit un trafic par l'Afrique du Sud, au large de Dakar et jusqu'à Bordeaux, mais on n'a plus rapatrié de familles. Donc au mois de décembre, déménagement de nos affaires et nous voilà repartis par le train à Tananarive où nous retrouvons notre maison et le jardin botanique. Dès le lendemain de notre arrivée, j'ai eu la grande surprise de voir arriver Jeanne, notre ancienne petite ramatao que j'avais eu jusqu'à notre rentrée en France.

Le télégraphe malgache! elle avait été avisée de notre retour et elle venait me demander de revenir travailler à la maison. Elle me dit que maintenant elle était mariée, elle avait eu une petite fille, et qu'elle n'avait pas travaillé chez les autres pendant notre absence. Je la repris avec joie car elle était très gentille, travailleuse, honnête et très attachée à la maison et aux enfants.

Le 7 janvier, les douleurs commencent et je pars pour l'hôpital. La sage-femme, Melle Verdier, qui était de St Rémy les Chevreuse, me dit que le bébé se présentait mal, par l'épaule; en fait, l'accouchement fut

le 8-01-1941

./...

le plus long et le plus pénible de tous. J'étais vraiment fatiguée, épuisée et je ne m'occupais pas du bébé. La sage femme avait déjà coupé le cordon, m'avait délivrée du placenta; j'étais indifférente à tout cela quand elle dit : "Ah, il est bien bâti, de larges épaules, des hanches étroites". A ce moment je lui dis : Il ? Pourquoi, c'est un garçon ? Mais bien sûr me dit-elle. A ce moment tout ce que je venais de passer était oublié, après quatre filles je n'espérais même plus de garçon aussi ce fut une très grande joie, pour son père aussi bien sûr. J'ai eu aussi une autre joie que je n'avais pas recherchée. La sage femme me dit les jours suivants : Boiteau, il était à Diego ?-Oui, pourquoi ?-Mon ami le Dr A. m'avait parlé de lui. Vous avez un mari ... plusieurs fois il a voulu l'entraîner à sortir à aller dans les boîtes, il n'a jamais accepté.-Je dois dire franchement que cet hommage imprévu m'avait fait un grand plaisir. J'en étais très reconnaissante à Pierre.

Je reparlerai plus tard de Jean-Pierre.

Au jardin, en plus d'un laboratoire, Pierre avait construit une petite usine pour la préparation de l'asiaticoside. Le jardin s'agrandissait, les plantes aussi grandissaient, nous avions de nombreux animaux, cela faisait un très bel ensemble; les enfants s'y donnaient à coeur joie. Pierre disposait d'une voiture avec chauffeur pendant les heures de service, mais nous avons acheté une petite charrette anglaise à deux roues tirée par notre cheval, Hygiène, que nous avons ramené du lac Alaotra et qui s'est très bien adapté au trait. Nous avons un malgache pour la conduire et cette petite voiture servait pour conduire et ramener les enfants de l'école. Elles allaient à ce moment là au Lycée Jules Ferry, dans les classes maternelles, elles s'y retrouvaient avec la fille de Mme de Lanessan, leur maîtresse, avec Yvonne Decary, Francine Manoni, entre autre. Un jour que Mme Robert demandait à Suzanne : "qu'est-ce que tu fais à l'école ?" "moi, je regarde voler les mouches" répondit-elle. De ce moment je me rappelle deux faits : une fois, les enfants en passant au square d'Ambohijatovo, devant la statue équestre de Galliéni, nous ont affirmé toutes les trois avoir vu le cheval tourner la tête et hennir; elles en étaient persuadées et même encore maintenant, il leur en reste quelque chose, un petit doute. Une autre fois, ce fut un cyclone. En général à Tananarive il arrive atténué, il y a du vent, de grosses pluies mais il perd de sa violence lorsqu'il arrive sur les plateaux. Mais cette fois-là, ce ne fut pas pareil, un vent violent s'est élevé, les toitures ont commencé par

s'envoler, les fils électriques à tomber à terre, tout volait. Pierre faisait des cours au lycée Galliéni; les enfants étaient au lycée Jules Ferry. Le directeur et la directrice ont décidé de faire évacuer les lycées et voilà tous les enfants dehors par ce danger. Pierre a couru récupérer les nôtres; ils sont allés chez les Manoni qui habitaient non loin de là. Impossible de rentrer au jardin. Au jardin, beaucoup de branches cassées, de plantes abîmées, un arbre était tombé sur la maison, des branches avaient traversé la toiture et pénétré dans le grenier. Il pleuvait dans la chambre des enfants. C'est un spectacle assez terrifiant, assez désolant; puis le cyclone s'est apaisé; il n'y a plus eu qu'à réparer les dégâts.

Une autre fois ce fut la grêle : j'avais vu de gros nuages noirs, d'une couleur inquiétante vers le Sud; je m'étais précipitée pour rentrer le linge qui séchait dehors et j'avais fermé les persiennes de ce côté. Bien m'en a pris, un violent orage de grêle s'est abattu, des grêlons gros comme des noix; les plantes hâchées, toutes les vitres des serres cassées. Près de Tana, sur la route, des boeufs ont été tués. Au Sud de la maison s'était formé un énorme tas de grêlons qui ont mis un certain temps à fondre. Une autre fois, c'était plus tard, les enfants à ce moment allaient en classe à l'E.P.S., maintenant le lycée Rabearivelo, un violent orage s'est déclenché à la sortie des classes. Une coiffeuse qui était installée juste en face de l'E.P.S. avait même fait entrer les enfants dans son salon pour les mettre sous le casque afin de les faire sécher. Tous les escaliers qui descendent de la ville haute étaient transformés en cascades. A Mahamasina les bouches d'égoûts faisaient des geysers et l'eau coulait si violemment dans les canivaux, qu'à la sortie de l'école un enfant a été entraîné dans les égoûts et y est mort. Une fois, en revenant de l'école, Pierrette nous avait bien amusés ; elle nous dit : "tu sais, j'ai vu une bonne soeur à barbe"; en fait c'était un moine avec sa barbe et sa robe noire car généralement, les religieux étaient en caki et en short.

Une année, nous avons organisé au jardin la fête des syndicats à l'occasion de Noël.

Noël, fêté dehors, en plein soleil; on avait dressé un grand sapin, des tables, des bancs et l'on distribuait des boissons, des friandises, et surtout, des jouets aux enfants; c'était formidable.

Et puis il y avait la Société des Amis du parc botanique et zoologique. Le Dr Poisson était Président, Pierre était secrétaire, j'étais secrétaire adjointe. Mr Bellanger était trésorier. Nous avons beaucoup d'adhérents. On organisait des conférences, des réunions, on publiait un rapport annuel des activités et surtout, on organisait des excursions dans un grand périmètre de Tana. C'est ainsi qu'au cours d'une excursion en forêt de la Mandraka les enfants avaient trouvé une espèce nouvelle de grenouille.

Une fois nous étions allés visiter l'élevage de truites à Manjakatampo. Nous piqueniquions, nous partions toute la journée. Une autre fois, nous étions montés au sommet du Tsiafajavaona. Là, il y avait avec nous la femme du Dr Fus, elle avait mis des chaussures à hauts talons; évidemment ce n'était guère adéquat; un de ses talons s'est cassé, ce qui n'a pas facilité sa marche et sa fin d'excursion.

Quelquefois, Pierre profitait des vacances et de ce qu'il n'avait pas de cours à assurer, puisqu'il faisait l'enseignement des sciences naturelles, pour partir en tournée récolter des échantillons de plantes et aussi des plantes vivantes pour enrichir les collections du jardin botanique. Souvent, il partait soit avec des collègues de l'enseignement qui s'y intéressaient, soit avec des météorologistes. C'était une expédition qu'il fallait préparer longtemps à l'avance, prévoir les étapes, prévenir les services intéressés, le recrutement des bourgeanes, etc... Il fallait emporter tentes, matériel, couvertures, vivres pour toute l'expédition.

Mais là, Pierre aurait pu raconter toutes les péripéties de ses voyages !!

Une fois, ils avaient monté leur tente sur du sable. Tout-à-coup, ils aperçoivent un nid de mygales et celles-ci, agressives, se dirigeant vers eux. Ils replièrent rapidement leur tente pour la planter ailleurs.

Une fois, ils étaient montés au sommet d'une montagne considérée comme sacrée par les Malgaches. Ils avaient dû pour rassurer les bourgeanes, leur signer un papier comme quoi ils ne craignaient rien, qu'ils étaient sous leur protection et ceux-ci leur avaient demandé de laisser leur tente ouverte afin qu'ils les aperçoivent en permanence.

Et puis une autre fois, dans le Bemara où ils campaient au sommet d'une montagne, ils se sont trouvés en compagnie de voleurs de boeufs. Après

avoir parlé avec eux et leur avoir offert du café, ceux-ci s'étaient assurés qu'ils venaient uniquement pour des récoltes et non de la part de l'Administration pour percevoir des impôts ou les arrêter et les mettre en prison; la nuit tombée, ils voyaient des lumières circuler dans la plaine au-dessous d'eux et les Malgaches leur ont expliqué : "cette lumière, c'est un tel, il va voler des boeufs à tel endroit, il va les conduire à tel autre endroit, etc...".

Pierre aurait pu raconter maintes autres anecdotes.

Je crois que c'était avant la guerre, le Professeur Humbert est venu en tournée pour six mois. A son arrivée, nous l'attendions pour dîner car il logeait à la maison durant son séjour lorsqu'il revenait sur Tana. Donc, il était en retard et nous nous inquiétions un peu. Je ne le connaissais pas. Quand il arrive il nous dit : "Oh! excusez-moi si je suis en retard, mais le Dr Poisson est si bavard (il venait de chez lui) que je n'ai pas pu venir avant". Il faut dire que par la suite, lorsque nous l'avons connu, nous nous sommes aperçus qu'il était pour le moins aussi bavard que lui, mais on ne se lassait pas de l'écouter car il avait toujours beaucoup d'histoires à raconter, fort intéressantes. Par exemple, sa chambre était tellement encombrée, surtout par les échantillons d'herbier, que j'avais renoncé à y faire du ménage.

Après la guerre, c'est Melle Homolle qui est venue en mission et que nous avons hébergée pendant le temps qu'elle passait à Tana, entre ses tournées.

A cette époque, c'était ainsi. Tous ceux qui allaient et venaient en tournée, en ville ou dans la brousse, trouvaient toujours quelqu'un pour les héberger. C'était réciproque.

Je dirais aussi que, malgré tous ses titres : Directeur du Parc botanique et zoologique, Professeur, etc..., etc..., et ses fonctions, Pierre ne fut d'abord qu'un fonctionnaire auxiliaire, puis après un an et demi, titularisé; la paye était donc celle d'un débutant aussi avions-nous un petit potager; j'élevais des poules et des lapins et même, pendant la guerre, j'ai eu une vache que je trayais à l'occasion, car le lait acheté au zoma tournait dès l'arrivée à la maison. Cela me permettait aussi de faire du caillé, du beurre, des desserts. Je faisais aussi du pain d'épices pour le petit déjeuner. J'ai même fait du cidre dans une damejeanne, que je mettais ensuite en bouteilles.

Mais revenons à 1941, après la naissance de Jean-Pierre. La colonie était sous le régime de Vichy; les sous-marins japonais étaient autorisés à se ravitailler dans les ports malgaches dont Diego, et cela gênait beaucoup les Anglais pour leurs échanges avec leurs colonies, en particulier les Indes. Aussi, en 1942, les Anglais essayèrent un débarquement à Diego. C'est à ce moment que l'avion d'Assolant est tombé en mer (nous n'avions que cinq malheureux avions et qui ne valaient pas grand chose à l'époque). La résistance au gouvernement de Vichy s'était manifestée à Madagascar. C'est à ce moment aussi qu'un des élèves de Pierre, le jeune Lefevre, sur les instructions du groupe de libération qui s'était constitué dès l'appel du Général de Gaulle, est parti à pied à Diego, marchant de nuit pour prendre contact avec les Anglais. Mais à Diego, les Anglais ne pouvaient pas aller plus loin, trop de difficultés pour pénétrer plus avant. Aussi, ont-ils débarqué à Majunga; là, ils ont été aidés dans leur tâche par les résistants qui avaient été prévenus de leur débarquement. Ils sont remontés par la route jusqu'à Tana; il y eut des combats. Je me souviens en particulier que des avions anglais avaient survolé en rasemotte un convoi de camions militaires français et avaient fait signe aux chauffeurs de quitter leurs camions avant de repasser une seconde fois bombarder et anéantir les véhicules. Il n'y eut jamais de combat dans Tananarive mais la radio de Vichy disait que Tananarive était à feu et à sang; cela nous ennuyait beaucoup à cause de nos parents que cela inquiétait sans raison et avec lesquels nous ne pouvions pas correspondre.

Les Anglais sont arrivés à Tananarive vers le 20 septembre. Juste avant, notre Gouverneur général Anet, fit vers midi un grand discours à la radio, nous recommandant de résister aux Anglais par tous les moyens et terminant ainsi : "Moi, je vais protester par ma non présence à Tananarive". A ce moment, beaucoup de fonctionnaires prirent leur voiture pour aller à la radio manifester leur désapprobation au Gouverneur général. Ils n'acceptaient pas qu'il quitte son poste et en quelque sorte, prenne la fuite, les laissant là se débrouiller. Mais, quand ils arrivèrent, ce fut trop tard. La voiture du Gouverneur attendait celui-ci dès la sortie de l'émission et il roulait déjà vers Antsirabe, puis le Sud où il comptait s'embarquer pour la Réunion. Il resta cependant à Ihosy et signa le 6 novembre un armistice. 1942

Pierre, à ce moment, furieux, avait envoyé une lettre de démission comme fonctionnaire, mais M. François qui était encore, je crois, Chef du service de l'agriculture (il fut par la suite Administrateur des colonies), n'a pas accepté sa démission puisque le Gouvernement de Vichy n'était plus à

à Tananarive, occupée par les Anglais.

J'attendais de nouveau un bébé et c'est le 26 septembre au soir que j'ai dû partir à l'hôpital en ambulance, étant le seul véhicule qui avait le droit de circuler après le couvre feu. Pierre ne pouvait donc pas m'accompagner. Et puis, ce fut la naissance de François. Un deuxième garçon. Nous étions bien contents; les enfants aussi, surtout Jean-Pierre d'avoir tout de même un frère.

Ma cousine Renée Chavanne s'était mariée avec un Anglais, né en France et demeurant aussi à Tournan-en-Brie. Celui-ci, au début de la guerre, était content de ne pas faire de service militaire mais quand l'Angleterre est aussi entrée dans la guerre, il fut mobilisé et dû partir en Angleterre. Du fait qu'il parlait parfaitement le français, on l'avait mis dans les parachutistes afin d'être parachuté en France. Il avait été fait prisonnier, puis s'était évadé du train et par le Massif Central et l'Espagne, avait rejoint l'Angleterre. C'est de là qu'un jour, nous recevions une lettre de lui. On lui écrivit; c'était après la naissance de François et il a fait passer l'annonce de cette naissance à la radio de Londres. C'est ainsi que des collègues de maman qui avaient entendu le message lui ont appris la naissance de son petit-fils.

Pour le dernier trimestre scolaire sous le gouvernement de Vichy, on avait fermé les écoles afin d'y héberger les soldats français. Il était interdit d'écouter la radio de Londres; il fallait faire très attention pour l'écouter. Puis, lorsque les Anglais sont arrivés, ce sont eux qui ont occupé les écoles et tout le premier trimestre de l'année suivante, les enfants ne purent toujours pas aller en classe; je devais les faire travailler à la maison.

De plus, les troupes anglaises, presque toutes africaines (on disait les zoulous, à tort d'ailleurs), venaient s'entraîner au jardin et même un jour, un des zoulous avait menacé Pierre de sa bayonnette parce qu'il ne voulait pas qu'ils circulent dans le jardin, à la grande frayeur des enfants qui étaient là.

Il a dû faire appel au Général Smith qui commandait l'armée anglaise, et qui était charmant d'ailleurs, pour que cela ne se reproduise pas. Il faut dire qu'au début, aussi en ville, les Malgaches en avaient très peur car ils entraient dans les maisons, pillaient et violaient les femmes malgaches,

il a fallu là aussi que les chefs interviennent. Il faut dire que les Anglais avaient proposé aux prisonniers de droit commun qui s'engageraient dans l'armée, leur libération après la guerre. Il y avait donc des éléments peu recommandables parmi eux. Puis les Anglais ont cédé le gouvernement à celui de de Gaulle qui nous a envoyé le Général Le Gentilhomme.

Naturellement de par ses fonctions et par la résistance qu'un noyau de Français avaient organisée, Pierre a été appelé à avoir des rapports avec lui dès le début.

A ce moment se posait un problème pour les parents et les enfants. Après le bac, ils ne pouvaient poursuivre d'études. Avant la guerre, on les envoyait en France faire des études supérieures; il n'en était plus question maintenant; aussi, y avait-il beaucoup de réclamations auprès du Général Le Gentilhomme. Celui-ci ayant su que Pierre préparait une thèse sous la direction du Professeur Maire, alors Recteur de l'Université d'Alger, il lui demanda de partir à Alger prendre contact avec le Professeur Maire afin de pouvoir organiser des cours du P.C.B. à Tananarive. C'est ainsi qu'il partit par un avion de la Royal Air Force; il en profita pour passer sa thèse en décembre 1942 et prit aussi contact avec les syndicats. Donc à son retour, le P.C.B. fut organisé. Il y avait comme enseignants, entre autres : Pierre bien sûr, puis le Dr Poisson, le Dr vétérinaire Bück, le mycologiste Bourriquet, etc... Et de cette première promotion, sont sortis Rahandraha, par la suite devenu Recteur de l'Université de Tananarive qui n'existait pas à cette époque, Rabenoro, qui devint Président de l'Académie Malgache, un général, un ministre, etc...

Pierre assurant ses cours du P.C.B. dans un amphithéâtre de l'Institut d'Hygiène sociale, ainsi qu'à l'E.P.S. (plus tard, lycée Rabearivelo), on décida de mettre les enfants à l'E.P.S. C'est là que souvent Suzanne se retrouvait dans un coin de la classe avec le bonnet d'âne sur la tête. Là aussi qu'en jouant dans la cour, Jacqueline s'était fait casser ses lunettes qui l'avaient blessée sans heureusement toucher l'oeil lui-même. Là aussi qu'après une visite médicale, on trouva une lésion tuberculeuse à Lucile. Elle dut donc quitter l'école. On lui aménagea une chambre à part, dont elle ne sortait pas; j'y entraï moi-même en blouse, à cause de ses frères et soeurs. Théoriquement, ce devait être le repos absolu; elle ne devait même pas lire; mais on ne put jamais l'en empêcher. C'est toute seule qu'elle a terminé d'apprendre à lire en dévorant les "Babar" de de Brunhoff, qu'elle apprenait par coeur. On lui fit des séries de piqûres de sérum physiologique,

d'huile de foie de requin et autre. On dut aussi lui administrer de l'adrénaline car elle faisait en plus des crises d'asthme. Une voisine, Mme Semelle de Cotte, voisine si l'on peut dire, sa maison était bien mitoyenne du jardin mais tout en haut de la pointe d'Ambohipotsy, lui avait apporté une belle poupée en caoutchouc; c'était rare à l'époque; elle s'occupait d'enfants et voulait absolument que je lui confie Lucile, prétextant que l'air était meilleur là-haut que chez nous en bas; mais Lucile n'a jamais voulu et je n'en avais pas envie non plus. Quand les radios ont montré un début de cicatrisation, on commença à la sortir un peu, sur une chaise longue, à la mi-ombre; il fallait souvent la déplacer lorsque le soleil tournait. A un moment donné, une épidémie de scarlatine s'est déclarée à l'école. On a fait quitter les enfants afin qu'il n'y ait pas de risque de contagion pour Lucile. Là encore, une année bien compromise. Lucile est restée elle, deux années à la maison. Aussi, à la rentrée des classes, on a fait inscrire les autres enfants à la petite école de Soarina; ce n'était pas loin du jardin, elles pouvaient s'y rendre à pied. Mais il n'y avait qu'une seule classe, séparée en divisions; le travail scolaire dans ces conditions s'en ressentait. En 1945, ce fut la naissance d'une autre fille, Alice, en avril, le 13. Un très gros bébé de 4,500 kg. Elle m'avait beaucoup fatiguée et après sa naissance, j'ai commencé à perdre un kg chaque mois, jusqu'à mon retour en France. Je ne pesais plus que 45 kg au lieu de 57-58 kg habituellement.

Aux grandes vacances, on a eu l'occasion d'envoyer les aînées, sauf Lucile évidemment, passer des vacances à Foulepointe au bord de la mer. Au dernier moment, il y avait eu une erreur et Pierrette ne pouvait pas partir, aussi elle pleurait à chaudes larmes; mais Jacqueline qui partait pleurait tout autant parce qu'elle avait peur que sa petite Alice perce des dents et qu'elle ne soit pas là à ce moment.

Pendant toute cette période où nous étions coupés de l'extérieur, c'est-à-dire que nous ne recevions aucun approvisionnement, des objets fabriqués : vaisselle, lampes électriques, tant pour l'éclairage des rues que des maisons, tissus, médicaments, chacun demandait à Pierre de trouver des produits de remplacement. C'est ainsi qu'il alla monter une petite usine dans la forêt de l'Est pour la Compagnie Marseillaise, afin de fabriquer des alcools, de l'acétone, etc... Puis, à partir des huiles de ricin et d'aleurites, de fabriquer des peintures pour les chemins de fer, et des graisses aussi pour les graissages. Puis il a travaillé pour la chocolaterie Robert (je dirais entre parenthèses, que tout cela était fait à titre

gratuit). Et puis il n'y avait plus de quinine; c'est à ce moment là qu'il mit au point la burasaïne dont se sont servis non seulement les particuliers mais les hôpitaux et aussi les troupes anglaises. C'est aussi à cette époque qu'il avait rédigé un cahier de posologie pour l'emploi de certaines plantes, composé des tisanes, etc... pour un particulier qui voulait ouvrir une herboristerie, qui a d'ailleurs fonctionné jusqu'à la reprise du commerce extérieur.

On lui a demandé aussi d'aller faire des analyses de schistes bitumineux dans l'Ouest, dans le Bemara je crois, afin de tirer du pétrole qui a été utilisé pour faire marcher la centrale électrique de Majunga jusqu'à la fin de la guerre. A la reprise du commerce avec l'Afrique du Sud, les grandes compagnies pétrolières ont fait cimenter les puits et même licencier celui qui s'en occupait, un témoin gênant.

C'est alors que Pierre étant parti surveiller l'usine de la Compagnie Marseillaise dans la forêt de l'Est (où il passait ses nuits à tendre des tapettes pour attraper les rats : il y avait eu une véritable invasion de rats; les bambous dans lesquels ils vivaient ayant fleuri étaient morts et les rats avaient émigré; on les écrasait en voiture sur les routes; ils mangeaient toutes les racines des légumes et même à la maternité de Befelatana à Tana des bébés avaient été dévorés par les rats), il s'est produit un assez fort tremblement de terre; la case où il était étant en bambou et sur pilotis, elle s'est contentée d'osciller, mais nous à Tana, nous étions à déjeuner dans la salle à manger les enfants et moi, lorsqu'on entendit un grand roulement, puis le lustre assez important qui pendait au bout d'une chaîne assez longue, s'est mis à osciller au-dessus de la table. J'ai fait rapidement sortir les enfants à l'extérieur de la maison, tous les Malgaches en avaient fait autant, en attendant que cela s'arrête.

Cela me rappelle un autre incident qui s'était produit tout au début de notre emménagement au jardin. Nous venions de nous coucher le soir et j'étais déjà dans un demi-sommeil lorsque je sens le lit remuer fortement; je dis à Pierre : "qu'est-ce que tu fais à remuer comme cela ?".- "Ce n'est pas moi me dit-il, c'est un tremblement de terre". C'était la première fois et cela n'est pas très rassurant; ça fait une impression bizarre.

Chaque jour après le repas de midi, Pierre et moi nous faisons une visite complète du jardin : les rocailles, les serres, l'ombrière, les plantations en général et les animaux; voir si les plantes poussaient bien ou mal, les

floraisons, les fructifications et si tous les animaux étaient en bonne santé.

Un jour, un des lémuriens, un Mongoz, avait été blessé par un de ses congénères et nous l'avions amené à la maison pour le soigner. Il se laissait faire et nous l'avions mis en liberté; il avait d'ailleurs adopté la maison et même trop bien car je le retrouvais couché dans le lit des enfants; il prenait plaisir dans la salle de bains à appuyer sur le tube de dentifrice pour le projeter sur les murs. Il prenait également un malin plaisir à monter à califourchon sur le dos du chien et à lui administrer des claques de chaque côté de la tête, puis alors que dans la nature et au jardin également, il ne consommait jamais de viande, son grand plaisir était de se précipiter sur l'assiette du chien et de manger sa viande avant lui; nous avons eu toutes les peines du monde à lui faire réintégrer une cage, il avait pris goût à cette liberté; mais vraiment, il faisait trop de tours désagréables.

Les enfants aussi dans ce parc vivaient en liberté et elles aussi ont fait bien des sottises. Jacqueline particulièrement, qui montait dans les arbres mais ensuite demandait du secours pour en descendre; ce n'était pas le plus grave, elle était descendue dans la fosse où se trouvait le potamochère; celui-ci n'était pas commode et pouvait lui faire beaucoup de mal; descendre était facile, en remonter l'était moins; elle dut faire une course folle autour de la fosse et enfin trouver un point d'appui pour grimper et en sortir, mais elle eut tout de même bien peur; cependant, une autre fois, c'était dans la cage du crocodile qu'elle était descendue; celui-ci était dans son bassin d'eau mais en la voyant sur sa place, il s'avancait déjà vers elle lorsque sa soeur Suzanne qui était là heureusement lui a crié de sortir, il était temps.

Une autre fois qu'elles étaient montées au grenier pour jouer, je ne prêtai pas attention lorsque sortant, j'entends tomber des tuiles; regardant, je vois des pigeons et j'accuse ceux-ci; je n'ai su que bien des années après qu'en réalité elles étaient montées sur le toit par une petite fenêtre et m'entendant, s'étaient cachées derrière une cheminée et s'amusaient fort de m'entendre accuser les pigeons.

Au milieu du jardin il y avait un lac où il y avait de beaux marakely (de très bons poissons disparus depuis), que nous pêchions quelquefois;

./...

sur le lac il y avait une barque en fer pour pouvoir aller dégager la végétation lorsqu'elle était trop envahissante; il y avait entre autre des echornia gracipes, de très belles jacinthes d'eau mauve. Un camarade était venu jouer avec les enfants, Jean-Claude Reverdy, et ils n'avaient à tous les trois rien trouvé de mieux que de monter dans cette barque et de se pencher en même temps du même côté pour attraper je ne sais quoi dans l'eau et la barque de se retourner et les voilà tous trois à l'eau; ils ne savaient pas nager; c'était suffisamment profond avec des herbes et de la vase et nous n'avons jamais compris comment ils avaient pu en sortir sans dommage, sinon trempés et venant se changer tout penauds à la maison.

Nos amis de Lanessan étaient venus à la maison avec leur fille qui avait l'âge des nôtres, et nous étions allés les raccompagner jusqu'à la sortie du jardin, à la tranchée de la mort. Suzanne avait un petit vélo, la pente au retour était très forte et nous l'avions mise en garde pour qu'elle ne monte pas à ce moment sur son vélo, surtout qu'elle enlevait les pieds des pédales; mais elle continua et ce qui devait arriver arriva, elle tomba avec son vélo; apparemment il n'y avait rien de grave, mais les jours suivants, une rougeur, puis une grosseur se montra à l'aisne et nous avons fait venir le docteur; tout de suite, il dit à Pierre : "vous voyez comme cela se présente, vous devez penser à ce que je pense". Ils pensaient à la peste bubonique. Aussitôt, transfert à l'hôpital, au pavillon des isolés. La voilà toute seule dans une chambre; ceux qui y entraient avaient le nez et la bouche protégés, ce qui l'impressionnait; elle, si remuante, s'y ennuyait beaucoup. Aussi un jour, n'y tenant plus, elle nous dit : "emmenez-moi, emmenez-moi, je suis trop malheureuse". Heureusement quelques jours avants, nous avons eu le résultat des examens et il ne s'agissait pas de la peste, mais d'une adénite suppurée. Nous avons pu la ramener à la maison mais chaque jour, il fallait aller à l'hôpital pour les pansements. Quant à nous, nous l'avions échappé bel car s'il s'était agit de la peste, on nous mettait tous au lazaret, en quarantaine.

Quant à moi, j'étais toujours heureuse de pouvoir aider Pierre chaque fois que cela m'était possible.

Au début, les premiers éléments de l'herbier étaient à la maison et je m'en occupais : le séchage, les mettre sur les feuilles. Pierre complétait le reste et puis il s'est trop étoffé; il fallait trop de place et il a été installé dans un local pour lui, avec un Malgache affecté en permanence

Ensuite, c'est en laboratoire que nous avons transformé l'une de nos pièces, avec paillassse, évier, etc... Pierre à ce moment s'occupait des chromosomes des aloes; nous allions cueillir des aloes, que Jacqueline trouvait d'ailleurs excellents à sucer. Pierre préparait des coupes et je lui cherchais sous le microscope les meilleures mitoses, qu'il voulait ensuite examiner puis photographier; nous avons acheté un bel appareil à microphotos.

Il y avait aussi des ensemencements de graines de vanille dans des boîtes de pétri. Il fallait avant stériliser la pièce, tout passer au formol, ce qui nous faisait pleurer. Et puis, le laboratoire aussi devint trop petit; il fallut construire un bâtiment spécial et la pièce devint bureau et bibliothèque.

Ainsi, au fil des ans, tout grandissait : la famille, le jardin, les bâtiments, les plantes, les animaux.

Enfin, ce fut la libération de Paris en août 1944. Ce jour là, ce fut extraordinaire. Toutes les cloches de la ville sonnaient à toute volée; tout le monde s'embrassait dans la rue, aussi bien pour une fois, les Malgaches que les européens. Ceux-ci embrassaient ceux-là; c'était bien la première fois. Notre poste, un RCA avec antenne extérieure, nous permettait de prendre de nombreux pays; chaque fois que nous tournions le bouton du poste, nous entendions la Marseillaise; que ce soit la France, la Pologne, l'Angleterre, la Belgique, ou ailleurs. C'était une impression formidable. Cela s'est beaucoup moins ressenti le 8 mai 1945 à l'armistice, pourquoi ? A partir de ce moment, nous pouvions de nouveau communiquer avec la France, avoir des nouvelles des nôtres, savoir ce qu'ils étaient devenus, comment ils avaient traversé toutes ces épreuves. Il faut dire qu'en décembre 1939 quelques mois seulement après les avoir quittés, mon beau-père mourut dans un accident d'auto, tandis que Michette était blessée à la jambe, alors qu'ils se rendaient eux-mêmes, à l'enterrement de la grand-mère Petitoune à Nîmes. Donc Michette était seule à Crest. Guite s'était mariée à Marseille où Janine était née, une des rares nouvelles que nous ayons reçues à cette époque : un télégramme ainsi conçu : "Exanine et maman suspercées" !! Une énigme. Nous nous sommes bien demandé ce que cela pouvait dire et c'est M. Edmond François, Chef du service de l'agriculture qui en a trouvé la signification; cela voulait dire : "Janine et maman superbes".

Arrêtons-nous un peu sur les activités de Pierre pendant toute cette période et laissons-le parler :

"Après avoir obtenu mes diplômes d'Ingénieur et accompli un stage au Museum d'Histoire Naturelle de Paris, je fus chargé de créer, en 1934, le Parc Botanique et Zoologique de Tananarive. Cet établissement regroupa bientôt d'importantes collections animales et végétales. Mais la nécessité se fit sentir de construire des laboratoires pour étudier sur place les problèmes liés aux applications pratiques de la flore et de la faune, ainsi que la biologie et l'écologie végétale. C'est ainsi que je dirigeais successivement la construction du laboratoire de botanique puis du laboratoire de chimie végétale.

"Je dirigeais en outre, les productions horticoles et l'architecture des jardins publics (service des plantations) dans les régions de Tananarive et Antsirabé.

"Je fus également chargé des cours de Sciences Naturelles et de Chimie agricole dans les deux lycées de Tananarive et le Collège moderne E.P.S.

"Mes travaux s'orientèrent surtout vers l'étude des applications pratiques de la flore locale et en particulier, des plantes médicinales malgaches. A l'occasion de la création de jardins à la léproserie de Manankavaly, j'eus l'occasion de faire la connaissance du Dr Grimm, Chef du service de Prophylaxie de la lèpre, et j'étudiais avec son accord, plus spécialement les plantes réputées antilépreuses par les empiriques malgaches. Ce fut l'origine des travaux qui devaient aboutir à la découverte de l'asiaticoside et des cicatrisants majeurs.

"En 1939, à l'occasion d'un congé en France, je projetais de préparer un diplôme d'Ingénieur-Docteur. C'est alors que survint la guerre. Je fus mobilisé et envoyé au Groupe d'Artillerie coloniale de Diego-Suarez. Démobilisé en tant que père de famille nombreuse, en 1940, on me demanda d'assurer la direction de la Station agricole expérimentale du Lac Alaotra, l'une des plus importantes de Madagascar. J'y étudiais la caryologie et la génétique du manioc (*Manihot utilissima* Pohl) dont les variétés cultivées localement étaient atteintes d'une grave maladie à virus, la mosaïque, en

"vue d'obtenir des formes résistantes. Je montrais à cette occasion
 "l'importance de la polyploïdie pour cette espèce cultivée et son retentis-
 "sment sur les rendements en féculerie. J'étudiais aussi les problèmes de
 "l'élevage et les associations végétales de la région.

"Mais bientôt, l'état d'isolement à peu près complet où était entré
 "Madagascar provoqua de graves pénuries : médicaments antipalustres, produits
 "industriels, carburants, etc... Je fus alors réaffecté au Parc Botanique
 "et Zoologique dont les laboratoires étaient, avec ceux de l'Institut
 "Pasteur de Tananarive, seuls à même de résoudre les multiples problèmes qui
 "se posaient, au prix d'un travail acharné, formant au fur-et-à-mesure de
 "ces problèmes : production d'alcool carburant, d'huiles végétales utilis-
 "bles dans les moteurs Diesel, distillation du bois et production de charbon
 "de cornue, de pyroligneux et d'acide acétique, préparation de lubrifiants
 "appropriés à divers usages (chemins de fer, etc...), ricinoléates divers;
 "étude de la production locale de pâtes à papier (*Cyperus madagascariensis*,
 "écorces de diverses Thyméléacées, etc...), préparation de peintures et
 "verniss indispensables à la protection de l'outillage, emploi des fibres
 "textiles locales; encres et teintures végétales, etc...

"J'avais reçu, en 1939, sur la proposition du Professeur Humbert, une sub-
 "vention de la Caisse centrale de la Recherche Scientifique, en vue de
 "l'étude des alcaloïdes locaux, succédanés éventuels de la quinine. Parmi
 "ceux qui furent isolés, les alcaloïdes de *Burasaïa madagascariensis*
 "(Ménispermacées) à structure proche de la berbérine, manifestèrent une
 "action favorable dans les états palustres.

"Avec le retour de Madagascar dans la sphère du Gouvernement provisoire
 "d'Alger, des problèmes nouveaux se posèrent, notamment ceux des caoutchoucs
 "locaux, indispensables aux forces alliées. Le Professeur Laugier, alors
 "responsable de la Recherche Scientifique à Alger me fit attribuer une sub-
 "vention pour mes travaux sur l'asiaticoside qui put ainsi être produit en
 "quantité semi-industrielle dès 1944.

"Un autre problème très sérieux était celui de la formation des jeunes ayant
 "terminé leurs études secondaires et se destinant à des études scientifiques
 "ou médicales. En 1943, le Professeur René Maire, Doyen de la Faculté des
 "Sciences d'Alger -que j'avais connu au Museum- me chargeait avec l'accord

"de M. Bonjean, Directeur de l'Enseignement à Madagascar, et du Général
 "Legentilhomme, Haut-Commissaire, d'organiser un ensemble de cours corres-
 "pondant au P.C.B., ainsi que les travaux pratiques appropriés. Je réussis
 "à mettre ce programme sur pieds avec la collaboration de mes collègues de
 "l'Institut Pasteur et me chargeais moi-même de l'enseignement de la biologie
 "cellulaire et de la biologie végétale. Les succès remportés ultérieurement
 "par nos élèves lors de la reprise des communications avec la France ont
 "montré la valeur de cet enseignement. Les évènements mirent en évidence
 "l'importance que représentait l'existence d'une équipe scientifique à
 "Madagascar. Aussi, dès 1945, l'Office de la Recherche Scientifique (alors
 "dirigé par mon Maître, le Professeur Raoul Combes) affecta un crédit à la
 "création d'un laboratoire de Pédologie dans le cadre du Parc Botanique et
 "Zoologique. Celui-ci allait devenir en 1946 l'Institut de la Recherche
 "Scientifique de Madagascar dont je continuais à assumer la direction
 "jusqu'en 1947. Une partie de mes récoltes (environ 5.000 échantillons
 "d'herbier) ont constitué l'Herbier du Parc Botanique de Tananarive, tandis
 "qu'une autre partie était remise au Museum d'Histoire Naturelle. J'ai
 "également ramené au Museum, à l'occasion de divers voyages, de nombreuses
 "plantes et animaux vivants".-

Maman s'était installée à Orsay. Tous nous réclamaient le plus vite possible.

Bien sûr, nous avons droit à un congé en France tous les trois ans; nous y avons donc théoriquement droit, mais tous étaient dans le même cas; d'autres attendaient depuis plus longtemps que nous et il fallait attendre notre tour. Ce ne fut pas tout-à-fait le cas cependant; nous sommes rentrés dans des conditions particulières. Pierre en mission, et moi avec les enfants pour raison de santé; en effet, comme je le disais, je maigrissais sans pouvoir m'arrêter. Je faisais aussi de l'anémie par le paludisme. Mais voilà, Pierre ne pouvait rester en France qu'un mois 1/2 et devait retourner en attendant son congé qui ne devait pas trop tarder théoriquement et je devais rester en France pour ne repartir avec lui qu'à la fin de son congé administratif.

Nous partons donc à Tamatave où nous retrouvons d'autres fonctionnaires et leurs enfants; les nôtres avaient ainsi des camarades pour jouer, aussi bien à Tamatave qu'à bord. A l'escale de Majunga monte à bord l'évêque de Majunga et quelques ecclésiastiques, un groupe de jeunes scouts était venu leur dire

au revoir et chantait sur le quai alors que le bateau commençait à s'éloigner : "Ce n'est qu'un au revoir mes frères, ce n'est qu'un au revoir; oui nous nous reverrons mes frères, ce n'est qu'un au revoir". Nous étions très nombreux sur ce bateau. J'avais une cabine de quatre couchettes et nous y étions huit et Pierre ainsi que tous les hommes en général étaient en cale sur des matelas alignés sur des bas-flancs. C'est ainsi qu'il s'est retrouvé voisin de l'évêque de Majunga dont j'ai oublié le nom. Les enfants eux, circulaient un peu partout, allaient des uns aux autres; c'est ainsi que Suzanne avait adopté un prêtre, le père Laval et que son grand plaisir était de lui tirer la barbe, et il la laissait faire et riait. Le voyage s'est ainsi déroulé tant bien que mal, la nourriture était de plus en plus mauvaise; ils avaient installé un coin sur le pont pour y entreposer des pommes de terre mais qui, tout au long du voyage, verdissaient et germaient et étaient nocives, ce qui ne les empêchaient pas de nous les servir à table, et nous a valu quelques dérangements intestinaux. Certains avaient organisé quelques jeux pour les enfants.

*Le boulanger fondait ses doigts son confettum
des fongers délicieux aux enfants*

Et puis ce fut le passage de la ligne. Ils avaient monté une piscine; ils s'étaient déguisés et empoignaient les gens tout habillés pour les jeter dans l'eau de la piscine. Lorsque ceux-ci avaient des papiers d'identité ou de l'argent dans leur portefeuille, cela ne leur faisait pas particulièrement plaisir. Mais surtout, je me rappelle que cela avait beaucoup effrayé Jean-Pierre et qu'avec son frère, ils se réfugiaient dans un tout petit coin pour se cacher.

A Port-Saïd, c'était le Gali-Gali qui montait à bord faire ses tours de prestidigitation, surtout de jeunes poussins qu'il faisait sortir de partout au grand étonnement des enfants. Il était très célèbre pour les usagers des paquebots. Nous passâmes le détroit de Messine au milieu de nombreux bateaux et d'embarcations et les enfants enrégés criaient du bastingage : "Macaroni, macaroni!", ce qui déplaisait fort aux Italiens. A la tombée de la nuit, nous arrivons aux îles Lipari et passons près du Stromboli; celui-ci était en éruption avec de grandes coulées de laves incandescentes qui descendaient jusqu'à la mer; c'était magnifique et tous les passagers étaient montés sur le pont pour contempler ce spectacle. Des amis qui étaient près de nous, nous prêtaient de temps en temps leurs jumelles pour mieux voir encore et Alice qui n'avait pas encore un an battait des mains tant ce spectacle lui plaisait. Et puis enfin ce fut Marseille. Là une surprise, c'est qu'Alice qui avait fait ses premiers pas sur le bateau était tout-à-fait désorientée

à terre; elle était encore sous l'effet du roulis et du tangage et vacillait à terre. Elle avait juste un an en arrivant. Maman et Michette nous attendaient à Marseille et tout de suite Michette a emmené à Crest avec elle : Suzanne, Lucile et Pierrette; elles sont allées à l'école de Crest et y sont restées jusqu'à la rentrée d'octobre. Nous les avons donc quittées à Valence et nous avons continué jusqu'à Orsay. Là, Georges et Marie-Louise Chevreux nous ont offert l'hospitalité. Ils nous ont laissé une chambre et le salon pour coucher les enfants, tandis que maman avait pris Jacqueline chez elle.

En fin ^{mai} mai, Pierre r partait seul pour Madagascar, et nous restions ainsi en famille, en attendant de trouver un logement. Ce n'était pas si facile, il fallait généralement donner des dessous de table et de toutes façons, nous n'en avions pas les moyens. C'était encore le marché noir, les cartes de rationnement. Chez Marie-Louise, nous étions tout de même tous à l'étroit : trois grandes personnes plus six enfants. Après les vacances de Pâques, Dany et Jacqueline eurent les oreillons; à peine guéris, c'est moi qui les ai eu très fortement, et moins fort Jean-Pierre et François. Aussi, quand un jour, Mme Peschet qui connaissait bien maman et qui déménageait pour Massy-Verrières lui proposa pour nous la location de son appartement, nous étions bien heureux, car cela nous permettait de tous nous regrouper juste avant la rentrée scolaire. Suzanne, Lucile et Pierrette sont revenues de Crest et nous nous sommes installés tant bien que mal, car en fait nous n'avions rien. Si, des lits picot, que nous avons apportés avec nous et qui nous ont servi un certain temps; nous avons trouvé à acheter quelques meubles d'occasion, un poêle d'occasion aussi chez Van Marle et puis aussi une glacière. Maman avait acheté une cuisinière. Il n'y avait pas beaucoup de confort : pas de gaz, pas de cabinet de toilette, pas d'eau courante, seulement une pompe sur l'évier alimentée par un puits dont l'eau n'était pas potable. Pour boire ou pour faire la cuisine, nous allions chercher de l'eau à la gare, chez Mme Le Néran, dont les enfants allaient en classe avec les nôtres; et naturellement l'hiver fut particulièrement rigoureux; la température à mi-décembre était descendue à -15° et pendant trois mois elle n'est pas remontée au-dessus de 0; le lac était gelé, on pouvait y patiner. Avec juste un poêle dans la salle-à-manger et la cuisinière, il ne faisait pas chaud; le matin il y avait une couche de glace sur l'eau que nous avions en réserve dans la cuisine. Il fallait mettre des bonnets sur la tête des enfants pour dormir.

hiver 46

Et puis, la pompe gela et même la descente des eaux; et en janvier, Pierrette tomba malade, une pneumonie; le docteur voulait l'hospitaliser; nous allons jusqu'à l'hôpital mais elle pleurait tellement que le docteur y renonça; c'est ainsi qu'elle revint à la maison. Toutes les trois heures, nuit et jour, il fallait faire des piqûres de pénicilline, aussi je dus coucher Pierrette dans mon lit et entretenir avec du bois un feu de cheminée nuit et jour. Dans ce temps là aussi, il n'y avait ni seringue, ni aiguille jettables; il fallait les faire bouillir pour les stériliser. C'est alors qu'il tomba de la neige; les enfants n'en avaient jamais vu; Pierrette ne pouvait sortir et j'ai dû lui apporter de la neige dans la chambre pour qu'elle la voit et la touche. Quant à Suzanne elle ne l'avait pas appréciée du tout; c'était trop froid disait-elle en revenant de cueillir du gui avec Dany.

Sauf Alice, encore trop jeune, toute la petite bande allait à l'école; les plus jeunes, c'est-à-dire Jean-Pierre et François, à la maternelle, les autres à la grande école. Le midi tout le monde revenait déjeuner à la maison.

Donc, fin mai 1946, Pierre retournait à Madagascar. Il y trouvait une situation difficile, des grèves, beaucoup de mécontentement, puis des arrestations. C'est à ce moment que Maître Stibbe fut envoyé de France pour défendre les emprisonnés malgaches. Il résidait au jardin où Pierre l'hébergeait. Il y eut aussi Maître Dechezelles, Maître Douzon, qui d'ailleurs à Diego fut frappé par des européens et laissé pour mort, seule sa robuste constitution lui permit de s'en remettre.

Puis ce furent les événements de 1947, chacun relatant ces événements suivant ses propres convictions et ses renseignements personnels. Dans la presse française, il fut même écrit que Pierre, Jaubert, Guyader, etc... étaient par les Malgaches mis sur une liste de personnalités condamnées à mort. Et moi ici, si loin, ne pouvant rien savoir, m'en étonnant beaucoup tout de même, j'étais très inquiète. Bien sûr, en ce qui les concernait c'était faux. Par contre, son action syndicale, sa défense des Malgaches gênaient le gouvernement et celui-ci avait demandé dès juillet 1946 son affectation, d'abord pour les îles Kerguelen, puis sur son refus, pour un pays de l'Afrique occidentale, le 1er août 1946, mais, à cause de la production de l'asiaticoside qu'il avait lui-même mise au point et dont il était le seul à pouvoir poursuivre la production, il refusa de nouveau et, finalement, il

resta à Tananarive, à la suite d'actions venant de Paris; c'est ainsi qu'il se trouvait toujours à Madagascar lorsque se sont déclenchés les événements de 1947.

Ayant là encore pris position, avec d'autres, en faveur des députés malgaches, il fut jugé indésirable et il rentra en France, en principe pour son congé normal; donc il avait laissé là-bas toutes nos affaires; mais, dès qu'il fut parti, Millot obtint qu'il ne revienne pas à la colonie. Les caisses qui renfermaient nos affaires furent pillées, nous n'en récupérèrent par la suite qu'une petite partie; en particulier toute l'argenterie qui m'avait été offerte lors de notre mariage a disparu, de même qu'une partie de nos meubles; quant à notre voiture il ne restait plus que la carcasse, le moteur et toutes les roues ayant été pris.

Il arriva donc à Orly en juin 1947. Jean-Pierre avait tenu à m'accompagner à Orly pour y chercher son père.

Je me souviens aussi d'un détail à ce premier déjeuner du retour. Il y avait des cerises et Alice disant à son père : "attention papa il y a des noyaux" pensant qu'il ne devait pas connaître ces fruits.

Après son retour, lors des grandes vacances, nous allâmes à Chemillé et puis à Cognac et puis à Crest et puis ce fut la rentrée des classes. Jean-Pierre rentra à la grande école et ce fut le drame. Le 9 octobre, après avoir joué l'après-midi rue Marc Goddard dans le jardin de mon oncle et ma tante d'Heurle, il tomba malade et le 13 octobre, il mourut.

Voici les pages écrites au crayon, au lendemain de la mort de notre Jean-Pierre :

"Histoire de sa vie"

"Nous avons déjà quatre filles, quelle fut notre joie lorsque le 8 janvier 1941, après quelques heures de douleurs : une présentation défectueuse par l'épaule, naissait enfin un fils, notre petit "Jean-Pierre". Il est bâti comme un athlète, avait dit la sage femme. En effet, c'était un beau bébé de 3kg500, de larges épaules carrées, des hanches minces, un très beau petit garçon.

./...

"Il poussait comme un champignon pour la joie de tous. Jamais méchant,
 "toujours riant; à quatre mois il perçait ses deux premières dents (à six
 "mois et demi, il avait déjà ses huit incisives).

"Il nous reconnaissait si bien, il nous appelait déjà : papa, maman.

"Et puis brusquement un soir, je lui avais donné son dernier biberon de 9h
 "et je l'avais couché pour la nuit comme d'habitude. A peine étions-nous
 "couchés qu'il se met à crier; j'étais surprise car ce n'était pas son
 "habitude; je me relève, je regarde s'il y avait un moustique, si une
 "épingle de ses langes s'était ouverte et le piquait; je le rechange, je
 "refais son lit, rien d'anormal; je le recouche, surprise. Dans la nuit, il
 "vomit; je crus à une indigestion, peut-être avait-il pris trop vite son
 "biberon ? mais j'étais un peu inquiète et quelle fut ma surprise à sa têtée
 "de 6h de le voir vomir à nouveau. Je fais sa toilette de 8h, je le prends
 "sur moi, une hémorragie ancale se produit qui m'inonde de sang : ce bébé
 "encore souriant, si beau, je comprends brutalement que je vais le perdre.
 "Je me souviens d'un cas qui me paraissait semblable : la petite soeur de
 Daniel Tuberville, décédée d'une hémorragie après avoir avalé un bouton de
 "manchette de ses frères. Nous mandons le médecin immédiatement, le Dr Grimm.
 "Dans l'intervalle, je lui fais prendre son bain; il m'inondait de sang à
 "nouveau; je suis désespérée, ahurie. Le médecin vient, diagnostique une
 "invagination intestinale, me prescrit diverses choses et doit revenir dans
 "la soirée. Rien n'agit et lorsque le médecin revient, il nous dit de partir
 "à l'hôpital immédiatement pour une intervention chirurgicale. J'emmène mon
 "petit bonhomme, je lui fais regarder une dernière fois notre salle-à-manger
 "ce qui nous entoure, car j'ai l'impression très nette que je ne l'y ramènerai
 "pas. Nous partons tous les trois avec Pierre, et le docteur. Après les
 "attentes, le chirurgien arrive : c'était le Docteur Fus que nous connais-
 "sions bien, mais je n'avais pas confiance en lui. Après des massages sous la
 "radio, des essais infructueux de remise en place de l'intestin, il faut se
 "rendre à l'évidence, il faut procéder à une opération. Oh, cette attente
 "dans ce couloir vitré !! guettant cette salle d'opération!! Et puis, on
 "nous le ramène tout changé, un pauvre petit être, qui ne vous reconnaissait
 "plus; nuit et jour nous sommes restés à son chevet. Toutes les heures, on
 "prenait sa température; la température montait, quelle inquiétude, quelle
 "angoisse!!. Au matin, lorsque le chirurgien de l'hôpital Gérard et Robic
 "où nous étions, le Dr Sohier (le Docteur Fus était là la veille par intérim,
 "il était à l'hôpital Befelatana) faisant sa visite nous dit : "le Docteur

"Fus vous a prévenus, c'est grave, très grave". Son air était inquiet. Et puis
 "ce furent les jours qui suivirent; la fièvre baissa plutôt, ses prunelles
 "remuaient étrangement, sans arrêt. On lui fit un lavement à l'huile de ricin
 "ce furent les piqûres d'huile camphrée, de quinine, les ampoules de sérum
 "suspendues au-dessus de sa tête, avec des éléments nutritifs... Au bout de
 "quelques jours, il se mit à vomir abondamment. Je crus à une rechute, mais
 "l'infirmière nous rassura; en effet, il continuait de vivre et son état
 "s'améliorait. Au bout de huit jours, on essaya de le nourrir par la bouche;
 "d'abord une petite cuillerée d'eau, mais il ne voulait pas; il ne pouvait
 "pas boire; on essaya un biberon mais vainement. Alors j'eus l'idée de lui
 donner le sein et là, il but; il était sauvé; mais que de souffrances
 "encore. Les piqûres d'huile camphrée ne s'étaient pas résorbées; les unes
 "après les autres, elles abcédaient et nécessitaient de nouvelles petites
 "interventions chirurgicales. Les cat-guts qui étaient de mauvaise qualité
 "pendant la guerre ne se résorbaient pas non plus et à tous les points de
 "suture, il y avait suppuration. Lorsque je le ramenai chez nous après seize
 "jours d'hospitalisation, c'était une pauvre petite chose, toute pansée
 "depuis la poitrine jusqu'aux jambes, et pendant six mois encore il fallut
 "chaque jour d'abord, puis tous les deux jours ensuite, aller à Befelatana
 "aux pansements. Il marchait déjà dans le bureau du Docteur Fus, où il ne
 "voulait plus rester et partait vers la porte, que j'allais toujours aux
 "pansements. Je pensais que cela n'aurait plus de fin; quand enfin, après
 "six mois écoulés, tout s'arrangea; il reprit peu à peu; sa dentition était
 "repartie. Il commençait à parler, à marcher; enfin, il était sorti de là;
 "par contre, il lui restait du strabisme.

"Et puis ce fut à nouveau un beau petit garçon, un peu frêle encore mais
 "fort tout de même. S'il donnait une tape à ses soeurs, quand celles-ci le
 "taquinaient, sa main était dure.

"J'étais heureuse lorsque je le voyais partir avec son papa, tous les deux
 "côte-à-côte, faire le tour du lac.

"Son petit frère François naissait; quelle joie pour lui, lorsque je rentrais
 "au bout de quelques jours à la maison. Il m'avait demandé de le lui donner.
 "Il voulait le tenir dans ses bras. Je le revois, assis sur le tapis dans
 "la salle à manger; je déposais doucement François dans ses bras; il était
 "si heureux que pour exprimer sa joie il se mit à pleurer. Je lui demandais
 "pourquoi il pleurait ? Parce que je suis trop heureux me dit-il.

"Et le temps continua.

./...

Journal 1948

"Quand il eut deux ans 1/2, un jour que je les gardais tous deux, assise
"devant la maison, tandis que leurs soeurs étaient en classe, je cousais,
"François était auprès de moi sur la terrasse, dans son youpala et
"Jean-Pierre s'amusait dans la cour. Tout-à-coup il se trouvait en haut des
"marches de l'escalier qui descendait vers le laboratoire, lorsque notre
"grosse chienne Bouboule, qui était jeune encore, s'approcha de lui pour
"jouer. A-t-il été surpris, a-t-il eu peur ? Le tout fut trop vite fait;
"il tombe sur le côté, un mètre plus bas; il crie, je me précipite; je
"retrouve la chienne le léchant, je vais pour le relever, je sens son petit
"bras ballant. Pierre se préparait à partir en tournée le lendemain, les
"enfants rentraient juste de l'école, je suis affolée, je vais chercher
"Pierre. On pose son petit bras sur une atèle. On téléphone au Docteur
"Poisson qui arrive aussi vite que possible et de nouveau on reprend le
"chemin de l'hôpital (7 km). Seul, un médecin indigène. On le passe à la
"radio. On lui remet le bras en place sous la radio; on fait un plâtre et
"nous le ramenons à la maison. Je le veille toute la nuit avec inquiétude.
"Pierre part en tournée. Pendant les premiers jours, matin et soir, je le
"mène à l'hôpital en pousse-pousse et puis une fois par jour. Et puis je
"vois ses doigts qui enflent, le mouvement de ceux-ci de plus en plus
"difficile. Je le signale au médecin indigène; ce n'est jamais rien. De temps
"en temps, le Docteur Sohier fait son apparition, l'examine en vitesse.
"J'obtiens enfin qu'on lui dégage le pouce, le plâtre le blessant et entrant
"dans la chair où la cicatrice est restée, et puis au bout de quarante jours,
"on le déplâtre; il ne pouvait plus se servir de son bras, ni de sa main.

"Sur ces entrefaits, ayant un matin à poster une lettre avion pour la France
"à la grande poste, nous nous trouvons avec le Docteur Fus, nous parlons de
"Jean-Pierre. Il regarde son bras : "vous savez que c'est grave, cela ne va
"pas du tout, me dit-il, voyez il ne peut remuer ses doigts; il faut que le
"Docteur Sohier le voit aujourd'hui même". J'allais en effet à l'hôpital.
"Le Docteur Fus avait déjà téléphoné. Le Docteur Sohier me fait entrer dans
"son cabinet, l'examine. Il fallait une nouvelle opération, très compliquée
"il était très ennuyé. Il me demande de prendre avec Pierre l'avis du
"Docteur Fus; en effet, nous allons tous les trois le voir à Befelatana et
"après de grandes et longues discussions, il nous dit ce qu'il pense devoir
"faire, qu'il assistera à l'opération mais il ne nous cache pas que de toute
"façon il restera infirme.

"Quelle peine, quelle douleur encore !!

./...

"Et puis le Docteur Fus décide de l'opérer lui-même (l'opération s'était
 "trouvée retardée par la rubéole; en effet, il trouva le moyen de faire en
 "même temps que ses soeurs : la coqueluche, la rubéole, la varicelle et la
 "rougeole).

"Et là, je me souviens de cette attente pendant deux heures et demie devant
 "cette porte où j'entendais mon petit m'appeler, crier, car on ne l'avait
 "pas endormi complètement mais seulement insensibilisé à cause de ce qu'il
 "avait déjà subi d'une part, et de son jeune âge d'autre part. Enfin, je
 "vois le Docteur Fus sortir; et il me dit : "l'opération a bien réussi, nous
 "avons resséqué l'artère au-dessous et au-dessus du coude et j'ai eu la
 "surprise de voir le nerf se dégager et se regonfler sous mes yeux". Ce qui
 "voulait dire qu'il pourrait certainement se resservir de son bras. Là
 "encore, pendant douze jours je l'ai veillé à l'hôpital, son état était
 "satisfaisant et surtout les mouvements de ses doigts étaient revenus, mais
 "il n'avait plus de pouls.

"Enfin, après des hauts et des bas, après six mois de traitement mécanique,
 "d'ionisation, j'essayais d'abord de lui faire porter un petit seau vide
 "puis d'y mettre quelques pierres et puis un peu plus et puis nous essayons
 "de lui faire faire un peu de trapèze; enfin on sentait des progrès de jour
 "en jour, il tenait mieux avec sa main, il allongeait mieux le bras, celui-ci
 "lui faisait moins mal lorsqu'on l'étirait et puis il redevint presque
 "normal, sauf la grande cicatrice. Quelle joie une seconde fois, de le voir
 "tiré de là et surtout sans être infirme. Il reprit goût à la vie, il
 "rejouait avec les autres et puis à ses quatre ans, en janvier, il alla à
 "l'école, à la petite école de Soanirana. 1945

"Au mois d'avril ~~précédent~~, lorsque sa petite soeur ^{avait} ~~devait~~ naître, il
 "m'avait fait beaucoup de recommandations : "tu sais maman, je veux un petit
 "frère parce que des soeurs j'en ai assez". Et puis ce fut une petite soeur,
 "Alice; il n'était pas bien content lorsque son papa lui annonça, mais
 "lorsqu'il vint la voir à l'hôpital il était heureux et il dit : "je l'aime
 "bien tout de même car elle est bien mignonne".

"Et puis au mois d'avril suivant en 1946, nous rentrions en France. Il était
 "heureux de voyager; cela l'intéressait beaucoup. Il avait beaucoup de
 "mémoire; il se souvint longtemps encore après de bien des choses à
 "Madagascar ou durant le voyage : de M. Vilatte et de son chien qui faisait

"le beau avec un sucre sur le nez, du jardin, des animaux, du bel arbre
 "de Noël sur la pelouse, des gens sur le bateau, du baptême de la ligne où
 "il avait eu si peur lorsqu'on prenait les gens pour les jeter tout habillés
 "dans la piscine sur le pont du bateau, du volcan : le Stromboli en éruption,
 "le soir à la tombée de la nuit, de Marseille et de la fête, des ballons que
 "Suzanne à plaisir faisait envoler jusqu'au plafond de la chambre d'hôtel.

"A Orsay, il était heureux d'aller à la maternelle avec son petit frère.

"A la Noël cette année, quelle fête pour lui, le Noël à la Salle Wagram ¹⁹⁴⁰
 "(organisé par le Ministère des Anciens combattants). Ce bel arbre, ces
 "jouets, ces danses et surtout le père Noël, avaient réjoui son esprit. Il
 "me disait : "tu sais maintenant j'y crois au père Noël puisque je l'ai vu,
 "il m'a parlé, il a dit à une dame : "laissez passer ce petit garçon".
 "Comme il était heureux de rapporter tous ces jouets et ces colis de frian-
 "dises et de nourriture à l'époque où nous avions toujours le rationnement.

"A la maison aussi, nous avons préparé un arbre; quelle joie encore; il
 "avait appris à ce moment là de très jolies récitations à l'école : "La
 "petite noix", "Les Feuilles d'automne", qu'il nous récitait avec tant
 "d'intonnation et si justement. Il était heureux aussi pour la fête de Noël
 "à l'école : "tu viendras dis maman, tu achèteras ce que j'ai fait pour ma
 "petite Alice, j'ai fait une serviette". Il avait eu un livret de caisse
 "d'épargne, comme il était fier.

Comme il était heureux aussi et fier le soir lorsqu'il revenait de l'école
 "de me montrer son travail, son écriture, ses dessins, ses bons points et
 "ses images.

"Je me souviens du jour où faisant un dessin pour son papa qui était encore
 "à Madagascar, un dessin fait de traits et de points de couleurs différentes,
 "à la quatrième ligne, il avait été de travers; un véritable chagrin le prit,
 "il se mit à pleurer, à sangloter. Je croyais qu'un de ses frère ou soeurs
 "lui avaient fait du mal et je lui demandais pourquoi il pleurait, mais non
 "je m'appliquais bien et cela a été de travers, je voulais l'envoyer à
 "papa". Comme il était affecté lorsqu'il avait fait une tache et lorsque ce
 "n'était pas parfait!!

"Quelle joie encore il avait eu lorsque sa grand-mère Manor était allée lui
 "acheter un beau costume de grand garçon avec une casquette pour Pâques et

pour aller au théâtre du Châtelet; là encore on ne pouvait le tenir assis,
il était toujours debout, pour mieux voir, pour ne rien perdre.

Quelle joie encore pour lui lorsque son papa est revenu, d'aller l'attendre
au terrain d'Orly. Dans l'auto, il était debout, celle-ci n'allait pas
assez vite.

Un jour que je faisais sa toilette le soir, il me demande : "mais qu'est-ce
qu'il y a dans le ciel ?", "il y a les nuages, il y a les étoiles". "Mais
derrière les étoiles, qu'est-ce qu'il y a ?". Cela ne le satisfaisait pas
Il réfléchissait beaucoup.

Une fois que nous étions allés à Crest, il avait fait un dessin : ce qu'il
voyait du haut de la Tour de Crest. C'était frappant, exactement les champs
et la couleur des champs, tels que nous les avons vus.

Et puis le mois de juillet arriva. Maman devait partir en vacances et
l'emmener à Chemillé, avec Lucile, Alice et François mais jamais il ne
voulut partir la classe n'étant pas finie et il voulait aller aux prix.
Comme lorsque j'étais allée le chercher en classe pour la vaccination anti-
diphthérique-antitétanique, et que jamais il ne voulut partir avant d'avoir
achevé son travail. Aux prix, il était fier de son prix et de son livret
de caisse d'épargne. Et puis il passa de très bonnes vacances. Il était gai,
heureux. Nous sommes allés à Versailles, au zoo de Vincennes, à Tournan,
à Cognac, à Chemillé, puis à Crest.

Il semblait aller parfaitement. Je le revois jouant au football avec son
père, lançant la balle avec le pied; comme il jouait! comme on le sentait
vivre !!

Ce fut le retour en classe. Il était content d'aller à la grande école,
d'avoir enfin un cartable. Toutes ses petites affaires étaient bien en
ordre; il fallait que je lui donne deux petites enveloppes, que je lui
fasse un petit sac, que tous ses cahiers et son livre soient couverts,
que son nom soit marqué dans son béret.

C'était en octobre, le jeudi 9; avec François, ils avaient été jouer rue
Marc Goddard chez mon oncle et ma tante d'Heurle, une journée comme les
autres.

voir
C'André de
Crest Blanc

1947

"Le soir il se couche; à 10h, je l'entends se lever; il aide aussi Alice et François à se lever pour faire pipi. Il avait mal au ventre, mais il ne fait qu'iriner et je les recouche. Mais voici que vers 2h du matin, il se met à vomir et cela plusieurs fois dans la nuit. Ses soeurs ayant été indisposées aussi les jours précédents, je ne m'inquiète pas trop. Au matin, je lui donnai un peu de sulfate de soude, mais sans agir; il le rendit aussitôt; il se plaignait toujours du ventre; j'essayais du Vitascorbol, du jus de citron, mais rien n'arrêtait les vomissements. Il avait soif, il voulait de l'eau fraîche; je lui mettais une carafe mais il vomissait toujours. Je lui donnais un lavement; il avait bien évacué; mais les vomissements continuaient. J'avais un peu appréhendé une occlusion intestinale, mais je me souvenais du chirurgien me disant : "vous savez Madame, cela n'arrive qu'une fois, maintenant les intestins sont solides". J'étais tout de même inquiète et à la première heure, j'appelle le docteur. C'était le Docteur Murat, second du Docteur Lauriat. Il vient à 10h, il ne s'inquiète pas outre mesure. Je lui fais part de mes craintes mais il me dit : c'est plus sûrement une intoxication alimentaire.

"Enfin, les antivomitifs n'y faisant rien et la température montant à 38°6, nous le faisons revenir d'urgence au début de l'après-midi mais toujours pas inquiet, il revint le soir à 18h; il crut trouver un point d'appendicite et nous demanda de le transporter immédiatement à l'hôpital... nous partîmes, Pierre le portant dans ses bras, il n'y avait pas de voiture, pas de taxi. Mais, le chirurgien était à Palaiseau et il nous fallut attendre dans un couloir, on l'avait étendu sur un charriot, jusqu'à 10h du soir.

"Après s'être consultés, le chirurgien diagnostiqua une occlusion intestinale et l'intervention immédiate. Nous attendîmes pendant trois quart d'heure. Enfin, l'opération s'était bien passée; le chirurgien, le Docteur Albert, semblait satisfait : trois brides qui enserraient l'intestin, quelques ganglions, mais pas d'infection, conditions d'opération aussi bonnes que possible; et nous rentrons à la maison.

"Le lendemain dimanche à la première heure, il allait bien; à 1h 1/2, heure de la visite, nous allions le voir; il était très bien, pas de température, ses traits étaient beaucoup mieux; il parlait raisonnablement et sagement comme toujours : il nous expliquait qu'on lui avait changé sa glace six fois, qu'on lui avait fait deux piqûres qui lui avaient fait du bien; il était content d'avoir cette glace sur son ventre; il avait soif; je lui expliquai

"qu'il ne pouvait pas boire aujourd'hui mais que demain on lui donnerait
 "à boire. "Demande à l'infirmière si je pourrais boire demain" me disait-il.
 "Tu m'apporteras ma timbale et une bouteille bien bouchée pour qu'elle ne se
 "renverse pas dans ton sac", "Oui, mon chéri", "Ecris pour que tu n'oublies
 "pas : ma brosse à dent, un pyjama, un gant et une serviette de toilette,
 "une timbale, une bouteille et un peu d'eau de Cologne". Il pensait à tout.

"Tu sais maman, si cela te fatigue, on lave le linge en bas, je demanderai
 "à l'infirmière, on lavera mon pyjama", "Mais non mon chéri, je laverai ton
 "pyjama".

"Tous ses voisins de lit ne nous firent que des compliments (il n'était
 "qu'avec des grandes personnes); ils n'avaient jamais vu un enfant comme
 "cela.

"Toutefois, il nous avait dit qu'il avait mal dans la jambe; mais l'infirmière
 "n'a rien trouvé d'anormal. Et nous partons rassurés.

le 13/10/42 "Et puis en pleine nuit, à 2h 1/2 du matin, on vint nous réveiller. C'était
 "Marie-Louise et Georges, que je ne sais pourquoi l'hôpital avait fait
 "chercher. Jean-Pierre allait mal. Nous nous habillâmes rapidement et nous
 "courûmes auprès de lui. On a su qu'on avait déjà fait venir le prêtre pour
 "lui donner l'extrême onction (nous avions pourtant mentionné sur la fiche
 "qu'il n'était pas baptisé).

"Déjà il était très mal; je l'appelais, il ne m'entendit pas. Je le regardais
 "et tout-à-coup, il me vit; il fixa un long moment son regard sur moi, me
 "vit, ses lèvres voulaient bouger mais déjà il ne pouvait plus parler; une
 "larme coula de ses yeux. Il ne me voyait plus; un vomissement; on avait
 "enlevé le masque à oxygène et c'était fini. Pierre s'est agenouillé auprès
 "de lui; j'en ai fait autant, et nous restions là, anéantis.

"Lorsque Marie-Louise l'avait vu, il l'avait reconnue et fait un beau
 "sourire. L'infirmière lui avait demandé son âge, il avait répondu : j'ai
 "six ans. Il avait aussi parlé avec le curé; c'était un curé très honnête,
 "il est venu s'excuser d'avoir donné l'extrême-onction, comme s'il y était
 "pour quelque chose. Nous sommes allés lui faire une visite, le remercier,
 "parler des instants qu'il avait passé avec Jean-Pierre. De ce petit être

"si intelligent, si au-dessus de son âge, si raisonnable, si affectueux, si prévenant, si fier et si simple, si attachant, il ne restait plus rien qu'un "pauvre corps sans vie, c'était affreux.

"A son enterrement, tous ses petits camarades de classe, dont le petit "Saracino, conduits par un instituteur, M. Pierre, étaient venus.

"Combien de fois je suis allée m'asseoir au bord de sa tombe et j'aurais "voulu avoir un revolver et là, aller le rejoindre; mais je n'en avais pas; "je l'aurais fait je pense si j'en avais eu un. Et pourtant, cela n'aurait "pas été juste, ni pour Pierre qui avait autant de chagrin que moi, ni pour "ses frère et soeurs qui l'aimaient tant. François, après la disparition de "son frère, est devenu insupportable (ses camarades l'appelaient coups pieds "coups poings et même, il est tombé malade, il m'a fait une primo-infection.

"Tous l'aimaient bien; cela a été très dur. Avoir passé tant d'heures à son "chevet, l'avoir tiré de la mort et puis de l'infirmité, avoir retrouvé un "gentil garçon, affectueux, plein de vie et brutalement voir tous ces efforts "anéantis!!".

Et puis la vie a continué !!

Au retour de Madagascar, Pierre s'était vu mettre à demi-solde puis à quart de solde; inutile de dire ce que cela représentait pour nous avec sept enfants et sans économies, et les prodiges qu'il fallut faire pour faire vivre cette petite famille. De plus à cette époque, avec notre statut d'Outre-Mer, nous n'avions même pas droit à la sécurité sociale.

A ce moment, Pierre a travaillé dans la section d'Outre-Mer à la CGT. C'est à cette époque qu'il a adhéré au P.C.F. C'est peu de temps après que Pierre m'invita à venir aux réunions de cellule chez Mme Paillole et qu'à mon tour j'y adhérais. Aussi, entre le travail et les réunions, habitant à Orsay, il lui arrivait souvent de ne rentrer qu'au dernier train à une heure du matin; c'était très fatigant. Puis en mars 1949, il fut agréé comme Attaché de Recherches au CNRS, dans la section de chimie organique sous le parrainage des Professeurs A. Lwoff et E. Lederer.

Il est chargé en 1952 de seconder le Dr Rakoto-Ratsimamanga, Directeur du Laboratoire de Physiologie Nutritionnelle à la Faculté de Médecine de Paris, fonctions qu'il assumera jusqu'à sa mise à la retraite administrative le

*decembre
1949*

22 octobre 1969.

Parallèlement, il avait été élu en mai 1949, Conseiller de l'Union française et placé hors cadre et sans solde pour l'accomplissement de son mandat de Conseiller.

Cela, il faut le dire, n'arrangeait pas notre budget car, appartenant au groupe communiste de l'Assemblée, nous ne percevions qu'une solde égale au minimum, c'est-à-dire au SMIG. Si bien que, de 35.000 F perçus au CNRS, nous nous retrouvions avec 25.000 F (francs anciens) par mois, sans aucune indemnité lors des déplacements en province à l'occasion des campagnes électorales : Hte Marne, Vendée, etc... sauf les voyages gratuits.

C'est lors de cette campagne en Vendée que Pierre eut un accident de vélo (seul moyen de transport dont il disposait). Sa jambe passa sous les roues d'un camion. A la radio, pas de fracture mais tous les vaisseaux sanguins écrasés et un énorme hématome; ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa campagne, ce qui n'était certainement pas très raisonnable.

Dès août 1949, il est envoyé en enquête à Madagascar, où il participe au Congrès des Syndicats, où il fait de nombreuses tournées en brousse. Il fut même arrêté en novembre à l'aéroport d'Ivato sous le prétexte qu'il avait remis une lettre à un camarade venant de France pour la Réunion et faisant escale à Tana. Il y fut brutalisé, jeté à terre et emprisonné. Inutile de dire encore combien cela fut aussi pénible pour moi de l'apprendre par les journaux en France, sans rien de précis; heureusement, il fut libéré très rapidement, le lendemain je crois, et aussitôt il m'avait rassurée par un télégramme.

Il fut même demandé la levée de son immunité parlementaire, mais celle-ci fut rejetée.

C'est aussi au début de novembre 1949 que Gisèle vint en France pour les emprisonnés et que je l'hébergeais à Orsay.

Avant de revenir en janvier 1950, il avait pu régler nos affaires à Tananarive. Beaucoup de celles-ci avaient été pillées, une partie de nos meubles avait disparue, notre auto se retrouvait sans roues, sans moteur, une épave. Nos caisses, pourtant vissées et cerclées, avaient été ouvertes et beaucoup

./...

de choses volées, entre autre une très belle ménagère de chez Christofle, offerte par mes oncles et tantes pour notre mariage, les timbales en argent des enfants, quelques pièces d'or et d'argent.

Il fit expédier ce qu'il put sauver; quant au reste, ce fut M. Bellanger qui se chargea de les faire vendre.

Et puis, grâce à M. Jaubert qui nous conseilla et nous aida beaucoup, Pierre intentât un recours en Conseil d'Etat au sujet des mois payés à 1/2 et 1/4 de solde, recours qu'il gagna, ce qui nous fit récupérer une somme appréciable, qui nous permit de nous équiper un peu : achat d'une glacière, d'un poêle, d'une radio, de vêtements chauds, de faire installer une baignoire et un chauffe-eau dans le logement de maman.

Quant à moi, à Madagascar, je m'étais présentée à des élections locales; Pierre étant fonctionnaire ne pouvait s'y présenter et m'avait demandé si je voulais me présenter à sa place; je participais donc à des réunions et je faisais aussi partie de l'Union des femmes malgaches. Lorsque je suis rentrée en France, celles-ci m'avaient demandé de prendre contact avec l'Union des femmes françaises et de leur donner un certain nombre de renseignements. Ce me fut facilité, Marie-Louise faisant partie des Femmes françaises, me mit en rapport avec Mme Henry, alors secrétaire locale, et puis, celle-ci me demanda de leur faire une conférence sur Madagascar et les femmes malgaches. Enfin, Mme Henry voulut se décharger de sa tâche et me demanda de la remplacer au secrétariat; c'était beaucoup de travail; il fallait rester en contact avec les adhérentes, nous en avions 90, s'occuper de la diffusion du journal, je tapais sur stencyls les convocations, les tracts, les compte-rendus que je faisais ensuite tirer à la ronéo; nous participions de temps en temps à des réunions extérieures, à Gennevilliers, à Orléans, etc...; il fallait alors louer un car bleu chez Robinet. Mon secteur s'étendait depuis Lozère jusqu'à Montdétour, Bures, Le Guichet et Orsay. Tout cela à pied bien entendu. Au 1er mai, nous vendions du muguet pour nous faire un peu d'argent. Nous avons une bibliothèque de prêt chez Mme Marriquot. Avec Mme Joly, nous sommes allées faire des campagnes de signatures contre la guerre alors "d'Indochine".

De plus, au parti, j'étais avec Pierre au comité de section; encore des réunions. Avec M. Joly cette fois, nous avons souvent été discuter avec les uns et les autres, entre autres, avec M. Barre, alors maire et Conseiller Général R.P.F.

A la caisse des écoles, avec M.Thevenon.

Nous sommes allés au Vel d'Hiv. pour des meetings en faveur des prisonniers malgaches.

Nous étions aussi au Mouvement de la Paix. Combien de fois sommes-nous allés au stade Buffalo à Montrouge avec entre autres, Pierre et Irène Joliot-Curie, puis au Vel d'Hiv. avec Yves Montand, Gérard Philipe, etc...

Aux élections municipales d'Orsay vers 1948-49, on me demanda de me présenter; j'étais donc sur la liste communiste avec Bertiaux, Mme Paillole, de Bernardi, etc...

Maman m'a bien souvent reproché toutes ces activités extérieures plutôt que de m'occuper de la maison et des enfants cependant que je m'arrangeais toujours pour être là lorsqu'ils rentraient de l'école et les réunions étaient à 21h alors que ceux-ci avaient dîné et étaient couchés.

Tout au début en octobre 194⁶, nous avons fait inscrire Jacqueline et Suzanne à l'école du Bd Raspail à Paris et Suzanne suivait en plus l'école de danse des Ballets du Châtelet (une idée de maman); mais en 1947, il y eut de grandes grèves, en particulier du chemin de fer, du métro, la ligne de Sceaux à cette époque était moitié métro, jusqu'à Massy-Palaiseau et puis SNCF au-delà; si bien qu'elles manquaient continuellement l'école; de plus, cela nous occasionnait des frais importants de transport et de cantine. Si bien qu'elles sont revenues avec les autres à Orsay.

Dès que ce fut possible, Alice voulut rejoindre ses frères et sœurs à l'école et toute la petite bande faisait le trajet maison-école du centre (seule école à cette époque), côté garçons, côté filles, et maternelle Bd Dubreuil, quatre fois par jour. Le soir nous avions même un camarade de classe d'Alice, de la maternelle, qui venait à la maison attendre le retour de ses parents vers 7h du soir, Jean-Claude Selz.

Il y avait dans notre coin une grande entraide, aussi bien au niveau des enfants que sur d'autres plans. C'est ainsi que nous allions chercher l'eau potable chez les Le Néran, à la gare; ils nous donnaient des cerises à l'époque de celles-ci; nous leur passions des vêtements devenus trop petits. Nous n'avions pas le téléphone aussi il arrivait qu'on nous appelât au café

./...

d'en face, chez Mme Pacalet qui venait nous chercher. Par contre, une année que la seule infirmière du pays était partie en congé, elle me demanda, sous la direction du Dr Laneuville, de faire une série de piqûres à sa maman, elle savait que je faisais toutes les piqûres des enfants et de ma cousine; il faut dire qu'en 1933 j'avais suivi les cours de la SSBM, société de secours aux blessés militaires, qui faisait partie de la Croix-Rouge, et que j'avais été reçue première à l'examen d'auxiliaires SSBM, ce qui m'a beaucoup aidée ensuite à Madagascar. J'étais même en 1934 affectée à la défense passive du 12e arrondissement, mais je n'étais plus en France lors de la guerre.

Je n'évoquerai que rapidement toute cette période : les fêtes de la Rosière, grandes fêtes pour les enfants avec manèges, etc..., leurs promenades à vélo, nos promenades à pied du dimanche; Jacqueline ayant passé son brevet est entrée à Paul-Bert. François après le certificat d'études, à Lavoisier.

En 1954, en juillet, on nous offre à Pierre et à moi, d'aller passer un mois de vacances en Roumanie. Pour les enfants : Jacqueline part à Crest chez sa grand-mère, Suzanne, Lucile et Pierrette vont à Chemillé; quant à François et Alice, ils vont en colonie de vacances, aux Bathes, près de Royan. La Roumanie, nos premières vraies vacances, la découverte de ce pays qui nous a beaucoup plu. Nous nous y trouvions avec des Allemands, des Polonais, des Tchèques, etc... juste au moment de notre Fête Nationale du 14 juillet. Ce fut extraordinaire; tous ont fêté notre fête nationale. C'est aussi pendant notre séjour là-bas que nous avons appris la fin de la guerre d'Indochine. Quelle joie pour tous. Et puis, huit jours avant notre retour en France, Pierre tombe malade, forte fièvre, il dut être hospitalisé à Bucarest; je dirais presque tant mieux, un autre de nos camarades, le Sénateur David, tombe malade aussi; si bien qu'ils partagent tous deux la même chambre. Dans les hôpitaux roumains, les visites ne sont autorisées qu'une fois par semaine, nous ne l'entendions guère ainsi. Agnès (la femme de David) et moi, après des démarches, nous obtenons l'autorisation exceptionnelle d'aller à l'hôpital tous les après-midis. Il fallait mettre des blouses blanches pour entrer dans les services. Pour Pierre, il s'agissait d'un abcès au rectum. Une anecdote : un jour, le docteur prescrit un lavement à David et des médicaments pour Pierre, mais si le Docteur parlait français, il n'en était pas de même de l'infirmière qui parlait hongrois et déjà très mal le roumain; si bien qu'elle voulait administrer le lavement à Pierre plutôt qu'à David et qu'ils eurent beaucoup de mal à l'en dissuader.

Ce séjour à l'hôpital prolongea notre séjour à tous quatre de quinze jours; nos camarades étaient repartis sans nous, d'autres étaient arrivés. Et puis le hasard fit que rentrés à l'hôpital ensemble, ils en ressortirent ensemble aussi; si bien que nous rentrâmes tous les quatre en France par le même avion.

A notre retour, il fallut récupérer les enfants et songer à notre déménagement, car dès le 10 octobre, nous quittions Orsay pour Paris : Bd St Jacques où nous avons obtenu un logement de quatre pièces dans un immeuble à peine terminé; nous étions les deuxièmes à y emménager après les Rabaté; les portes ne fermaient même pas; à l'intérieur de l'appartement il y avait encore des ouvriers qui terminaient certaines finitions; quant aux alentours de l'immeuble, rien n'était aménagé et lorsqu'il pleuvait, nous marchions dans la boue. D'un côté nous avons la prison de la Santé, de l'autre passait le métro aérien qui faisait beaucoup de bruit dès 5h 1/2 le matin et jusqu'à 1h du matin. Nous avons là un logement de fonction par l'Assemblée de l'Union française. Ce fut beaucoup mieux pour nous; tous pouvaient rentrer déjeuner à la maison; Pierre pouvait aussi rentrer dîner, même s'il avait une réunion après et plus besoin de ces attentes sur le quai de la gare. Seule Pierrette était restée chez sa grand-mère à Orsay pour y finir son année scolaire qui était celle du BEPC; elle revenait pour les week-ends. Nous nous sommes retrouvés dans cet immeuble un certain nombre d'élus, de parlementaires, de responsables, qui ont formé pendant toute cette période une équipe active et très militante. Ce fut pendant cette période, au retour de Roumanie, que Pierre dût entrer de nouveau en clinique pour être opéré d'un gros abcès dans la région du rectum; ce qui a nécessité des soins pendant trois mois avant que les chairs repoussent et que la plaie se cicatrise. C'est aussi pendant cette période qu'il y a eu la fameuse histoire de Jacques Duclos, les attaques contre les bâtiments du P.C. La garde à tour de rôle de ces bâtiments. Nous dormions avec le téléphone près du lit pour répondre aux appels, aller prévenir des camarades. Ce fut aussi à ce moment, lors d'un défilé vers la place d'Italie, alors qu'il était en tête, avec son écharpe tricolore, que Pierre fut matraqué à la tête; il dut se faire soigner une grande cicatrice au front qui est toujours restée. C'est aussi à cette époque qu'en tant que Secrétaire de l'Assemblée de l'U.F., nous étions invités chaque année à un dîner à la Présidence de la République, à l'Elysée, sous René Coty, et puis à plusieurs représentations données à l'Opéra, l'une en l'honneur de la Reine d'Angleterre et du Duc d'Edimburg, une autre pour le Président Tito et sa femme, une autre pour le Président de la République italienne, etc...

Alice est allée une année à l'école du Bd Arago puis elle est entrée au Lycée Claude Monet. François était toujours à Lavoisier. Après son BEPC, Pierrette était revenue avec nous pour aller au Collège Emile Dubois; Jacqueline, Suzanne et Lucile sont allées dans une école technique pour y apprendre, Jacqueline, la photographie, les deux autres, la chimie. Et puis les quatre aînées ont commencé à travailler.

Jacques Partie a Aubert (par un vent)

Suzanne s'est mariée le 29 mars 1958. En sortant de la maison, les prisonniers de la Santé criaient "Vive la mariée".

Jacqueline en a fait autant en octobre 1958.

Il faut rappeler que c'était la guerre d'Algérie. Avec Rouch, nous montions les étages du quartier pour faire signer des pétitions contre cette guerre.

Et puis ce fut la dissolution de l'Assemblée de l'Union française, le rattachement de Pierre au Ministère de l'Agriculture, tout en étant détaché pour travailler à la Faculté de Médecine avec le Docteur Ratsimamanga. Il faut dire aussi que notre salaire s'en trouvait substantiellement augmenté, ce qui améliorait notre situation.

En août 1960, Pierre est allé à Moscou participer au Congrès International d'Orientalisme.

En avril 1959, ce fut la naissance de notre premier petit-fils, Patrick; et en septembre de la même année, l'Assemblée Nationale récupérant les logements de l'Assemblée de l'Union française, il nous a fallu déménager à nouveau, pour un logement HLM de cinq pièces, rue de l'Abbé Carton. Nous ne quittions pas le quatorzième arrondissement. Là encore, l'immeuble était juste terminé mais non les alentours; il fallait passer sur des planches pour enjamber les tranchées creusées pour faire passer les canalisations; quant à la rue, nouvellement ouverte, elle se transformait en borborygme les jours de pluie. Le quartier était calme, nous y étions tranquilles.

Pierre rédigeait en collaboration avec le Docteur Ratsimamanga, son livre sur "Les Triterpènes", un ouvrage très important, quand il fit une paraplégie qui nécessita son hospitalisation à Broussais, où il passa les fêtes de Noël et du Jour de l'An 1961, jusqu'en fin janvier. Il fit une embolie pulmonaire, immobilité absolue, dans une grande salle d'une trentaine

de lits, des lits partout entre les fenêtres, sous les fenêtres, dans le centre de la salle; impossibilité de faire du ménage, de gros moutons sous les lits, des cafards, qu'on retrouvait le matin dans les verres; plusieurs morts pendant son séjour; on pourrait dire encore beaucoup de choses sur ce séjour à Broussais.

1962

C'est au cours de cette année que mon oncle Ernest nous ayant donné une certaine somme d'argent, voulant régler ses affaires vis-à-vis de Maurice, son neveu qui habitait sa maison, et Michette d'autre part ayant fait de même après avoir vendu l'Echassier à Cognac, nous avons acheté la télévision, une auto : une peugeot 304, puis une caravane. Ce qui nous a permis aux grandes vacances d'aller à Argelès passer un mois au bord de la mer avec Alice, François et Pierrette. Dans les années suivantes, nous sommes allés visiter les châteaux de la Loire, à Pâques; puis aux grandes vacances, nous sommes descendus dans le Languedoc par petites étapes visitant Limoges, Oradour s/Glane, Nontron, Brantôme, Périgueux, les Eyzies, Sarlat, Rocamadour, Gramat, St Céré, Tulle, Uzerche, etc...

Pendant trois années, nous avons aussi suivi les cures à Chatel-Guyon, rayonnant dans toute la région : Clermont-Ferrand, Riom, le Puy-de-Dôme, le Puy-de-Sancy, etc...

En 1964, à l'occasion d'un congrès à Trento, nous sommes partis en caravane avec Alice et son amie Christiane Rondin, passant par Crest, Serre-Ponçon, Briançon, le Col du Mont Genève, Turin, Milan, Bergamo, Brescia, Verone, Padoue, Venise, puis après avoir quitté Christiane qui rentrait par le train à Brescia, nous sommes allés à Trento après avoir contourné le Lac de Garde. Un voyage magnifique (on ne peut retracer en détail).

1964

Du 14 au 19 décembre, Pierre participa au Congrès d'Abidjan.

En 1967, Alice préparant sa thèse de 3ème cycle en Ligurie et ayant comme base de départ le camping de Loano, nous sommes allés l'accompagner en passant cette fois par l'autoroute du Sud, Nice, Monte Carlo, Menton, San Remo, Imperia, Loano. De là, nous sommes allés à Gênes, La Spezia, Pise, Livourne, Sienne, Florence, Parme, que de richesses !!

Le 13 décembre 1962, Lucile s'était mariée à la mairie du 14e arrondissement comme ses deux soeurs aînées. Il y eut de plus une cérémonie religieuse à l'église St Pierre de Montrouge, puis un repas à l'Hôtel Lutecia; le Docteur

Ratsimamanga y était venu, nous l'y avons invité, Lucile à ce moment travaillant dans son Laboratoire à l'Ecole de Médecine.

A partir de ce moment, il est plus difficile de suivre l'évolution des uns et des autres enfants, des petits-enfants qui naissent. Il ne restait plus en fait à la maison que Pierrette, François et Alice.

C'est à cette époque que Ratsimamanga créa son Institut de Recherches Malgaches, l'I.M.R.A., et qu'il demanda à Pierre de commander les appareils et d'organiser le laboratoire à Itaosy dans sa propriété. Il fallait prévoir entre autre un alambic, une broyeuse, une armoire à programmation, etc..., etc..., travaillant aussi avec l'Institut des Substances Naturelles de Gif. Nous partîmes donc en mission en août 1966. Nous logions à Itaosy, et tout en dirigeant l'installation des laboratoires, nous effectuions des tournées pour récolter des plantes. Nous partons donc avec une Peugeot 404, le chauffeur et Sylvain qui s'occupait des récoltes du drosera et de centella asiatica pour l'exportation en France, chez Laroche Navarron et nous partons vers Tulear nous arrêtant en route bien sûr pour faire partout des récoltes : Betroka, Beraketa; là commence cette végétation des épineux du Sud malgache, ces arbres presque sans feuilles, d'une couleur uniformément gris-bleuté. En fait de chemins, ce sont des pistes de terre; on perd notre route, on s'arrête dans un village pour la demander; nous avons la grande surprise de voir arriver plusieurs jeunes filles avec de magnifiques gâteaux, genre 4/4, bien levés, nous les proposant à acheter, ce que nous fîmes d'ailleurs. Nous avons su après qu'elles étaient d'une école religieuse et que c'était grâce au transistor et aux émissions de cuisine à la radio qu'elles les avaient confectionnés.

Nous nous y trouvions au moment de la Fête Nationale malgache et il était curieux de voir ces Antandroy vivant éparpillés dans une nature aride où vivaient seulement des troupeaux de boeufs, se diriger de tous les endroits vers la ville la plus proche pour fêter cette journée nationale car, grâce au transistor, ils se tenaient au courant des événements de leur pays et de l'étranger, ce qui n'était pas pensable avant. Il fallait les voir, les hommes tout nus, avec un simple pagne : le salaka, bien blanc, et un peigne de couleur dans les cheveux, avec leur lance; les femmes avec un lamba autour de la taille, souvent les seins nus.

Enfin, nous arrivons à Bekily-Betioky et Tulear; un hôtel tenu par des réunion-

nais, qui n'existe plus d'ailleurs. Le chauffeur et Sylvain vont de leur côté; nous rayonnons, nous faisons des récoltes; puis un jour en pleine nuit, on frappe à la porte de la chambre : c'était notre chauffeur qui était parti voir des parents avec la voiture, et la voiture était accidentée sur le bord de la route; nous devions en fait repartir le lendemain matin. Dans la nuit, il fallut que Pierre l'accompagne au commissariat pour les déclarations; le lendemain matin quand ils sont retournés à la voiture, on n'avait pas touché à notre presse à hercier mais on avait volé l'appareil de photo de Sylvain, la casquette du chauffeur et différentes choses.

1968. Le 16 juillet, François se mariait à Divajeu, un village près de Crest; la famille s'y retrouve. Le temps de revenir à Paris, de préparer nos affaires, le 28 juillet nous repartions à Madagascar.

Peu de temps après notre arrivée, nous apprenons la mort de tante Lucie à Chemillé.

Nous sommes toujours à Itaosy, à l'I.M.R.A.; tout en complétant les installations, nous reprenons nos tournées. Il faut dire aussi qu'Itaosy se trouve à 8 km de Tananarive et que dans ces conditions, je ne pouvais aller m'y ravitailler. C'était Arthur, avec sa 2 CV, qui faisait les courses pour tous; cela n'allait pas, quelquefois, sans problèmes; une fois, je lui demande de m'acheter de la ficelle, il me rapporte une pelote de laine et de quelle couleur !! il fallut beaucoup d'explications pour que le lendemain il me rapporte de la ficelle. Une autre fois, je lui demande un poulet; d'habitude, nous achetions des poulets tués et préparés; là, il me rapporte un poulet vivant. Je fis une drôle de tête. Il se confond en excuses : Oh ! Pardon madame, pardon madame! c'était une expression courante chez lui, qui m'énervait un peu; cependant il était bien brave; enfin, il alla lui-même tuer mon poulet.

Nous partons donc cette fois-là avec une jeep israélienne dont personne ne voulait car elle consommait 30 litres aux 100 km et était moins que confortable. Le chauffeur et le forestier qui nous accompagnaient s'installent à l'avant et nous voici à l'arrière; la banquette arrière n'était pas rembourrée et elle se trouvait en arrière des roues. Aucun montant pour se tenir; les bagages au centre, devant nos pieds : presse à hercier, nos bagages pour un mois de tournée; la route de Majunga est en réfection, nous passons souvent sur de simples pistes à côté de la route principale et nous sautons constam-

ment entre la banquette et la toile qui couvre la jeep, sans pouvoir se raccrocher nulle part et tout en essayant de maintenir en place les bagages avec nos pieds. 500 km aller, autant au retour; c'est infernal; nous sommes meurtris de partout. Pour comble de chance, en voulant cueillir une plante dans un marais, Pierre qui était en short se fait piquer à la jambe par une légumineuse à épines. J'essaie de désinfecter aussitôt que possible; le soir nous couchons à l'hôtel à Tsaramandroso -si l'on peut appeler cela un hôtel : une chambre avec deux lits dont un couvert de crottes de rats, des moustiquaires trouées et sales, un lavabo crasseux, ne fermant pas, de l'eau qu'il faut aller chercher dans un broc. La patronne, la mère Pallard, une grosse réunionnaise, qui ne bouge pas de son fauteuil; il faut même se déranger jusqu'à elle pour régler les frais d'hôtel.- Nous repartons le lendemain de bonne heure pour Marovoay, nous traversons en bac la betsiboka, jusqu'à Manaratsandry; là, nous avons une autorisation pour coucher dans une formation sanitaire car il n'y avait pas d'hôtel. A l'hôpital, pas de médecin, un simple infirmier qui lève les bras au ciel : "Mais, monsieur, tout est déguelasse ici!". Effectivement, après palabres, on nous transporte deux lits avec matelas dans la case qui sert pour les vaccinations et distributions de nivaquine. Nous nous sommes demandé un moment si nous allions nous étendre sur ces matelas, tachés de sang, de pus, etc... Heureusement, nous avons avec nous une couverture imperméable que nous avons étendue dessus.

Nous terminons nos récoltes et prenons le chemin du retour. Là, Pierre commence à avoir très mal à la jambe; celle-ci enfle et dans cette jeep, c'est impossible à supporter. Enfin, il passe à l'avant et nous arrivons de nouveau à l'hôtel; mais dans la nuit, la fièvre monte; il nous faut cependant repartir pour Majunga : 175 km. Il arrive épuisé; nous reprenons une chambre à l'hôtel de France et appelons un docteur : c'est le directeur de l'hôpital, un vieux français, parent de connaissances communes; il veut le faire hospitaliser mais Pierre refuse. L'hôpital est loin, il veut rester sur place pour continuer à diriger le travail; il a 41° de fièvre; le docteur vient régulièrement faire des piqûres de pénicilline. Pas question de prendre des repas à l'hôtel; j'achète moi-même : jambon, yaourts, fruits, que seuls il peut manger. Nous sommes dans une chambre climatisée mais seulement une porte fenêtre comme éclairage. Je fais donc l'expédition par mer de nos sacs de plantes. Je vais avec le chauffeur acheter au marché de nouveaux sacs. Je m'occupe du courrier et de demander de l'argent à notre compte de Tananarive; enfin, je fais ce que nous devons faire à Majunga avant de poursuivre notre tournée.

Lorsque la fièvre est tombée, l'enflure à peu près disparue, nous reprenons la route. Nous traversons l'estuaire de la Betsiboka sur un bac, jusqu'à Katsepe, un joli petit village de paillottes en bambous, qui sert de villégiature et nous partons des heures de marche en forêt. Et puis, le retour; nous couchons à Andriba, un hôtel tenu par un Malgache, mais propre, sans confort là non plus bien sûr. Passé Mahatsinjo, le chauffeur s'aperçoit que nous n'avons plus d'essence, aussi nous descendons toutes les côtes en coupant le contact; on s'arrête à une station forestière qui accepte de nous en donner un peu pour aller jusqu'à Ankazobe et nous demande de prendre avec nous un malade qui doit se rendre précisément à l'hôpital d'Ankazobe; et notre voyage se termine sans autre incident sinon toujours de sauter en tous sens.

Et puis, nous préparons une autre tournée, jusqu'à Ambila Lemaitso, pour des récoltes dans la forêt littorale et c'est juste avant de partir que nous apprenons la mort de Janine; nous étions bouleversés; je ne pensais qu'à cela; nous regrettions d'être aussi loin. Ce n'est qu'à la fin novembre que nous sommes rentrés en France.

C'est en août 1969 que nous allons à un Congrès à Prague; nous nous y retrouvons quelques jours avec Ratsimamanga; nous y restions plus longtemps; j'ai eu l'occasion de visiter Prague, ses musées, son Palais, transformé aussi en musée et qui recèle de grandes richesses; le cimetière juif, très curieux; ses maisons avec de grandes fresques, peintes sur les murs, son célèbre pont; toute cette ville pleine d'histoire.

En 1970, nouveau voyage à Madagascar en mars pour cinq mois; cette fois toujours à Itaosy; comme moyen de locomotion, une 2 CV en piteux état d'ailleurs; nous voici repartis vers Majunga, à Maevatanana; l'hôtel qui auparavant était un très bon hôtel est devenu tout délabré; c'est un indien qui le tient mais on ne le voit jamais; il reste dans son appartement au-dessus de la salle du restaurant; il se fait monter ses repas. Les chambres donnent de plein pied sur une espèce de cour en terre battue. Pierre qui secoue un peu la porte qui ne voulait pas s'ouvrir voit celle-ci tomber, rongée par les termites. Quant aux W.C. n'en parlons pas : une baraque avec des planches en mauvais état aussi, si bien qu'à chaque fois on se demande si l'on ne va pas passer au travers, dans la tinette. Au retour, nous tombons en panne : on fait d'abord du stop, puis on prend un car malgache pour aller jusqu'à Mahatsinjo où il y avait un hôtel; de là, on envoie un dépanneur pour la voiture; celle-ci nous rejoint enfin et nous repartons; arrivés dans

un endroit désertique, sans une maison, sans aucune ressource, nous voici de nouveau en panne. La nuit s'approchait, rien à boire, rien à manger, le chauffeur part en stop jusqu'à la ville de Mahitsy pour téléphoner à Tananarive de nous envoyer quelqu'un; nous étions à une cinquantaine de km de Tana.

La nuit était venue; nous étions dans le noir et nous attendions. Au bout d'un temps très long, une 4L arrive pour nous prendre, mais elle avait ordre de ramener aussi la 2 CV en panne et tous les bagages; le chauffeur installe donc un câble, quel câble !! combien de fois a-t-il cassé, impossible de le compter; à ce train là, nous arrivons à 10h du soir à Itaosy, sous une pluie battante; nous étions morts de fatigue et d'énervement, sans avoir ni mangé, ni bu, mais surtout nous pensions qu'il n'était pas possible d'infliger un tel travail à ces malheureux Malgaches, obligés tant de fois de raccomoder leur câble sous la pluie. Je précise qu'ils étaient au compte d'un Malgache.

Enfin, Potier annonce son arrivée avec sa femme, pour le 19 juin. ¹⁹⁷⁷ Il voulait faire une grande tournée. Pierre la prépare. Nous partons en avion pour Morondava, Tulear, Fort-Dauphin. Là, nous avons une voiture; nous partons pour Ambovombe, Tsihombe; nous voulions aller jusqu'au Cap Ste Marie mais nous n'avons pu aller qu'au faux Cap tant la route était mauvaise; nous ne pouvions pas aller assez vite. Sur la route, les tortues se promenaient. Nous avons au passage retenu à déjeuner à Ambovombe mais il était déjà très tard en passant à Tsihombe; nous allons au marché, essayant d'acheter quelque chose pour manger, mais rien; pas de bananes, pas de fruits sinon des figues de barbarie, nous en avons donc acheté; et quelques morceaux de canne à sucre; nous ne sommes arrivés à Ambovombe qu'à plus de 3h de l'après-midi. On nous avait préparé notre déjeuner : des langoustes; nous avons mangé avec bon appétit. Et puis, nous voulions aller à Ste Luce; à un certain embranchement, nous nous trompons de chemin et nous voilà embourbés ou plutôt nous nous retrouvons dans des ornières profondes remplies d'eau, calés sur une roche, les roues libres; il fallut transporter des pierres pour mettre sous les roues. Mme Potier au volant et nous poussant pour se dégager; enfin, nous arrivons à Ste Luce; nous avons quelques provisions pour déjeuner puisque nous partions pour toute la journée. On nous avait dit là-bas vous achèterez des huîtres, c'est très facile. On s'installe sur le sable au bord de mer et on avise trois gosses qui étaient là; mais comment leur demander des huîtres ?

Pierre ne savait pas comment cela se disait en malgache; après de vains efforts, les gosses disent "ny zhuitres" ?, ce n'était pas plus difficile et nous voilà partis à rire. Et les voilà partis en barque, sur des rochers nous cueillir des huîtres. De Fort-Dauphin, nous avons repris l'avion jusqu'à Manakara; là, l'aéroport est loin de la ville, aucun transport; heureusement, la postière qui venait chercher le courrier a bien voulu nous prendre avec nos valises. L'hôtel n'était pas formidable. Heureusement, Mme Potier, aussi bien que lui, prenaient tout du bon côté et plaisantaient de tout; c'était magnifique de faire cette tournée tous les quatre ensemble. De Manakara, nous avons repris le train pour Fianarantsoa, un très beau parcours aussi à travers la belle forêt de l'Est. A Tananarive, nous avons loué une voiture pour le temps que les Potier étaient là; elle nous attendait donc comme convenu à la gare de Fianarantsoa et nous sommes remontés par la route, nous arrêtant pour déjeuner à Antsirabé. Les Potier ont voulu voir et photographier l'ancienne mairie où nous nous étions mariés tant d'années avant. Le 2 juillet ils partaient pour La Réunion et l'île Maurice. Le 3 juillet ils repartaient pour la France; mais j'ai gardé de cette tournée un souvenir inoubliable et eux aussi.

En 1971, nous allons travailler au jardin botanique de Zurich avec le Professeur Markgraf. Nous logeons à l'hôtel Seidenhof, un hôtel modeste, où l'on ne sert pas d'alcools, mais très bien tenu. Le Professeur Markgraf nous invite chez lui à déjeuner, nous faisons connaissance avec sa femme. Ils habitent un petit pavillon dans la banlieue de Zurich. Ils peuvent s'y rendre soit en auto, soit par le train. Une des gares se trouvant à proximité du jardin botanique. Nos moments libres nous permettent de visiter la ville : son jardin zoologique, ses églises, ses musées, promenades au bord de la Limmat et du lac de Zurich; c'est une ville riche. Cette année, nous y étions allés en auto, nous arrêtant à Strasbourg où nous devions prendre des contacts au sujet de nos récoltes malgaches, à l'Université. Puis Colmar et Bâle.

En 1973, nous devions encore y retourner, toujours dans le même hôtel; cette fois-là, nous étions passés par le lac de Neuchâtel et Lucerne. Au cours de notre séjour, nous avons fait une belle excursion avec les Markgraf, au Sud du lac de Zurich jusqu'au lac de Zoug jusqu'à Arth, Schwyz et le lac des Quatre Cantons.

Nous y sommes retournés une troisième fois mais cette fois-là, par avion et nous en avons profité pour participer à une excursion organisée à Winterthur jusqu'à Stein sur les bords du lac de Constance et à la limite de l'Allemagne.

Nous sommes allés aussi au glacier du Rhône où il prend sa source.

C'est aussi cette année 1971 qu'à nouveau nous déménagions en juin.

Le 27 octobre 1969, Pierre avait été mis à la retraite administrative du Ministère de l'Agriculture; nous avons pour notre logement de la rue de l'Abbé Carton un surloyer maximum, du fait que nous avons cinq pièces et qu'une grande partie des enfants n'étaient plus à notre charge; aussi nous avons tout d'abord voulu acheter notre appartement, étant locataires depuis plus de cinq ans une loi nous y autorisait, mais l'Office HLM de la Ville de Paris s'y est refusé, prétextant qu'il eut été difficile de gérer cet ensemble avec quelques propriétaires au milieu de locataires.

Nous avons donc pensé, Jacqueline ayant quitté l'appartement du rez-de-chaussée de la rue Archangé à Orsay, à venir nous y installer près de maman qui habitait au premier étage. Mais il s'avéra difficile de disposer d'aussi peu de place, Pierre en particulier ayant besoin d'une pièce pour travailler et avoir sa bibliothèque. C'est alors qu'avec l'aide de Bernard, nous avons acquis ce logement de la Résidence rue A. Briand, ceci d'autant plus facilement que nous l'achetions à M. et Mme Thevenon, que nous connaissions très bien, Mme Thevenon ayant été la maîtresse d'école de plusieurs des enfants lorsque nous habitions Orsay précédemment.

Nous nous y sommes retrouvés tous deux seuls. François avait déjà quitté la maison puisqu'il était marié depuis 1968 et enseignait à Vercheny. Pierrette ne désirait pas quitter Paris; elle acheta elle-même par ailleurs un petit logement de deux pièces, cuisine et salle de bains dans le 12^e arrondissement, rue Montgallet, et Alice non plus ne désirait pas revenir à Orsay, enseignant à ce moment là à la Sorbonne; elle partageait un logement rue de Choisy dans le 13^e arrondissement avec son amie Myriam.

1972, en janvier, nous sommes allés au jardin botanique de Montpellier; là aussi j'ai pu largement visiter la ville.

X En fin mars, ¹⁹⁶⁴ Pierre est parti seul à Madagascar pour quinze jours, au Colloque International sur les plantes médicinales. Il y avait de nombreux professeurs de faculté de France; il y avait Mme Laroche-Navaron et Mme Alice Saunier-Seité avec son mari vivant encore à l'époque, et aussi les Ratsimamanga.

Vers le 15 juillet, nous sommes partis à Cuba voir Alice qui était à l'Université de Santiago de Cuba depuis le mois d'octobre précédent. Un voyage par le chemin des écoliers : d'abord Bruxelles, puis Amsterdam, un arrêt à Prague puis Gander à Terre-Neuve, au Canada et enfin La Havane où nous attendait Jean-Claude Selz, averti par Alice de notre arrivée en pleine nuit; enfin, il nous emmène chez lui où nous pouvons nous reposer avant de reprendre l'avion le lendemain pour Santiago; là, c'est Alice qui nous attend; elle est hébergée dans une maison commune où sont logés Allemands de l'Est, Bulgares, Tchèques, Russes, elle et nous aussi. Une cuisine commune avec une cuisinière cubaine. C'était les vacances, Alice, avec sa voiture (une Ami VIII) nous a donc fait visiter Santiago et ses environs : San-Luis, Puerto Bonatio, la Gran Piedra, Vinales, la plage des français, etc... Comme elle devait quitter cette maison commune pour avoir un petit pavillon à elle seule, nous sommes allés la visiter à Punta Gorda; nous nous réjouissions qu'elle soit plus tranquille et plus indépendante car cette vie en communauté offrait aussi quelques inconvénients. Nous avons ainsi passé quinze jours avec elle et nous sommes repartis pour La Havane. Là, nous étions logés dans un hôtel cubain où nous étions très bien. Nous sommes allés voir les Diatta et leurs enfants, lui travaillait aussi à Gif à l'Institut des Substances Naturelles. Nous sommes sortis ensemble; ils nous ont fait connaître un peu La Havane, une ville aussi qui a son charme et puis notre avion devait partir à 3h du matin. Luc vient nous accompagner à l'aérodrome à 11h du soir. Au moment du départ, il nous manquait un papier; impossible d'embarquer, nous voyons notre avion partir sans nous, et nous nous retrouvons sans logement à La Havane. Heureusement, nous avons pu téléphoner à Luc et Françoise qui nous ont hébergés très gentiment en attendant de régulariser notre situation à l'Immigration et nous sommes repartis une semaine après pour Prague et Paris.

Nous sommes allés passer un mois à Crest auprès de Michette; la petite religieuse qui venait lui faire des piqûres, nous a avertis qu'à son avis, elle devait avoir un cancer; aussitôt, nous la faisons hospitaliser à Crest pour examens. Nous voyons le Directeur de l'hôpital, le Dr Thiers, et nous lui exprimons nos craintes en lui demandant de faire faire un frottis. Elle reste une huitaine de jours à l'hôpital, nous revoyons le docteur qui nous rassure tout-à-fait. Cependant, il devenait évident qu'elle ne pouvait plus rester seule chez elle. Après des démarches, elle est entrée dans une maison tenue par des religieuses mais la place n'était libre que temporairement; il fallut chercher autre chose. On obtint une chambre dans le foyer attenant à l'hôpital; c'était des studios pour personnes valides, or quelque temps après, elle fit

une hémorragie avec perte de connaissance; c'est Mme Chalançon, venue la voir qui la trouva ainsi dans les toilettes; elle fut donc de nouveau hospitalisée puis Mimi et François la prirent quelque temps chez eux; mais cela ne pouvait durer; elle fit un séjour à l'hôpital de Valence; puis dans une maison de convalescence; là il fallait aller prendre ses repas au rez-de-chaussée lorsque la sonnette retentissait, mais elle ne l'entendait pas; et puis il y avait de longs couloirs, un ascenseur, elle se faisait gronder si elle arrivait en retard; là non plus, elle ne put rester. Nous avons fait tout le département qu'elle ne voulait pas quitter, pour trouver quelque chose. Rien de satisfaisant; elle alla dans une pension à Chaveyson; les enfants allaient la voir régulièrement. Puis elle voulut aller à Chateauneuf-du-Rhône où elle pensait retrouver une amie. Cette maison fut une catastrophe: six hommes et femmes mélangés dans une même chambre. Nous étions allés faire la cure de Chatel-Guyon; nous étions en caravane et nous sommes venus la voir. Elle venait de faire une nouvelle hémorragie; le médecin gynécologue de Viviers fut formel sur le diagnostic : il s'agissait d'un cancer. Elle fut soignée à l'hôpital de Valence puis à la clinique générale de Valence où elle devait mourir le 29 novembre 1973. Le jour de l'enterrement il faisait un très grand froid : -18° à Vercheny où nous avons couché ainsi que Bernard et Lucile; impossible de mettre en route une voiture; il fallut demander un taxi de Die pour aller jusqu'à Crest où nous avons retrouvé les autres enfants.

Le retour à Paris fut aussi très difficile. Entre Lyon et Châlon Nord, 21 poids lourds en travers de la route, ou retournés sur le côté à cause du verglas, puis de Beaune à Nemours un brouillard épais, on n'y voyait absolument rien.

Pierre part le 16 décembre 1973 à Cuba où il doit négocier des accords pour le CNRS. C'est le jour même où il part à Orly, où nous l'accompagnons Pierrette et moi, qu'Alice rentre définitivement; ainsi, nous prenons l'autobus à Orly pour aller l'accueillir au Bourget où elle arrivait.

Pierre, lui, rentre le 6 janvier 1974. En avril, c'est à Londres qu'il part en mission pour travailler à l'herbier de Kew. Il y part par le train et je le rejoins huit jours plus tard. Je prends le car à la gare du Nord pour Calais où je prends l'overcraft : 1h 40 de traversée; on arrive à Ramsgate où un car nous conduit à Londres; j'y retrouve Pierre à l'hôtel Glendower dans le quartier de South Kensington, tout près du Musée d'Histoire Naturelle,

du Musée Victoria et Albert; tout près aussi du Kensington Garden et de Hyde Park. Tantôt avec Pierre lorsqu'il est libre, tantôt toute seule, je vais visiter le Parlement, l'Abbaye de Westminster, la Tour de Londres et son pont suspendu, Trafalgar Square, la City, Buckingham Palace; nous faisons aussi une promenade en bateau sur la Tamise; nous allons visiter le jardin zoologique. Je me débrouille fort bien avec le métro. C'est aussi en métro jusqu'à Richmond que nous allons à Kew où se trouve un très beau jardin botanique. Beaucoup de pittoresque dans Londres, dans la City; les hommes d'affaires en chapeau melon et parapluie. A la Tour de Londres, les yeoman warders dont le costume, le chapeau à plumes, et la grande canne datent de 1552.

En juillet 1974, Pierre repart à Madagascar avec Potier pour y négocier des accords avec le CNRS. Pierre obtient l'autorisation d'y rester encore un mois pour des récoltes et dès le retour de Potier, je pars le rejoindre. Nous étions cette fois, installés à l'hôtel Colbert. Nous avons notre tente, des matelas pneumatiques, un minimum de camping, un petit camping-gaz à un feu; nous partons en 4L avec un chauffeur et Sylvain; nous recherchons surtout les habitats de divers catharanthus, tout en récoltant bien d'autres plantes aussi; nous nous arrêtons à Fianarantsoa, puis à Ambalavao; là, pendant que Pierre part trois jours à pied avec Sylvain vers Antambohobé dans l'Andringita, par des pistes, je vais moi-même avec la voiture et le chauffeur jusqu'à une station forestière, toujours à la recherche de catharanthus et puis aussi il fallait changer les papiers de l'herbier, des récoltes que nous avons déjà faites; puis nous repartons pour Ihosy et Ivohibe. Cette dernière partie de la route est épouvantable; souvent il nous faut descendre et pousser la voiture qui s'embourbe; heureusement qu'il s'agissait d'une 4L; puis une branche d'arbre plantée au milieu de la route nous indique qu'on ne peut plus passer mais aucune indication pour savoir si nous devons contourner sur la tanette à droite ou à gauche et si nous aboutissions de nouveau à la route; nous ne pouvions pas faire de vitesse; enfin, nous arrivons tout de même à Ivohibe et nous allons dans un petit village voisin plus près de notre lieu de récolte. Là, Pierre voit le chef du village; on installe notre tente au beau milieu du village, sur une place près d'une case où l'on nous donne deux pièces, une où s'installent notre chauffeur et Sylvain, l'autre pour y faire nos repas et mettre à l'abri nos récoltes; il faut dire que nous n'avions qu'une toute petite tente très légère de 6 kg tout compris. Le village se met en quatre, l'un pour nous donner une table, l'autre des chaises, l'autre une toile cirée pour mettre

sur la table. Il faut dire que ces cases ont une seule fenêtre fermée par un simple volet plein, sans vitre et de même, une porte pleine sans porte vitrée, qui lui fait face. Dans la journée, pour y voir clair, on doit donc laisser la porte ouverte. Ce fut une expérience extraordinaire; dès le premier jour, les petits gosses vinrent jusqu'à la porte nous regarder, puis, silencieusement, ils se glissaient à l'intérieur de chaque côté de la porte et ils me regardaient faire cuire notre repas sur l'unique camping-gaz posé à terre. Notre cuisine n'était pas compliquée; on ne trouvait pas grand chose; l'essentiel comme eux était le riz plus quelques oeufs que j'achetais au village, plus quelques boîtes de sauce tomate. Un peu plus tard, c'était les femmes qui arrivaient avec leurs bébés et se mettaient derrière les enfants; elles voulaient surtout demander des conseils, mais je ne parlais pas le malgache et j'étais obligée de demander à Sylvain de servir d'interprète et plus tard encore, presque à la nuit tombante, c'était les hommes qui venaient eux aussi; cela jusqu'à ce qu'il fasse nuit et que, pour allumer notre lampe de camping nous fermions porte et fenêtre à cause des moustiques. Il fallait aller jusqu'à la rivière pour aller chercher de l'eau; nous y faisions aussi notre vaisselle et notre toilette.

J'avais acheté des bonbons et des gâteaux, du chocolat pour distribuer aux enfants; nous donnions aussi dans certains cas quelques médicaments, surtout aspirine, nivaquine; même Pierre accompagna la femme du chef du village qui attendait un bébé jusqu'à l'hôpital d'Ivohibé; le médecin lui donna une liste de médicaments que la pauvre femme aurait bien été en peine d'acheter car ils représentaient pour eux une année de gain, aussi Pierre les acheta-t-ils. Nous avons ainsi appris que les femmes n'allaient pas accoucher à l'hôpital car sinon il leur fallait fournir du bois pour chauffer l'eau, de l'ouate, des pansements, etc..., etc... elles se contentaient donc d'accoucher chez elles avec une matrone; il ne fallait pas qu'il y ait de complications.

Les matelas pneumatiques se dégonflent, apparemment percés par des épines; on les fait réparer, mais la nuit suivante, ils sont de nouveau à plat; nous décidons de rentrer dans la case où se trouvait un vague lit : un cadre fait avec des branches d'arbres élaguées et un matelas de bousaka (d'herbes), mais lorsque nous voulons nous y allonger tant bien que mal, tout se décloue car au lieu de fixer les petits troncs d'arbre au-dessus du cadre, ceux-ci étaient fixés par en dessous, tenus seulement par des clous dont les têtes se trouvaient aussi en dessous. Une seule solution, rester assis sur nos

chaises, deux chaises pliantes en fer comme on en voit dans les jardins publics en France et les bras et la tête appuyés sur la table, mais impossible de dormir et puis, malgré nos survêtements, nous avons froid; à 4h du matin, nous allumons la lampe, nous préparons du café, nous prenons notre petit déjeuner et rangeons toutes nos affaires. Dès que le jour paraît, vers 5h 1/2-6h, nous allons réveiller notre chauffeur et Sylvain pour repartir vers Vondroza; là il existait un gîte d'étape (c'est une case de passage à la disposition des fonctionnaires en tournée); on y trouve un lit, avec draps et moustiquaire, une table, un banc. Dès notre arrivée, nous avons eu la visite de notre voisin tout heureux de notre venue et qui nous invitait à dîner. C'était un jeune instituteur coopérant français perdu tout seul dans ce bled et qui avait beaucoup de problèmes avec ses élèves qui avaient la gale et la syphilis, coupé de tout, sans recevoir de revues, de documentations. Trouver enfin quelqu'un à qui parler et qui lui donne des nouvelles, on le sentait vraiment heureux. Il aurait aimé que nous restions plus longtemps; enfin nous allâmes jusqu'à Farafangana et nous retournions sur Tananarive par le même chemin; il n'y en avait pas d'autre d'ailleurs.

Nous rentrons en France fin août et en septembre, nous partons pour Genève, à la réunion de l'AETFAT (l'Avancement des Etudes des plantes tropicales). Il y avait aussi Mr Leroy et sa famille, Mr et Mme Eymonin, etc...

Nous y visitons le nouvel herbier installé dans un bâtiment anti-atomique tout nouveau. Il y a aussi un très beau musée de l'horlogerie et puis enfin, le lac Léman.

19 74
En novembre, nous partons travailler à l'herbier de Bruxelles; nous étions en auto. Tout d'abord, l'Omnium chimique avait mis une chambre à notre disposition dans ses bâtiments; nous y étions très bien mais vite, nous en sommes partis car le jardin botanique était en dehors de la ville, juste à l'opposé et il fallait traverser tout Bruxelles avec ses encombrements; nous avons donc cherché un petit hôtel près du Palais des Expositions qui se trouvait à la périphérie, du même côté que le jardin. Il y avait au jardin une cantine où nous déjeunions et si je voulais aller à Bruxelles, j'avais un tramway qui passait et devant le jardin, et devant l'hôtel, et se rendait au centre ville. Nous y étions depuis une quinzaine de jours quand un soir, à l'heure du dîner à l'hôtel, les enfants nous téléphonent pour nous apprendre la mort de mémé Manor. Il faut dire, la pauvre, que déjà en 1947, en janvier, elle avait été opérée d'une hernie étranglée avec début de gangrène par le Dr Albert, à l'hôpital d'Orsay; puis vers 1968, un décrochement de la vessie

nécessita une délicate opération. Puis ce fut une décalcification du squelette; elle n'arrivait plus à s'occuper de ses affaires, les papiers à remplir, les questions argent, et l'année où de nouveau nous devons faire une cure à Chatelguyon en 1973, nous sommes obligés de chercher une maison de retraite qui l'accueille pendant notre absence. Là, alors qu'elle ne se levait plus, qu'elle s'alimentait difficilement, la directrice a réussi un vrai miracle en la nourrissant au biberon; le médecin venait la voir, elle se croyait à l'hôpital et elle obéissait; petit à petit, elle reprit des forces, un jour le docteur lui dit : il faut vous lever, vous mettre dans le fauteuil; à partir de ce moment, elle se leva et même plus tard, descendit l'escalier pour aller prendre les repas dans la salle-à-manger au rez-de-chaussée et sortit dans le jardin; puis elle eut une chambre donnant directement dans le jardin et elle ne voulut plus retourner chez elle. Un jour que nous l'y avions amenée, elle a regardé ses affaires, puis elle a demandé à repartir; elle y est restée un peu plus d'un an et s'est éteinte le 8 novembre 1974; elle avait plus de 90 ans.

Donc, il nous fallut prévenir de notre absence les collègues du jardin botanique et partir de toute urgence.

Après l'enterrement, nous sommes repartis pour Bruxelles.

1975. En septembre, Pierre part pour Singapour, travailler à l'herbier et au jardin botanique; il y reste huit jours; je prends le même avion huit jours après et le retrouve à l'aéroport de Singapour où il reprend mon avion pour continuer ensemble le voyage jusqu'en Nouvelle Calédonie via l'Australie : 31h d'avion depuis le départ d'Orly; l'impression est étonnante car les jours et les nuits dans ce sens sont moins longs car on va au-devant du lever du soleil. C'est d'ailleurs l'inverse au retour où l'on n'a qu'une longue nuit et un long jour.

A l'aérodrome de la Tontouta, Sevenet nous attend et nous partons pour Nouméa. Là, nous sommes logés par l'ORSTOM, dans une petite maison en bois, construite avec d'autres pendant la guerre pour les troupes américaines; depuis, on les a démolies; elles étaient très correctement aménagées. Nous étions tout près des bâtiments de l'ORSTOM et tout près de la plage de l'anse Vata. Ce qui est formidable à Nouméa, c'est que la ville est construite sur une presqu'île et que toujours, on arrive à la mer. Sur le Mont Coffyn s'élève une grande croix de lorraine. Dans la ville il y a ainsi

plusieurs petits monts d'où l'on a une très belle vue. Là, je fais mes courses, la cuisine, etc... et j'accompagne aussi Pierre qui travaille soit à l'ORSTOM, soit au laboratoire du CNRS au Montravel, un coin magnifique; on fait quelques excursions botaniques aux alentours. Avec les Mac Kee nous allons jusqu'à Yaté. La Nouvelle-Calédonie, c'est la terre du nickel.

Avec Sevenet, avec Clastres et des accompagnateurs, nous partons avec deux voitures faire pratiquement le tour de l'île et sa traversée au centre, Bourail, Poya, Koné, Koumac, Onegoa, Pouébo, Hierghene, Poindimié, etc...; à chaque étape, nous rayonnons alentours. J'ai gardé de cette île un souvenir extraordinaire : pas de moustique, on peu boire l'eau n'importe où, pas de maladies tropicales, pas de bêtes dangereuses. A Nouméa, il y a un aquarium d'eau de mer unique, avec tous les poissons des coraux si colorés et extraordinaires, avec les coraux, les anémones de mer, etc..., etc...

Nous avons fait une promenade sur le lagon; nous sommes allés jusqu'au phare Amédée. C'est une barque à fond plat, le fond étant une plaque de verre; on part d'abord avec le moteur, puis arrivés au-dessus des coraux, on arrête le moteur; on voit alors des milliers de poissons, des algues, des coraux, des anémones; c'est féérique.

En juillet 1975 a lieu le 12ème Congrès International de botanique à Leningrad. Nous y partons le 5 juillet en avion. C'est un congrès très important avec beaucoup de participants; il a lieu dans trois endroits différents de la ville. Nous avons choisi un hôtel de 2ème catégorie, le Moskovoskaya, où se trouvaient beaucoup de soviétiques; par contre, nous étions au centre ville, non loin de la gare, et non loin de nos activités. On ne peut pas dire qu'il y avait un grand confort; les W.C. étaient en commun et l'entretien laissait à désirer. C'était le moment où les jours étaient le plus long et à 10h 1/2 le soir, nous avions le soleil qui donnait dans la chambre. A minuit, le soleil disparaissait à peine à l'horizon qu'il remontait déjà; pas besoin d'éclairage dans les rues. J'accompagnais Pierre à certaines séances du Congrès; à d'autres, je visitais la ville, entre autre le Musée de l'Hermitage, un bâtiment grandiose renfermant des collections d'une grande richesse; j'y ai vu des services de Sèvres et de l'argenterie française comme je n'en ai pas vu en France. Des pièces des civilisations préhistoriques et antiques, des objets d'Orient, des oeuvres d'art de tous les pays.

Je citerai aussi le Palais d'hiver et le Palais d'été avec son jardin, la Cathédrale St Isaac, la place du Palais, la célèbre forteresse Pierre et Paul, le bâtiment historique de Smolny, le croiseur "Aurore" sur la Néva et les bords de la Neva.

Nous sommes aussi allés tous en excursion pour une journée tout près de Kronstat sur le bord du Golfe de Finlande, au Palais de Petrodvorets avec ses jardins, ses fontaines. Puis une promenade en bateau sur la Neva, enfin une visite au jardin botanique. C'est une ville qui m'a beaucoup plu; je m'y déplaçais à pied, en métro ou en tramway.

Nous avons eu droit aussi d'aller voir des ballets au théâtre.

Puis nous sommes repartis en avion pour Moscou où nous avons séjourné 4 jours. Nous étions logés à l'hôtel Rossia, un hôtel international de premier ordre au bord de la Moscova et non loin du coeur de la ville avec la célèbre Place Rouge, le Mausolée de Lénine, le Kremlin, le Goum, la Basilique de Basile le Bienheureux. D'autre part, le Mont Lénine avec l'Université, le parc des expositions avec son monument aux conquérants de l'Espace, la sculpture monumentale de l'ouvrier et la kolkoziennne et tous ses pavillons. La maison de Tolstoï et un célèbre Monastère. Quatre jours, cela permettait un aperçu de Moscou, mais nous étions très limités par le temps. Moscou s'étend sur une grande superficie, les maisons récentes n'y ont pas de caractère personnel. Le plus bel ensemble est certes la partie qui avoisine la Place Rouge et le Kremlin avec ses églises et leurs dômes dorés.

Au départ, un incident; nous avons failli rater l'avion. Le douanier tombe en arrêt sur deux aquarelles du jardin botanique que nous avons apportées avec nous, avec nombreuses photos de celui-ci, pour garnir un panneau dans le cadre du Congrès.

Il pensait que nous sortions là des oeuvres d'art de l'Union Soviétique et voulait nous les retirer de nos bagages; là encore il fallut parlementer avec un interprète et chercher le chef supérieur pour qu'il comprenne enfin qu'il s'agissait d'aquarelles malgaches que nous avons apportées avec nous.

En 1976, pas de grands déplacements sinon comme chaque année en août, aux Eyzies avec les préhistoriens et puis, en octobre, un séjour au jardin botanique de

Montpellier.

Depuis sa retraite administrative, Pierre était donc vacataire au CNRS; il avait la fonction de Directeur du laboratoire de l'identité des plantes et travaillait avec Lucile, tantôt à Gif, tantôt au Muséum. En fin 1976, ayant 65 ans, il fut là aussi mis à la retraite, donc plus question de mission à l'étranger, ni en France d'ailleurs. Le gouvernement malgache désirait tout de même la collaboration de Pierre, surtout Razafintsalama, pour son Institut de Recherches pharmaceutiques et aussi au jardin botanique. Donc nous décidons de payer nos voyages et nous partons le 4 décembre 1976 et jusqu'à fin février 1977. Dès notre arrivée, on nous installe dans la case de passage que Pierre avait lui-même fait construire pour les chercheurs de passage à Tsimbazaza, tout près du lac et nous nous retrouvons donc dans notre jardin, au milieu de tous nos souvenirs.

Après avoir réorganisé un certain nombre de choses, Razafintsalama nous demande d'aller dans le Sud pour y récolter des Didiéréacées, personne n'étant capable de le faire et un étudiant malgache les attendait depuis trois mois à Lyon pour pouvoir travailler. Nous partons donc en voiture, deux étudiants malgaches, nous deux et le chauffeur. Direction : Tuléar, avec bien sûr des arrêts en cours de route et d'autres récoltes. Avant Tuléar commencent des pluies dilluviennes, même dans la ville on pataugeait dans l'eau; il fallait vraiment chercher les endroits pour marcher ou traverser les rues. Là nous faisons des premières récoltes en montant le long de la côte vers Manombo, puis vers l'Onilahy, Tongobory, Epeda, Ampanihy et les environs. Vraiment, nous n'avons pas été gâtés; de la pluie et des orages continuellement, les rues en pente transformées en rivières pour aboutir dans des lacs au bas; trois gués à passer sur la Linta. La rivière commençait de monter, il fallait couper le moteur et faire pousser la voiture par des malgaches pour pouvoir traverser. Au bas d'un chemin, nous nous trouvons une fois avec de l'eau jusque dans la voiture. Enfin, nous faisons quand même nos récoltes dans ce Sud tellement particulier, avec sa végétation épineuse, pratiquement sans feuilles et de couleur uniformément gris bleuté. A un moment donné, nous arrivons dans un nuage de papillons qui volaient au ras de la route je n'avais jamais vu cela.

Une autre fois, je vois une plante avec ce qui me semblait plusieurs grappes de fleurs orangées au bout de branches ressemblant à une papilionacée, je m'approche pour en cueillir une, à ma grande surprise, tout s'envole, il s'agissait là encore de cicadelles, de jolis petits insectes orangés posés les ailes repliées.

Au retour, nous passons tant bien que mal le premier gué, mais au deuxième, la rivière était en crue et charriait des troncs d'arbres, inutile d'essayer de passer. Il n'y avait plus qu'à s'installer là, et attendre que la rivière baisse. Combien de temps, personne ne pouvait le dire.

Nous n'étions pas les seuls, des familles malgaches avec leurs charrettes bâchées attendaient aussi; d'ailleurs ils avaient dételé les boeufs, descendus les poulets, installé leur feu.

Quant à nous, nous n'avions rien à boire, et rien à manger sauf deux bananes. Enfin, après trois heures d'attente, nous pouvons essayer de passer; quelquefois il faut un jour ou deux jours. Et nous rejoignons Tuléar. Encore une petite expédition sur une montagne tabulaire qui domine aux environs; mais là, je reste à la voiture et laisse Pierre et ses deux étudiants aller seuls; il fallait escalader des rochers et faire un assez long parcours et d'ailleurs au retour, si Pierre avait bien tenu le coup comme on dit, les deux étudiants avaient eu beaucoup de peine à le suivre.

Il faut dire que le travail étant terminé, la perspective de refaire 950 kms en voiture avec ce temps, encore un gué à passer à Ranohira, sans possibilité de ravitaillement et d'hébergement sur ce plateau de l'Horombe, avec seulement des termitières, souvent en plein milieu de la route, ne nous disait rien; nous étions fatigués, il faisait chaud. Nous décidons de rentrer par avion et de laisser rentrer seuls nos malgaches beaucoup plus jeunes que nous et pouvant mieux se débrouiller dans ce pays. A Air Madagascar, nous demandons donc deux places; impossible, il n'y avait pas de place, tout était complet. Pierre se fâche, demande à téléphoner directement au Ministre pour lequel nous étions en mission. C'est formidable, nous avons eu aussitôt deux places; nous avons compris après que l'employé attendait qu'on lui donne un pourboire, comme il faisait avec les malgaches. Européen d'une part, voyant qu'on en appelait au Ministre d'autre part, il n'a pas insisté. Car lorsque nous sommes montés dans l'avion celui-ci était à moitié vide; nous avons d'abord pensé qu'il réservait des places pour l'escale suivante mais jusqu'à Tananarive, l'avion fut moitié vide.

A Tuléar nous avons eu encore cette fois-là deux incidents désagréables; le premier nous étions dans notre chambre quand en bas, dans la salle du café, il y eut une bagarre et tout cassait, enfin nous sommes restés dans notre chambre et après un certain temps, les choses se sont calmées.

Après avoir pris nos places avion, il était encore trop tôt pour nous enfermer à l'hôtel; nous décidons d'aller jusqu'à la mer, à la jetée où une année précédente nous avons vu un spectacle extraordinaire : des quantités de Bernard L'ermite, moitié enterrés dans le sable et à intervalles très réguliers et tous ensemble levant une de leur pince, la rabaissant et recommençant. Nous avançons jusqu'au bout de la jetée; nous avons vu en passant de jeunes malgaches qui s'ébattaient en contrebas et sur la jetée; à un moment donné, ils se rassemblent derrière nous et l'un d'entre eux passe en courant près de moi et tente de m'arracher mon sac. Il n'a pas réussi son coup, celui-ci étant sous mon bras et la poignée enfilée dans le bras. Ils se font très menaçants; Pierre voulait les disputer; je lui dis, non laisse les et dépêchons nous; vite je passe devant lui et enfin nous arrivons sur la route où se trouvaient d'autres personnes; j'avais eu très peur car j'avais à ce moment dans mon sac non seulement de l'argent, mais tous mes papiers, mon passeport, nos billets avion etc... je ne sais comment nous nous en serions sortis s'ils avaient pu nous le voler. De ce jour j'ai gardé une très mauvaise impression de Tulear.

En plus des Didiéracées, nous avons bien sûr fait d'autres récoltes et en particulier l'Aloe vahombe, sujet d'étude à l'Institut Pasteur, à l'Université, des D.E.A. des études à Gif et à Villejuif.

Nous voici de retour à Tsimbazaza. Habitent aussi à Tsimbazaza le Ministre de la Recherche Scientifique pour lequel nous étions là, le Dr Tiandraza. Nous avons tout de suite sympathisé; il était très simple, très au fait des problèmes de la Recherche, il avait exercé en France, à Ste Geneviève des Bois, il était marié avec une infirmière française, aussi sympathique; ils avaient une fille d'une dizaine d'années vraiment très mignonne et un petit garçon plus jeune. Il arrivait le soir que le Dr Tiandraza vienne frapper à notre porte et nous invite chez lui soit à déjeuner, soit à dîner.

Nous avons eu là plusieurs visites dont celle de notre ancien dessinateur à Tsimbazaza que nous avons déjà retrouvé chez le Dr Ratsimamanga.

Pierre lui propose de faire des dessins à la plume d'Apocynacées pour sa révision des Apocynacées et il accepte. Il en fait un certain nombre puis disparaît. Il réapparaît un mois après, soi-disant qu'il était allé au lac Alaotra; aussi il n'a pas tout fini ce que Pierre lui avait demandé. Nous lui avons laissé de l'argent pour les quelques planches à terminer et leur expédition mais nous ne les avons jamais eues.

./...

Pierre s'occupe donc du réétiquetage des plantations de Tsimbazaza, de l'herbier. Nous partons faire une petite tournée au lac Alaotra pour initier quelques Malgaches dont Philippe Rasoanaivo, un professeur femme de lycée en sciences naturelles qui voulait travailler à l'Institut de Recherches d'Androhibe, ensuite, elle a changé d'avis; puis un coopérant français qui s'était joint à nous. Nous partons par le train; entre Moramanga et l'Alaotra, on se demandait vraiment comment le train restait sur ses rails tant il sautait et bringuebalait. Nous logeons dans l'ancien foyer des étudiants, abandonné, car l'école avait été fermée; seule restait la bibliothèque; là, une surprise agréable : plus de moustiques, plus de chiques malgré l'abandon et les chauve-souris qui s'y étaient plus ou moins installées; pas besoin de moustiquaire, quel changement; il faut dire qu'il y avait eu une grande campagne de D.D.T. Par contre, l'eau était toujours rouge et on ne savait en se lavant si en fait on n'était pas plus sale qu'avant. Nos Tananariviens n'en croyaient pas leurs yeux et étaient écoeurés.

Nous partons tout une journée en expédition en remontant un moment le cours d'une rivière, parfois en équilibre sur des rochers. Lorsque nous rentrons à la station dans la soirée, nos deux Malgaches n'ont même pas eu le courage de venir poser leurs affaires à la chambre; ils sont restés en route au petit village d'Ambatosoratra où nous prenions nos repas dans un petit restaurant malgache.

En rentrant à Tana, Philippe a dit qu'on avait fait une tournée fatigante de 50 kms alors qu'on en avait fait la moitié. Quant à notre professeur de sciences naturelles, elle a dû prendre un congé de deux jours.

Donc à la station, nous y avons trouvé le directeur, un ancien élève de Pierre, Marc Botomonza; comme il le lui a rappelé, il gardait avec précaution l'herbier fait par Cours et par Pierre; malheureusement, il n'avait aucun moyen de désinfection et un certain nombre d'échantillons tombaient déjà en poussière. Nous en avons fait le tri et en avons signalé l'existence à Tana en rentrant pour le faire transférer au jardin botanique, ce qui n'a jamais été fait; il fut perdu de ce fait.

De plus, Botomonza gardait et entretenait avec soin toute la collection des riz : 2.000 variétés, dont la direction à Tana ignorait même l'existence.

On vient enregistrer à Tsimbazaza une interview de Pierre sur l'histoire des syndicats malgaches.

Le 2 février, Gisèle lui demande de faire une conférence publique le soir au lycée Rabéharivelo, sur l'ethnobotanique.

Un samedi après-midi, nous décidons d'aller visiter le petit musée installé au rez-de-chaussée du bâtiment de l'Académie malgache, situé dans Tsimbazaza, pratiquement au pied de notre ancienne maison. Il y a là une salle consacrée à l'histoire naturelle, surtout la zoologie et une autre d'ethnographie. C'était donc un jour ouvert au public puisque le jardin lui est ouvert les jeudi, samedi et dimanche. Il y avait là, vers l'entrée comme toujours, quelques petits marchands vendant des bonbons, des cacahuètes, etc... Une des marchandes vient à nous et demande : Mr Boiteau ? Pierre lui répond : oui. Elle nous dit "vous ne me reconnaissez pas ? je suis la soeur de Jeanne". Jeanne était notre petite ramatao qui s'était occupée des enfants, jusqu'à sa mort peut-on dire. Sa fille avait attrapé une méningite; elle-même attendait un bébé et l'avait aussi attrapée et malgré les soins à l'hôpital Befelatana, elle devait mourir alors que sa petite fille survivait, mais handicapée. C'était donc sa soeur qui venait ainsi se rappeler à nous et nous faire connaître la fille de Jeanne qui l'accompagnait. Elle ne demandait rien, ne désirait rien d'autre que de venir nous parler, nous parler de ce temps déjà ancien. Nous avons été émus car j'aimais bien Jeanne et elle était très attachée à la maison et très dévouée aussi.

Un vieil ouvrier du parc qui y travaillait encore est venu aussi nous souhaiter la bienvenue.

Durant ce séjour à Tsimbazaza, nous avons eu comme cela plusieurs témoignages qui prouvaient que les malgaches avaient gardé de nous un bon souvenir et peut-être du regret de ce temps.

Enfin, pour le jour même de notre départ (notre avion était à 20h 1/2 à Ivato) il fut demandé une dernière conférence à Pierre. Là aussi ce fut extraordinaire ; elle avait été organisée par trois de ses anciens élèves de la première promotion du PCB dans le cadre même de l'Institut d'Hygiène Sociale, où ses cours avaient lieu à l'époque : trois élèves, d'abord Rahandraha qui était à ce moment là Recteur de l'Université, Rabenoro, Président de l'Académie Malgache, et un troisième dont je ne me souviens plus le nom, occupant aussi une haute fonction et tout cela présidé par le Dr Ratsimamanga, sa femme était là aussi. Avant la conférence proprement dite, ils ont tenu à présenter Pierre au public très nombreux, en majorité des étudiants. Une séance très chaleureuse.

A la sortie, un malgache s'approche de moi et me dit : "Vous me reconnaissez ?". "Bien sûr, lui dis-je, bonjour Rason". C'était notre ancien préparateur au laboratoire de Tsimbazaza. Sa figure s'est épanouie, il était vraiment heureux de ce que je l'ai reconnu.

Précédemment à Itaosy, une autre année, c'est un autre qui nous posa la même question, mais là, je ne l'avais pas reconnu. "Je suis Tsaka, vous ne vous souvenez pas de moi ?". "Et si je me souviens bien, mais vous avez changé et je ne vous aurais pas reconnu". En effet, c'était alors un jeune homme mince et nous avions devant nous un malgache gros et gras. Il nous demanda des nouvelles des enfants, de Jacqueline en particulier.

En août 1977, nous sommes allés comme chaque année aux Eyzies.

1977
Puis en septembre, Pierre est parti pour le colloque sur les plantes médicinales et le cancer et le cinquantenaire de l'Académie malgache. C'est Alice qui l'a accompagné. Elle était très émue et heureuse de connaître enfin ce pays où elle était née et la maison de sa jeune enfance dont lui parlait ses soeurs.

Tout s'est très bien déroulé, le colloque intéressant, les visites aussi; ils sont même allés jusqu'à Fort Dauphin et enfin Pierre a eu la joie de se voir attribuer une décoration jamais attribuée à un étranger : celle de Commandeur de l'Ordre National malgache et d'être reçu par le Président Ratsiraka.

Il a été élevé à titre posthume au grade d'Officier.

En novembre, un groupe d'étudiants malgaches de Grenoble avec Vohita organisait une exposition sur Madagascar à Grenoble. Il avait demandé le concours de Pierre et aussi qu'il fasse une conférence. Nous étions partis à Crest, nous y sommes donc allés de Crest; Alice était avec nous. Nous les avons aidés pour monter cette exposition et Pierre y a fait sa conférence.

Pour fêter sa décoration, Pierre avait organisé un lunch à la cantine du Museum où étaient invités, la famille, les amis, les collaborateurs et l'Ambassadeur de Madagascar.

Pour Noël 1977, nous nous retrouvons tous avec beaucoup de plaisir chez Lucile. François, Mimi et les enfants étaient venus passer les vacances de fin d'année à la maison. Nous étions sortis ensemble. Tout allait normalement et François et les siens repartirent le 2 janvier. ./...

Juin 1978

Péatier, un ancien camarade de régiment de Pierre à Tananarive, nous annonce sa visite pour le samedi 14 après-midi. Il était marchand de meubles à St-Etienne, il venait au Salon du meuble et par une connaissance commune, il avait retrouvé notre adresse. Il faut dire que nous l'avions revu une seule fois, en 1939, où nous avons déjeuné chez lui; c'était à Pâques, et nous allions à Crest par le Col de la République; nous étions avec les quatre filles en Juva IV. Depuis ce fut la guerre et nous nous étions perdus de vue. C'est extraordinaire d'ailleurs car, très peu de temps après sa visite avec sa femme, celle-ci nous apprenait sa mort très rapide.

Enfin, ce jour là, Pierre n'était pas bien, mais il n'était pas question de pouvoir les joindre, ni de remettre cette visite; mais il souffrait et était resté allongé dans sa chaise longue. Dans la soirée, après leur départ, nous avons appelé le Dr Michaut; il était en consultation et nous a dit qu'il viendrait donc après celles-ci, bien que ce ne fut pas son tour de garde. Il est donc venu vers 20h30 et tout de suite, a diagnostiqué une occlusion intestinale; et, avec notre accord, a téléphoné aussitôt à la Clinique du Bois de Verrière pour faire immédiatement des radios et un examen plus approfondi. J'ai téléphoné à un taxi, il était déjà 10h du soir; il est parti seul, car pour moi, comment revenir à cette heure là ?

Arrivé à la clinique, il fut reçu par le Directeur lui-même, qui l'a examiné et l'a fait hospitaliser. Pierre m'a donc téléphoné pour me donner ses coordonnées et que je puisse aller le voir dès le lendemain. Les jours suivants, on l'a traité pour réduire cette occlusion et cela avec succès; c'était nécessaire pour faire une radio plus approfondie bien que le diagnostic de cancer ait été établi dès les premiers examens et que le Dr Michaut m'en ait informée; mais on pouvait envisager l'opération, sans précision. Pendant ces quelques jours, les enfants et Mr Potier, Mr Dat Young, sont venus lui rendre visite; bien sûr, j'y passais tous les après-midi.

Malheureusement, le dimanche 22, ce fut de nouveau l'occlusion; il fut mis sous perfusion et sous tubage et le 24, on dut l'opérer à chaud.

Quand je suis arrivée à la visite, il n'était pas encore revenu de la salle d'opération. Puis, lorsqu'on l'a remonté, c'était très impressionnant; il était secoué par des soubressauts et sa température était basse; il fallait le réchauffer et c'est à peine s'il a repris connaissance avant que je doive partir.

./...

Les jours suivants, il n'était pas question de visites, sauf la mienne; mais dès que j'arrivais, que je lui avais donné quelques nouvelles de la maison, du courrier et pris des siennes, il s'endormait et je restais là près de lui, simplement en surveillant les perfusions, les transfusions et que la pompe pour l'aspiration par tubage fonctionne. Aussi, le troisième jour, je lui ai demandé si ma visite le fatiguait; s'il voulait que je reste ou que je parte et il me dit textuellement : "Oh non ! quand tu es là, je me sens en sécurité et c'est le seul moment où je peux me reposer". J'ai été profondément touchée de ces paroles, de cette confiance, de cette communion et je lui en étais reconnaissante.

Il faut dire que ce n'était pas rien que tous ces tubes qui le réduisaient à l'immobilité. Il craignait toujours qu'un mouvement ne fasse se déplacer l'aiguille et transperce la veine, puisque nuit et jour il était sous perfusion, tant pour la nourriture, il ne pouvait rien prendre par la bouche, que pour administrer des médicaments, que pour les transfusions sanguines et d'autre part, ce tube passant par le nez, venant de l'estomac pour le débarrasser des mucosités et sucs gastriques. De plus, il fallait que le débit des flacons soit régulier, ni trop lent, ni trop rapide; il fallait surveiller la fin des flacons. Tout cela le tenait inquiet et l'empêchait de se reposer, bien que les infirmières viennent régulièrement le contrôler.

J'apportais donc un tricot ou un livre et restais là, sans parler, le laissant se reposer, interdisant toute visite, même des enfants, car alors il se trouvait obligé de parler, et il ne le désirait pas, mais seulement se reposer. L'intestin avait tout de même été reséqué de 68 cm!!

Ce ne fut que vers le quinzième jour, lorsqu'on a pu commencer à lui faire prendre un peu de nourriture et de boisson par la bouche, un régime sans résidus, très léger et qu'on a pu enfin le débarrasser de tous ces tubes, que les enfants ont pu venir le voir, ainsi que quelques parents et amis; mais, sans rester très longtemps. Un dimanche après-midi, nous avons eu la surprise de voir arriver le Dr Michaut. Ses enfants n'habitaient pas très loin de là et il avait pris un moment sur son rare temps disponible pour venir rendre visite à Pierre; cela nous avait tout de même touchés. Déjà il était venu assister à l'opération.

Enfin, son état s'améliora, ses forces revenaient tout doucement. Il essaya même de descendre les escaliers; il voulait voir s'il pourrait le faire à la maison; cela faisait un mois et il avait hâte d'y rentrer. Il en parla donc au

./...

1978
 Dr Berthelot qui me fit confiance. Il demanda à l'infirmière de me montrer où faire les piqûres car il y en avait à faire trois par jour à 8 heures d'intervalle chacune, soit à 7h, 15h et 23h, ceci pendant 15 jours. C'était des piqûres sous-cutanées, anticoagulantes en premier lieu. J'avais d'ailleurs fait beaucoup de piqûres intramusculaires mais c'était la première fois que je faisais des sous-cutanées et puis il fallait les faire au bas ventre. Il rentra donc à la maison le 24 février et il était régulièrement suivi par le Dr Michaut. Au début, il lui fallait rester allongé; il allait de son lit à la chaise longue; pas question d'aller se promener au jardin. La lecture ? arrivé à la fin d'une page, il ne se souvenait plus du début. Cela le contrariait d'ailleurs, mais peu à peu, tout revint lentement.

Fin mars, on devait faire une visite au Dr Pouillard, à la Fondation Curie à Paris. Ce jour là, il y avait de la neige et du verglas; on demande une ambulance qui déjà arrive en retard, et nous voilà partis par l'autoroute du Sud. Arrivés à la hauteur d'Arcueil, nous voilà en panne. L'ambulancier obligé de garer l'ambulance sur le côté de l'autoroute et le voilà parti à pied pour rejoindre Arcueil et y chercher du secours. L'ambulance arrêtée, plus de chauffage; il faisait très froid. Heureusement, il y avait tout de même une couverture; mais le temps était long sur cette autoroute avec toutes les voitures qui défilaient. Enfin, une autre ambulance arrive pour nous prendre. Il fallut faire le transfert d'une ambulance à l'autre et nous voici repartis. C'était bien de la fatigue pour Pierre surtout qu'à l'Institut, il a fallu encore attendre et puis rendez-vous fut pris pour le mois suivant. On téléphona pour qu'on vienne nous rechercher mais l'ambulance étant en panne, on nous envoya un taxi; c'était la femme de l'ambulancier; il fallait absolument qu'elle revoie son mari qui était vers Bourg-la-Reine et au lieu de prendre l'autoroute, nous voici sur la Nationale 20. De plus, elle avait pris avec elle un petit jeune pour l'aider, dont les parents habitaient aux Ulis et nous voici repassés par les Ulis pour l'y déposer. Toutes les plantes étaient givrées. Enfin, nous avons mis beaucoup de temps pour rentrer et n'étions guère heureux.

C'est donc un mois après, qu'ont commencé les visites régulières à Curie, le traitement chimiothérapique, les analyses, les perfusions, trois toutes les cinq semaines, etc... La première fois, il était pour ces perfusions, retourné à la Clinique du Bois de Verrières, mais il fallait attendre; c'était très fatigant. Ensuite, ce fut la petite infirmière, Mme Bouzeskoul, qui venait les faire à la maison. Là, je pouvais les surveiller et même les défaire si elles étaient terminées avant son retour. Ces perfusions !! le deuxième jour, cela provoquait

des vomissements. Et au fil du traitement, on voyait le nombre des globules rouges diminuer, et les globules blancs et les plaquettes, ce n'est pas très drôle. Enfin, cependant, dans l'intervalle, il reprenait peu à peu des forces. Au début, il ne pouvait même pas lire; il ne se rappelait pas ce qu'il lisait; puis, il put commencer à aller un peu dans le jardin et petit-à-petit, à allonger ses promenades. Au bout d'un an, en février 1979, on arrêta le traitement et en mars 1979, nous repartons pour Madagascar. Tout allait très bien.

Il faut dire que le 23 décembre, Pierrette se mariait et que pour Noël, toute la famille se retrouvait chez elle, Bd Péreire. Cette année là aussi, François et les siens étaient venus pour les vacances de Noël.

Le voyage pour aller à Madagascar fut assez pénible. Dès le départ à Orly, on nous fit rentrer dans la salle des départs, elle était bondée, toutes les places assises occupées et pour comble de chance, 1h de retard pour le décollage. Donc plus d'une heure debout, sans pouvoir bouger, nous étions déjà fatigués dès le départ. Puis comme toujours la nuit à passer dans l'avion sans pouvoir dormir, le décollage, prendre de l'altitude, le repas du soir, on arrive à Marseille, atterrissage. On repart il est minuit passé, temps de reprendre la ligne de vol. On passe un film, lorsqu'enfin on éteint les lumières, on somnole un peu mais à 6h, on arrive sur Djibouti, tout recommence : atterrissage, arrêt, redécollage, le jour arrive et à 11h on est à Ivato. Lorsque l'avion est arrivé, au moment de descendre, on reçoit un message comme quoi on nous attendait dans la salle d'accueil. Arrivés donc près de l'aérogare, nous demandons où se trouvait la salle d'accueil à une hôtesse de l'air; elle nous répond qu'il n'y en avait pas; le temps qu'on parle, tout le monde était passé devant nous et dans un boeing 747 complet, il y avait 150-200 personnes, nous nous retrouvons à faire la queue partout : pour les passeports, pour les carnets de santé, pour la douane, pour les déclarations d'argent, etc...

Pierre n'en pouvait plus. Il tremblait. J'ai cru qu'il allait faire une attaque. Je me suis demandé s'il ne vaudrait pas mieux repartir tout de suite, mais comment ? Enfin, il s'est assis dans un coin. J'ai continué seule les formalités. Tout cela nous a d'ailleurs valu de nous tromper dans le décompte de notre argent ce qui nous a créé quelques ennuis au moment du retour mais tout s'est arrangé grâce à Gisèle.

En arrivant dans le hall d'entrée, nous apercevons enfin Rahandra. Pierre s'assoit pendant qu'il m'aide à aller retirer les bagages et passer la douane. Il nous emmène d'abord au foyer militaire de Fiadanana; on nous donne une chambre

puis on va déjeuner à la cantine du foyer; mais vite, nous nous rendons compte qu'il ne nous sera pas possible d'y rester. Il y a là des familles de militaires avec de jeunes enfants, les W.C. qui sont en commun sont très malpropres, les sièges détériorés. Les douches communes : pas une chaise, pas une pathère pour accrocher ses vêtements, ses objets de toilette; ne parlons pas des odeurs. Dans la chambre, pas de table pour travailler, un éclairage minimum. On ne peut penser vivre là trois mois dans ces conditions, surtout Pierre étant réceptif à toutes les maladies.

La maison de Tsimbazaza était habitée en permanence. Rahandraha nous emmène au Soli-Motel. C'est un hôtel très bien, la chambre est correcte avec W.C. et douche, mais c'est la même chose, c'est bien en touriste, mais pas pour travailler; de plus, cela revient cher à l'Université qui paie la chambre et pour nous aussi qui payons la pension. De plus, trois mois de nourriture à l'hôtel cela ne nous convenait pas; on ne pouvait pas suivre un régime dans ces conditions; de plus ce n'était pas ce qui avait été convenu au départ. Enfin, un logement qui appartenait à l'Université étant libre à Ankadivato, deux jours plus tard nous emménagions enfin dans un appartement à nous. Nous avons cette fois largement de la place : 4 pièces, cuisine, salle de bains, W.C. plus une petite terrasse avec un lavoir plus un vide-ordure. Nous pouvions aller à pied jusqu'à la poste, la banque, le zoma à vingt minutes environ, un libre service tenu par des chinois à proximité, c'était parfait. Sauf qu'au bout de quinze jours, il a commencé à faire très froid, l'appartement ne recevait jamais le soleil; heureusement, il y avait dans la grande pièce une belle cheminée; nous en avons été quitte pour faire rentrer du bois de chauffage et faire des feux de cheminée.

Nous n'étions pas venus cette fois dans la perspective de faire des tournées mais pour Pierre, des cours à l'Université, suivre six étudiants à préparer leur D.E.A., leur donner des sujets de thèse, faire des conférences et aussi aider Rahandraha qui avait été nommé à la direction de Tsimbazaza : établir des projets à courts et longs termes pour faire redémarrer Tsimbazaza qui avait déjà beaucoup baissé, prévoir de nouveaux aménagements, etc... Tout allait très bien, il y avait une bonne ambiance. A l'Université où nous avons fait deux excursions avec les étudiants. Un accord parfait avec Rahandraha et des projets bien établis. Avec Gisèle, au Ministère de l'Agriculture et des Arts révolutionnaires un projet de réédition du livre de Pierre "Contribution à l'Histoire de Madagascar". Il faut dire que ce livre était au programme des étudiants de l'Université et qu'il n'y en avait en tout et pour tout qu'un seul exemplaire.

Notre ancien dessinateur Marc Rabarijaona était venu nous trouver, nous nous étions mis d'accord pour qu'il fasse 300 aquarelles de plantes médicinales pour illustrer à part le "Précis de Matière Médicale Malgache" que Mr Balanche à la librairie de Madagascar avait accepté avec enthousiasme de publier. En un mois, Marc nous avait fait 15 planches très satisfaisantes.

Le Recteur de l'Université nous avait demandé de revenir l'année suivante pour continuer les cours. Tout était donc bien parti, bien entrain lorsque nous avons quitté Tana le 1er juillet pour rentrer en France.

En août, nous allions comme d'habitude aux Eyzies où nous retrouvions des amis, des habitués et où avaient lieu à la fois des cours de préhistoire, des journées de conférences, Pierre en faisait toujours une aussi, nous participions à des visites de grottes préhistoriques, à des fouilles. Nous étions à l'hôtel du Centre aux Eyzies mais à midi, nous prenions nos repas à Sireuil, à la cantine. Chaque année aussi il y avait un repas amical, souvent un méchoui, qui réunissait tous les participants.

En octobre, nous sommes allés à Crest voir les enfants qui venaient d'emménager dans une agréable villa.

En décembre, ce sont eux qui sont venus passer les vacances de Noël.

Mais le dimanche d'avant, nous devions aller passer la journée à La Place chez Pierrette et dès le matin au départ, Pierre s'est plaint d'une douleur du côté du foie, cela a duré toute la journée. Il n'a pas voulu aller voir le docteur; cela s'était atténué les jours suivants; les enfants sont venus; nous sommes sortis ensemble.

Dès le 16 janvier, nous devions revoir le Dr Michaut pour avoir des ordonnances avant notre départ pour Madagascar au début mars. Puis il avait une visite de contrôle avec le Dr Berthelot le 12 février comme chaque année. Puis, le 16 janvier une visite au Dr Pouillard à la Fondation Curie avec série d'exams il avait bien signalé ce point au foie qu'il avait eu et qui revenait un peu de temps en temps, mais les médecins n'ont rien trouvé qui empêche notre départ pour Tana.

Nous partîmes donc le 1er mars.

1980

./...

Dès avant notre départ, nous savions déjà que Marc avait abandonné les aquarelles, cependant qu'il avait demandé un contrat écrit qui l'engageait à les faire et qui engageait Balanché à lui payer le prix convenu et nous-mêmes à lui donner une somme complémentaire à la fin du travail et cela déjà nous contrariait beaucoup.

Le voyage cette fois s'était très bien passé; nous étions attendus à l'arrivée et toutes les formalités ont été réduites et solutionnées rapidement.

Aussitôt débarqués, nous allions assister l'après-midi au Congrès du Fifanapiana malagasy marquant le 30ème anniversaire.

Nous y rencontrons beaucoup d'amis et connaissances dont les Ratsimamanga. Puis Rahandraha nous conduit à l'hôtel Colbert; nous y étions en pays de connaissance; nous y étions déjà venus plusieurs fois, la première datant de notre mariage en 1934 et un des deux frères Gay qui dirigent l'hôtel étant aussi un ancien Conseiller de l'Union française.

Nous avons une chambre spacieuse, très bien installée avec un grand bureau, bon éclairage, W.C., salle de bains; propreté impeccable; nous étions très bien, mais nous pensions n'y rester que quelques jours, le temps qu'un appartement soit prêt.

Malheureusement, ce ne fut pas le cas et si nous y étions bien logés, nous ne pouvions en dire de même des repas, qui ne nous convenaient absolument pas : trop de féculents et surtout trop de graisses, ce qui nous a valu des dérangements intestinaux et pour moi une crise de foie avec vomissements, etc... De plus, dès l'arrivée, nous prenons un mal de gorge, genre angine, puis rhume de cerveau, puis retombée sur la poitrine pour Pierre. On ne peut pas dire que cela débute bien.

De plus, si le logement coûtait cher à l'Université, nous dépensions en un mois pour cette nourriture tout-à-fait contraire à ce qu'il nous fallait, ce que nous avions normalement prévu pour les trois mois. Nous n'étions donc pas très satisfaits.

Le "Précis de Matière Médicale malgache" qui devait sortir en juillet de l'année précédente était toujours chez l'imprimeur. Notre premier contact avec

Tsimbazaza fut une catastrophe : presque toutes les espèces de Lémuriens étaient crevées, l'aye aye était mort. Cette île aux aigrettes qui était tellement attrayante et vivante était complètement détruite, les ibis étaient morts, enfin au point de vue animaux, il restait un crocodile et les sangliers, quelques lémuriens communs, enfin plus rien. Ce n'était pas plus brillant au point de vue des plantes. Les crédits demandés n'avaient pas été accordés, même les plus urgents. La dégringolade. A l'entomologie les collections d'insectes s'abîmaient. Inutile de dire quel fut notre découragement, particulièrement pour Pierre bien sûr. Pour ce qui était de la réimpression de son livre tout était à zéro; il fallait tout recommencer.

Et pour finir, on lui demande de remplacer un professeur absent, pour un cours général de botanique qui n'était pas prévu, qui ne correspondait pas du tout à ce qu'il avait fait l'année précédente et qu'on lui demandait de faire pour 450 étudiants dans un amphithéâtre sans sonorisation et ceci, groupés en quinze jours, ce qui représentait un effort et une fatigue considérables : rédaction du cours, le faire polycopier et refaire deux fois chaque cours, l'amphithéâtre ne contenant au maximum que 250 élèves. De plus, sous la direction de Pierre, j'avais entrepris la confection de 4.000 fiches constituant un dictionnaire en six langues : latin, anglais, français, allemand, italien et malgache, des termes botaniques.

Nous étions toujours à l'hôtel Colbert. Nous devions avoir notre ancien appartement à Andakivato le mois suivant, en avril donc.

(La dernière semaine, Pierre est encore pris de vives douleurs au niveau du foie et d'une constipation inquiétante.

Alors qu'il avait une réunion à l'Institut Pasteur pour la mise au point des travaux sur l'Aloe vahombé, je vais à sa demande à l'hôpital Gérard et Robic pour avoir un rendez-vous avec le Dr Marie qu'on nous avait indiqué.

Impossible de voir le docteur lui-même; le secrétariat ne pouvait me donner un rendez-vous que quinze jours plus tard. Je demande à voir un autre docteur; c'était pareil. On me donne deux adresses incomplètes d'ailleurs de deux docteurs européens en ville. Je vais chez le premier pour apprendre qu'il venait de partir en congé en France. Je vais chez le second qui ne peut me donner un rendez-vous

que quatre jours plus tard, soit le mardi. En rentrant à l'hôtel, je rencontre les Le Déaut qui passaient juste là. Je savais qu'ils partaient le lendemain dans le Sud. Ils me demandent comment cela allait; je leur explique nos mésaventures. Il me dit : "je téléphone tout de suite au Dr Marie afin qu'ils vous reçoivent immédiatement". En effet, à l'hôtel, le soir, celui-ci nous téléphone et nous prenons rendez-vous pour le lundi après-midi à l'hôpital car le lundi matin nous déménagions pour réintégrer notre ancien appartement. Mme Revel Mac Donald qui occupait cet appartement jusque là repartait pour la France. Le dimanche, nous avions déjeuné au Hilton avec elle.

Après un examen, une prise de sang, une radio intestinale, le docteur ne voit rien, conseille de l'Intetrix et ne voit pas d'inconvénient à ce que nous partions pour Tuléar. Tuléar, Pierre devait y faire des conférences pour l'Université section botanique. On devait nous fixer des dates et nous dire dans quelles conditions nous serions hébergés. N'ayant aucune nouvelles, et se sentant très fatigué, redoutant la grosse chaleur qui règne à cette époque, dans de mauvaises conditions, il y renonça et en prévint le Recteur.

Le Précis de Matière Médicale malgache était enfin sorti et le 26 avril Balanché organise une séance de signatures à sa librairie de Madagascar.

Le 28 avril c'est la thèse de Christiane Ramiliarison, puis nous sommes invités chez elle.

Pierre était de plus en plus fatigué, de plus en plus malade; au début du séjour nous avons accepté quelques invitations mais maintenant nous les refusons.

Le 12 mai nous remettons au cours d'une petite séance à l'Université, le fichier des termes de botanique, quelques 4.000 fiches que j'avais faites pendant notre séjour, au laboratoire de Mme Rakotovao.

Et puis il nous fallut accepter un cocktail au Solimotel avec le Recteur, des universitaires, etc... Nous ne pouvions refuser mais on avait demandé qu'il ne dure pas trop longtemps et Pierre resta assis et ne prit que de l'eau.

Nous avons avancé de quinze jours notre retour, pour le 15 mai. Il faut dire que jamais nous n'avons attendu cette date avec autant d'impatience. A chacun de nos séjours précédents, nous serions facilement restés plus longtemps. Il fallait repartir mais nous serions aussi bien restés. Cette fois-ci, surtout les quinze

derniers jours, on peut dire que chaque jour nous disions : "il reste encore tant de jours", nous demandant s'il n'arriverait pas quelque chose de grave avant qui nous empêche de partir. Et le soir du départ, la voiture qui devait venir nous chercher étant arrivée en retard, nous ne vivions plus; nous n'avions qu'une peur : rater l'avion. Et ce fut un soupir de soulagement lorsque nous y fûmes installés. Il y avait beaucoup de places libres; on pouvait s'allonger; le voyage était donc relativement bon; malheureusement, nous mîmes beaucoup plus longtemps que prévu : une panne à Djibouti nous retint dans l'avion même, pendant trois heures au lieu de une heure prévue. Un peu avant l'arrivée à Marseille, on nous prévint qu'il y avait une grève du personnel au sol et que nous ne savions pas quand nous pourrions repartir de Marseille; heureusement, tout de même, cela n'a pas eu de conséquences sur notre escale à Marseille. A Orly, Lucile et Bernard nous attendaient. Heureusement, mais depuis un long moment, et nous nous retrouvions enfin chez nous. On avait l'impression d'être sauvés. Nous avons encore fait quelques grandes promenades : jusqu'aux bois de la Faculté, jusqu'au cimetière, jusqu'au bord de l'Yvette, mais cela n'allait pas bien. Il avait rendez-vous dès avant notre départ à Madagascar, avec l'Institut Curie pour un dosage antigènes avant d'aller voir le Dr Pouillard le 11 juin. Dans l'intervalle, le 3 juin, le Dr Berthelot le fait hospitaliser à la Clinique du Bois de Verrières pour une série d'exams. Il lui ordonne du Glifanan et de l'Efferalgan contre les douleurs colites. Il en sort au bout de cinq jours, pas plus avancé. Mais déjà, au retour, nos promenades étaient plus courtes; nous n'allions plus que jusqu'au bout de la rue A. Briand; c'est là qu'un jour il me dit : "Oh ! je suis fichu!". Je protestais; mais en fait je le craignais bien aussi. Il voulut que j'aille chez le notaire pour faire préparer une donation au dernier vivant; je n'aurais jamais imaginé qu'il pense à cela.

Sauf une fois où nous avons pris la voiture pour aller aux Ullis chez Darty acheter un autre réfrigérateur, un autre rasoir pour lui, tous deux en panne, et des géraniums. Ce fut pour aller chez le notaire, la dernière fois qu'il conduisit son auto.

Dès notre retour, nous avons vu aussi le Dr Michaut, qui avait téléphoné à l'Institut Curie pour qu'en plus des exams prévus on fasse une scintigraphie du foie.

Aussi, le 11 juin, quand nous entrâmes dans le cabinet du Dr Pouillard, mon cœur battait très fort, j'étais anxieuse, je redoutais d'entendre son diagnostic.

Malheureusement, ce fut pour entendre : "nous allons reprendre le traitement chimiothérapique". J'étais anéantie. Qu'a ressenti Pierre à ce moment là ? Bien sûr, le Dr Pouillard essaya d'atténuer les choses : ce n'était pas grave. Il retint une chambre pour le lendemain, faire une première séance de trois jours, une autre était prévue en juillet, une troisième en août.

Dès le deuxième jour, comme les autres fois, il fut malade, des vomissements !! Quand il revint à la maison, le foie était un peu moins gros mais les douleurs n'avaient pas disparues; elle étaient plus ou moins fortes suivant les moments. Nous n'allions plus guère nous promener qu'en bas dans le jardin.

Puis ce fut une deuxième séance, un 14 juillet. Au retour, il semblait qu'il y eut un mieux, cependant un jour qu'Alice étant là, nous étions descendus dans le jardin, il eut toutes les peines du monde à remonter et il n'est plus redescendu. Alice était repartie.

Pourtant il y eut un mieux; il allait sur le balcon, d'un bout à l'autre, faisant l'aller et retour plusieurs fois; il s'en réjouissait. Guite devait venir; il pensait pouvoir redescendre dans le jardin. Il revenait déjeuner à table avec moi sans avoir besoin d'aller s'allonger une ou deux fois dans le courant du repas.

Le 4 août, notre anniversaire de mariage, Guite arrivait. Je pensais fêter un peu ce jour. Il m'avait dit aussi : "si tu veux, achètes un poste de télé en couleurs"; mais, juste avant l'arrivée de Guite, il se sentit de nouveau pas bien; il fut obligé de prendre son repas sur la petite table roulante, allongé dans sa chaise longue. Pourtant, la venue de Guite lui fit plaisir et on évoqua beaucoup de souvenirs.

Après son départ, les choses s'aggravèrent vite. Un matin qu'il était à faire sa toilette dans la salle de bains, je mettais toujours une petite sonnette à sa portée : il fallait que j'aille lui brancher son rasoir électrique car il n'arrivait pas à mettre la fiche dans la prise trop basse. Il avait fini, je vais débrancher le rasoir et je veux l'aider à mettre ses chaussons. Il était assis sur le tabouret, appuyé à la machine à laver; je lui demande de lever un pied, ce qu'il fait très lentement. Je m'en étonne; je pensais qu'il allait lever l'autre pour mettre son deuxième chausson mais non; je lève la tête, je le vois partir en arrière; je n'ai eu que le temps de me relever et de l'empêcher de tomber dans la baignoire; il était sans connaissance. J'ai eu terriblement peur. Je ne pouvais le quitter; je lui ai donné des tapes sur les joues, je

l'appelais; ce ne fut qu'un bon moment après qu'il revint à lui. Je l'avais cru mort. Mon Dieu ! cela aurait sans doute mieux valu pour lui et lui aurait épargné toutes les autres épreuves. Quand il fut un peu remis, il voulut retourner dans sa chaise longue, en l'aidant beaucoup bien sûr; et puis cela s'est passé. C'est alors qu'il me dit : "C'est bien dommage qu'on ne soit pas morts ensemble dans un accident d'avion". C'était aussi mon avis, mais cela n'avait pas été ainsi. Et les jours qui suivirent furent de plus en plus dramatiques.

Il prenait des médicaments, le docteur le suivait. Quelques jours après, il sortait des W.C., je ne sais pourquoi je passe à ce moment. Il tombe par terre. Là encore, j'ai amorti sa chute; mais il n'a pas perdu connaissance et avec l'aide d'un tabouret et mon aide, il réussit à se mettre debout et, s'appuyant sur mes épaules, je le conduisis jusqu'au lit.

Je ne voulais plus qu'il se lève; j'avais trop peur. Il voulait de nouveau aller à la selle. Je lui passe le bassin; il n'aimait pas cela. J'étais complètement abattue : avec les selles, il y avait du sang, du sang rouge. Je n'ai rien dit, je ne voulais pas l'effrayer; mais une deuxième selle, c'était pareil.

Le Dr Michaut était parti en vacances. C'est le Dr Laurence qui venait le remplacer. Il devait donc venir le samedi, nous étions le vendredi matin, Pierre ne voyait pas la nécessité de le faire venir avant, mais je lui ai demandé de venir dès ce vendredi, ce qu'il fit. Quand je lui expliquais ce qui arrivait, il téléphona tout de suite à l'Institut Curie; mais il n'y avait pas de place. Il téléphone donc, avec notre accord, à l'hôpital d'Orsay, qui dès 2h de l'après-midi l'envoyait prendre en ambulance. C'était le 8 août. On lui fit tout de suite une transfusion sanguine. Pierre me dit : "heureusement que tu t'en es aperçue, je ne m'en serais pas rendu compte" (il ne voyait pas le rouge). Oui, cela ne changeait pas grand chose cependant car ce qu'on fit après ne servit à rien.

A partir de ce moment, ce fut la course d'hôpital en hôpital.

A celui d'Orsay, ils prirent contact avec l'Institut Curie où le mardi 12 il fut transporté. Là, nouvelle transfusion sanguine. Il y resta trois jours. François était venu voir son père, sachant que cela n'allait pas (il était revenu de Corse avec Mimi, pour aller à l'enterrement de Mme Blanc, la mère de Mimi). Nous étions allés le voir l'après-midi. Le soir, nous venions de nous coucher et nous

et nous étions déjà endormis quand à 23h1/2, on téléphone de l'Institut Curie pour nous avertir qu'une nouvelle hémorragie s'étant produite, on le transportait à l'hôpital Bichat où nous devons aller dès le lendemain matin, aussitôt que possible.

Inutile de dire notre inquiétude devant cette nouvelle aggravation. De très bonne heure, le lendemain matin, 16 août, nous prenons le train pour l'hôpital Bichat. Pierre était dans une chambre seule. Nous restons près de lui jusqu'à l'arrivée du docteur. Un docteur jeune, très humain, qui d'emblée nous signe une autorisation permanente pour entrer, sortir et rester la nuit à l'hôpital. Nous n'avions évidemment absolument pas prévu cette éventualité. C'est-à-dire que nous avons quitté la maison pensant y revenir en soirée. Nous n'avions aucun objet de toilette, aucun pyjama, ni vêtement de rechange.

Il nous faut rapidement nous organiser. Nous décidons de rester à tour de rôle coucher dans la chambre, à côté de lui. On nous avait proposé de nous installer deux fauteuils vis-à-vis. Mais pour l'autre, il n'était pas question de faire chaque jour le trajet aller et retour Orsay jusqu'à la Porte de St Ouen où se trouve l'hôpital Bichat. Nous nous mettons donc en quête d'une chambre d'hôtel, le plus près possible et nous en trouvons une à l'angle des boulevards extérieurs Bd Ney et avenue de St Ouen. C'était très bruyant, un carrefour, des feux rouges, des ambulances, des voitures de pompiers, des voitures de police, chacun avec leurs avertisseurs, se dirigeaient sans arrêt vers l'hôpital; mais du moins, nous étions allongés et par moment, on s'assoupissait. Nous pouvions nous détendre un peu ce qui était impossible dans la chambre près de lui, toujours sur le qui-vive.

A midi, lorsque nous l'avions aidé à prendre son repas assis dans un fauteuil, et après l'avoir recouché, alors qu'il se reposait et qu'on lui mettait la radio, nous allions à la cantine de l'hôpital qui se trouvait au premier étage, alors que sa chambre était au douzième. Cela demandait une heure environ et nous remontions aussitôt. Celui qui avait passé la nuit allait faire une petite marche à l'extérieur et acheter quelques provisions pour dîner le soir dans la chambre. Là, ce fut de nouvelles transfusions sanguines, prises de sang, radios, etc... Ce fut jusqu'au 29 août, une période inimaginable, chaque jour son état s'aggravait. Pour aller dans le fauteuil, pour aller aux toilettes il fallait de plus en plus l'aider et même les derniers huit jours François le portait littéralement; ce n'était plus possible. Au début, il mangeait un peu et puis de moins en moins, sans compter que ce repas "sans résidus", sans sel, froid

Nous prenons donc notre petit déjeuner dans la salle-à-manger, à côté de lui, et tout à coup Suzanne dit : "il me semble que je ne l'entends plus respirer". Nous nous précipitons et nous devons nous rendre à l'évidence, il venait de mourir. Ce fut un grand chagrin mais en même temps, nous en étions presque heureux pour lui car c'était affreux pour tous. Il avait gardé toute sa conscience et nous étions là totalement impuissants.

Ce fut heureux en un sens que François ait pu rester près de lui tous ces derniers temps. Ce fut pour Pierre un grand secours tant moral que physique et je m'en souviendrai toujours.

C'est dur d'admettre qu'un être d'une telle intelligence, d'une telle capacité de travail, d'une telle clarté d'idées, d'une grande sagesse et largeur d'esprit, qui avait voué sa vie à la Recherche, à la création et plus tard, à faire profiter les autres de son expérience, qui avait travaillé aussi pour essayer de combattre précisément ce mal qui devait l'emporter bien avant qu'il ne s'en sache atteint, que tout cela soit anéanti alors qu'on avait vraiment espéré une guérison. Et cela beaucoup trop tôt pour tous.

Pour terminer, je voudrais seulement reproduire ici, l'hommage que lui a rendu un de ses collègues de Gif, Dat Young :

"En septembre 1980, Pierre Boiteau nous a quittés, à l'âge de 69 ans, après une longue maladie.

"Des voix autorisées, dont celle de Mr Potier, co-Directeur de l'Institut de Chimie des Substances Naturelles, dans le "Courrier du CNRS", ont retracé l'immense Oeuvre scientifique et humanitaire de ce grand naturaliste.

"Depuis notre rencontre à Gif en 1975, il m'a honoré de son amitié et m'a fait bénéficier de ses connaissances approfondies en ethno-pharmacologie.

"Comment pourrais-je évoquer son souvenir sans qu'une grande émotion empreinte de gratitude ne m'étreigne ? car, confusément, j'ai senti que tout ce qu'il a entrepris, avec tant de dévouement désintéressé, pour Madagascar (à l'époque coloniale comme à l'heure actuelle) serait transposable à d'autres pays du Tiers-Monde, dont il souhaitait ardemment voir ses habitants accéder à une vie

./...

"matérielle plus décente grâce à une exploitation plus rationnelle (avec la technologie occidentale) des ressources naturelles autochtones.

"La France s'honore d'avoir des enfants comme Pierre Boiteau qui, avec générosité et compétence, contribuent grandement à son "Rayonnement culturel" dans un monde chaotique, tiraillé par des idéologies inconciliables et miné par une inflation galopante, dûe à la pénurie croissante des réserves énergétiques.

"Pierre Boiteau a réalisé le souhait formulé naguère par Saint-Exupéry : "La grandeur d'un métier est, avant tout, d'unir les hommes"."

Dat Young

Je citerai encore deux extraits :

L'un d'une lettre de la femme de notre Attaché culturel à Tananarive :

"..Avoir eu le privilège de le rencontrer aura été l'une des grandes joies de notre séjour à Madagascar. Découvrir à la fois sa prestance scientifique et sa bienveillance humaine, entendre les Malgaches parler de lui auront été pour nous autant d'occasions de fierté.

"Mais je pense aussi, chère - bien chère Madame, à ce couple qui était le vôtre...

"Puissiez-vous savoir surtout comme il était bon de vous voir vivre tous les deux, j'allais dire vivre "vrais" comme la preuve que l'amour, l'honnêteté, le respect existent et durent..."

L'autre, d'un hommage rendu à son domicile par l'Ambassadeur en France de la République Malgache :

"Aujourd'hui, c'est un nombre restreint qui représente notre Nation qui vient selon notre coutume.... vous rendre ce que l'on appelle une visite de condoléances..."

"En premier lieu, le Président de la République lui-même ainsi que son épouse m'ont particulièrement chargé de vous transmettre leurs plus sincères condoléances

./...

"et leur affection particulière.... le Président de la République m'a chargé
"de vous informer... que Pierre Boiteau a été élevé à la dignité de Grand Officier
"de l'Ordre National à titre posthume. Il y a deux années, j'avais eu le privilège
"d'assister... à la remise de ce qu'on pourrait déjà considérer comme une des
"plus grandes décorations reçues en France et à Madagascar : la Cravate de
"Commandeur de l'Ordre National... nous sommes persuadés que cette décoration est
"la moindre que nous puissions accorder au nom de l'ensemble de la Nation à celui
"qui a été l'un de ses plus grands serviteurs...

"Si nous avions eu le privilège de le porter en terre malgache, nous aurions été
"certainement les plus heureux et là où il repose, il restera toujours pour nous
"un exemple, un symbole et une fidèle image de ce que peut être, à travers les
"vicissitudes de l'histoire, une amitié réelle..."